

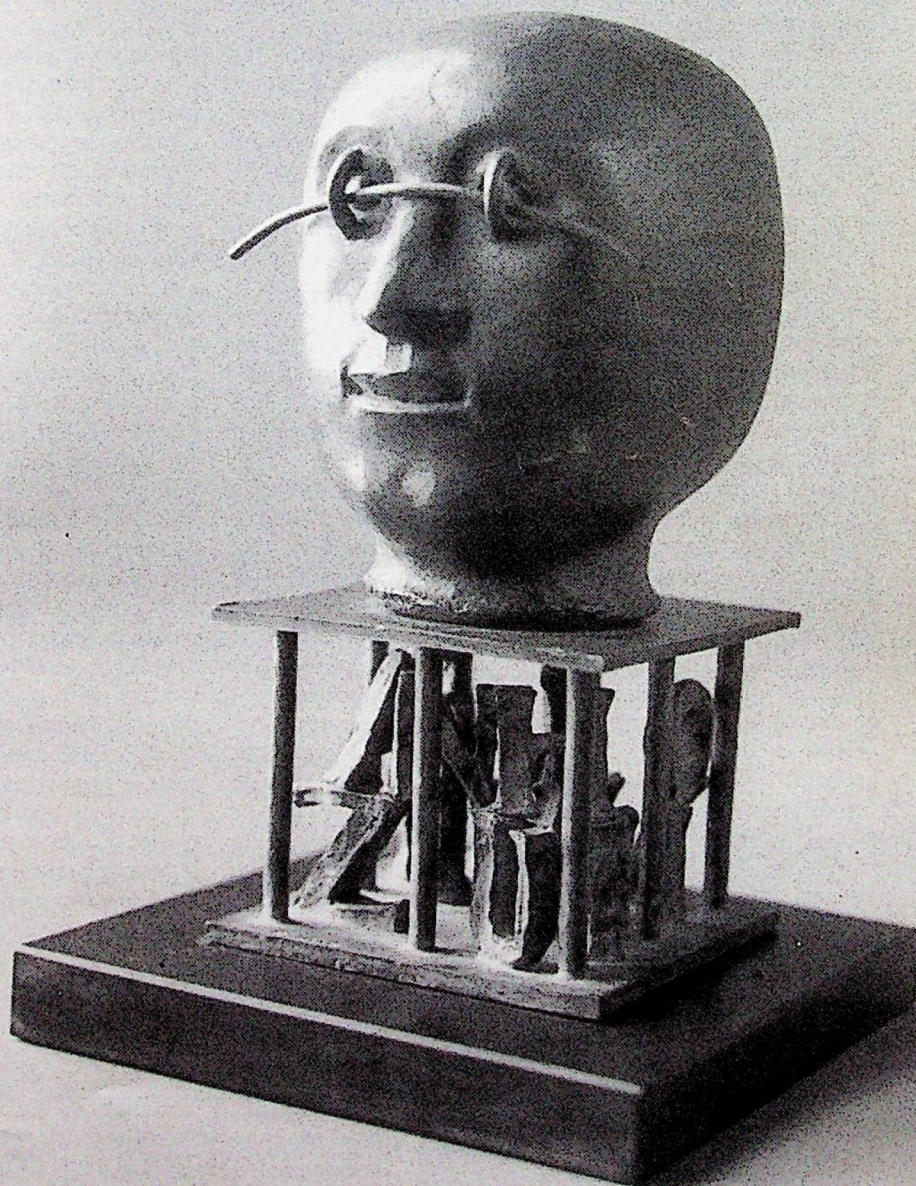
Diasporiques

Les cahiers du Cercle Gaston Crémieux

Sommaire

Éditorial : Éloge de Sisyphe	2
Interview	
Liana Lévi (<i>Ph. Lazar</i>)	3
Actualité	
On s'interroge (<i>B. et J. Burko</i>)	8
L'affrontement israélo-palestinien... (<i>K. Niedermaier</i>)	9
Communautarisme ? (<i>J. S. Nakhalnik</i>)	10
Le Cercle Amical...	11
Maison de la culture yiddish	11
Congrès et conférences :	
Bruxelles, (<i>I. Rosenman</i>)	13
Amsterdam (<i>D. Sewane</i>)	14
Échos de Pologne (<i>H. Sobowiec</i>)	15
Culture	
Livres (<i>J. Burko, E., J.-F., S. Lévy,</i> <i>D. Rousset, A. Weil, F. Weil</i>)	17
Poésie	23
Arts : H. Kern (<i>F. Perez</i>)	24
Musique (<i>E. Kahn</i>)	26
Cuisine (<i>J. B.</i>)	27
Textes	
Le judaïsme virtuel (<i>K. Gebert</i>)	28
Erich Fromm... (<i>P. Zawadzki</i>)	30
La foi perdue de S. Weiss	34
V. Hugo et les Juifs	35
Les silences de la Place Voltaire	36
La famille L... (<i>C. Mann</i>)	37
« Paradis » au Luxembourg (<i>F. Perez</i>)	39
Réponse à un ami...	40
Hier et demain	
Oy, Oi, Oil... (<i>M. Klein-Zolty</i>)	41
Fête de Djoha... (<i>B. Lustyk</i>)	42
Le judéo-espagnol (<i>C. Gorin</i>)	43
La Mémoire	
Juifs et Spartiates (<i>C. Mossé</i>)	45
Mystérieuse diaspora... (<i>F. Weil</i>)	45
Lecture laïque de la Bible	
Le serpent de Moïse... (<i>M.-H. Klein</i>)	47
In Memoriam Vlado Perlemuter	48
Brèves	49
Convivialité	50
Tribune libre : L'UJFP	51
Lettres des lecteurs	52

Rencontrer Haïm Kern (page 24)



Lettres en cage (bronze, 1988)

n° 23

Octobre 2002

Photo Nathaniel Baruch

Éloge de Sisyphe

Nous vivons aujourd'hui une période en tout point exaltante !

À l'étranger, le bellicisme arrogant de Bush le dispute à celui d'un Sharon désormais libre de mener à sa guise son entreprise de rejet dans les oubliettes de l'Histoire, pêle-mêle, des Accords d'Oslo comme du peuple et d'un État palestiniens. Ici et là, la force prime à nouveau le droit sans même le souci d'avoir à sauver les apparences.

En France, le pouvoir que le peuple a choisi dans les conditions que l'on sait tisse sa toile et tout laisse à penser que, dissimulée derrière le discours patelin du Premier ministre, celle-ci sera à mailles serrées et dures. Le choix imprudent, (et cet adjectif est un euphémisme) par le précédent gouvernement d'inverser le calendrier électoral et de raccourcir la durée du mandat du Président de la République place aujourd'hui la Gauche, ou ce qu'il en reste, dans une situation particulièrement difficile puisque la prochaine échéance sera, en 2007, celle du choix d'un président et non celle d'un véritable débat d'idées. D'ici là, selon toute vraisemblance, le champ de la réflexion politique cédera le pas à des luttes de clans, ce qui n'est sans doute pas la façon la plus efficace de « refonder » idéologiquement ladite Gauche.

Pendant ce temps les idées véhiculées par l'incroyable champion de l'extrême droite continuent de ronger le tissu social. Et, cerise sur le gâteau, l'application zélée de la « loi Kouchner » vient de permettre d'élargir Maurice Papon. Nous avons certes bien compris que l'homme n'était pas libéré de sa peine – qui n'est en l'occurrence que « suspendue » – et que cette décision était celle de la « Justice » et non celle de l'État (qui en a légitimement demandé la cassation). Il n'empêche : on ne peut que s'étonner de la merveilleuse vitalité de « l'impotent grabataire » ainsi promptement extrait de son lieu de détention et que s'interroger, précisément, sur la vitesse d'application de la nouvelle loi à son égard (elle a été promulguée il y a six mois à peine) au regard des quelque dix-sept années qu'il aura fallu à la même Justice pour le traduire devant les tribunaux et le reconnaître complice de

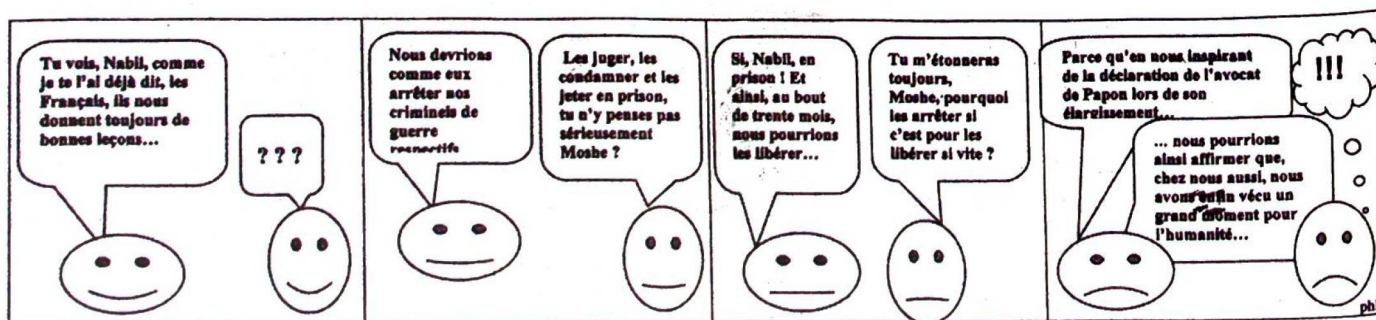
crimes contre l'Humanité... Qui parlera encore des lenteurs de la Justice ?

C'est donc dans ce contexte porteur qu'il nous faut reprendre la route, en ce début d'année 5763. Nous avons, si l'on peut dire, tout l'avenir devant nous... Essayons donc de puiser dans notre passé – multimillénaire ! – le courage de l'affronter.

S'agissant spécifiquement du Proche-Orient, le Cercle Gaston-Crémieux a pris part, en septembre 2002 à Amsterdam, à une réunion européenne des « Juifs d'Europe pour une juste Paix » (pour reprendre la dénomination que les participants se sont eux-mêmes donnée). On lira, dans ce numéro de *Diasporiques*, le compte rendu qu'en fait Dominique Sewane qui nous y représentait. C'est un premier pas, qu'il faudra prolonger en 2003, lors de la deuxième réunion de ce groupe, en donnant plus d'ampleur au mouvement ainsi amorcé mais aussi en nous efforçant de l'orienter de façon un peu plus conforme à nos propres vues. En ce qui concerne notre pays, la conscience des difficultés conjoncturelles ne saurait nous conduire à baisser les bras. Dans le dernier éditorial de *Diasporiques*, nous en appelions à une réflexion partagée sur le choix entre l'Être et l'Avoir. Les ateliers du Cercle Gaston-Crémieux, actuellement centrés sur le thème de la laïcité, y contribuent directement : dans le numéro 22 de *Diasporiques* nous avons rendu compte du premier (« La laïcité selon Leibowitz », p. 11-18), le numéro 24 rapportera le contenu de l'atelier prochainement consacré aux dimensions européennes de cette question essentielle. Cela étant, il serait bon d'élargir le débat et d'exprimer ce que nous avons à dire de pertinent vis-à-vis de ce que nous appelions plus haut « refondation de la Gauche ». Que mettons-nous aujourd'hui derrière ces mots et en quoi avons-nous la légitimité de contribuer à cette entreprise ? *Diasporiques* ouvre un forum à ce sujet : n'hésitez pas à nous faire part de vos propres réflexions, mêmes informelles, elles nous seront précieuses pour choisir et développer nos modes d'intervention en la matière. Nous y reviendrons dès le prochain numéro.

D'ici là, à vos pierres, chers Sisyphe ! La montagne est peut-être moins haute qu'il n'y paraît... ■

Moshé et Nabil dialoguent...



« L'histoire individuelle des Juifs porte toujours les traces de l'Histoire »

Un entretien avec Liana Levi, éditrice

Liana Levi, qui dirige avec énergie et efficacité depuis une vingtaine d'années la maison d'édition portant son nom, qui, Italienne, préside l'agence France-éditions, chargée de la promotion du livre français à l'étranger, et qui représente les « petits éditeurs » au Bureau du Syndicat national de l'édition, a bien voulu s'entretenir avec Diasporiques de son métier, de son histoire personnelle et de sa représentation de la judéité. Elle l'a fait avec humour et gentillesse, et avec une lucidité qui n'écarte pas la passion. Nous lui sommes particulièrement reconnaissants de nous avoir fait part à la fois de ses intimes convictions, de ses inquiétudes et de ses espoirs.

Une enfance cosmopolite

Diasporiques : Juive du sud de la Méditerranée par naissance, devenue Italienne pendant votre prime enfance puis, dès votre adolescence, Parisienne – vous vivez et travaillez désormais au cœur du quartier Latin –, pouvez-vous commenter, chère Liana Levi, cet... appel du Nord qui a marqué votre parcours géographique ?

Liana Levi : Ce n'était pas un choix personnel au départ, seulement la conséquence des pérégrinations familiales. Je suis née au Caire, j'ai grandi à Milan. Au moment où je passais mon bac en Italie, mes parents ont décidé de s'installer en France. J'ai été très heureuse de leur choix de venir à Paris. Un an avant cette décision, j'avais fait un séjour d'une quinzaine de jours ici, chez des amis, et j'avais trouvé cette ville absolument fantastique...

D. : Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

L.L. : J'avais seize ans, j'étais très jeune et il y avait à Paris un air de liberté qui me plaisait infiniment...

D. : Mais l'Italie est aussi un pays libre, non ?

L.L. : J'adore l'Italie, c'est un pays merveilleux, chaleureux, amical, mais dans lequel on se sent malgré tout très observé. Même à Milan – la plus grande des villes italiennes – tout le monde se connaît au sein d'un certain milieu. Ce qui me surprend toujours, c'est que,

même aujourd'hui, quand j'y retourne pour raisons professionnelles, on me dit : « Mais oui, toi, tu es apparentée à untel qui est le cousin de tel autre, etc. ». Les villes italiennes sont toutes de petite dimension par rapport à Paris !

D. : Vous n'avez pas du tout ce sentiment ici ?

L.L. : Non. Vous savez, l'Italie, au moins jusqu'à une période très récente, était un pays où il n'y avait pas à proprement parler d'étrangers, en tout cas pas de reconnaissance de leur existence. Les Juifs y étaient tellement intégrés – assimilés même – qu'ils vivaient et se comportaient exactement comme les Italiens de souche. Je n'ai personnellement jamais eu à y ressentir ou à y exprimer ma judéité : personne ne m'y a jamais apostrophée en tant que juive, contrairement à ce qui se passe en France. Cela vaut dans le bien comme dans le mal. Dans le bien, parce qu'on ne fait jamais l'objet d'une quelconque discrimination. Mais dans le mal aussi, parce que votre culture propre n'est absolument pas prise en compte.

D. : C'est un peu surprenant, ce que vous dites de cette uniformité culturelle, parce que l'unité italienne est quand même relativement récente ?

L.L. : Il existe bien sûr en Italie des mouvements régionaux puissants, mais qui n'impliquent en aucune manière les étrangers en tant que tels. Moi, j'étais née au Caire et quand,

en classe, j'étais amenée à le dire, tout le monde se retournait vers moi et me dévisageait. C'était quand même un peu agaçant... Ce n'était pas du tout agressif, il n'y avait pas non plus de volonté de discrimination religieuse (la religion juive était en fait plutôt ignorée de la plupart des Italiens), c'était seulement par une sorte de curiosité, plus exactement d'étonnement. La société italienne est vraiment très homogène, très nivelante, tout le monde y est un peu bâti sur le même moule. Alors, arriver à Paris et sentir que pouvaient coexister des Blancs, des Noirs, des Jaunes, des gens nés au Caire ou ailleurs sans que personne s'en étonne et leur demande d'expliquer pourquoi, cela ne pouvait



© J. J. Pallot



que me séduire. Mais je me suis quand même toujours sentie très à l'aise en Italie, j'y reviens toujours avec grand plaisir...

D. : Vous l'avez en effet vous-même dit en diverses occasions : vous êtes heureuse que votre activité professionnelle vous conduise à y retourner fréquemment, et ce n'est sûrement pas par hasard que tel est le cas...

L.L. : J'ai tout fait, effectivement, pour maintenir ce lien. Je me sens très italienne comme peut se sentir quelqu'un qui a été élevé dans la langue de ce pays, qui a fait toutes ses classes primaires là-bas. Ma culture de base, ma culture littéraire sont italiennes...

D. : Est-ce que ce que vous venez de dire des Italiens expliquerait qu'apparemment ils se soient, récemment, conduits de façon beaucoup plus ouverte que les Français vis-à-vis de leurs immigrés ? N'ont-ils pas régularisé leurs « sans-papiers » de manière exemplaire par rapport à ce qui se passe ici ?

L.L. : Vis-à-vis des étrangers, les vrais problèmes n'ont commencé à se poser qu'à une période très récente – disons depuis une dizaine d'années – parce qu'il y a eu alors une vague d'immigration en provenance des pays de l'Est ou d'Afrique du Nord, et là, les Italiens n'ont pas si bien réagi que ça...

D. : À propos des étrangers dont on voyait clairement qu'ils l'étaient, en quelque sorte...

L.L. : Oui, il y a eu pour la première fois des manifestations de racisme en Italie, ce que l'on n'avait jamais vraiment connu auparavant. Et je ne sais pas si l'on a régularisé autant d'étrangers qu'on a pu le dire... Mais vis-à-vis des Juifs, les Italiens se conduisent (se sont toujours conduits) avec une certaine indifférence, même avec une certaine surprise que cela puisse être un particularisme. Primo Levi le dit bien lui-même : les Italiens, dans l'ensemble, ont été très protecteurs vis-à-vis de « leurs » Juifs. N'est-ce pas parce que les Juifs étaient tellement intégrés, si semblables à eux, qu'il n'y avait pas de raisons de les rejeter ? Ils étaient à ce point italiens qu'ils parlaient

couramment les dialectes locaux, le Vénitien par exemple...

D. : On parlait aussi le Vénitien chez vous, je crois l'avoir lu quelque part ?

L.L. : Non, pas vraiment. On entendait le Vénitien chez nous parce que mon père, orphelin très jeune, avait été élevé par une nourrice vénitienne qui nous a eus aussi en charge, nous les enfants, dans notre prime enfance. On parlait en fait l'italien à la maison, et le français aussi...

D. : Pourquoi le français ?

L.L. : Parce que la France était le pays de référence culturelle ! Sans doute aussi parce que l'Alliance Israélite avait fait son travail en Égypte comme ailleurs, parce qu'il y avait au Caire un lycée français fréquenté par les enfants de la bourgeoisie. Tous les Juifs d'Égypte parlaient le français en même temps qu'une ou deux autres langues – l'anglais, l'italien... – et, bien sûr, l'arabe... J'avais moi-même deux langues maternelles : l'italien et le français...

D. : Vous parlez aussi l'arabe ?

L.L. : Non hélas, j'ai su le parler mais je l'ai oublié.

Une vocation irréprouvable

D. : Quand vous êtes arrivée à Paris, vous vous sentiez donc chez vous ? Vous y avez fait vos études supérieures...

L.L. : Oui, j'ai fait d'abord Sciences Po, puis je me suis orientée vers le journalisme, en étant correspondante à Paris pour des journaux italiens. Et après j'ai réalisé mon rêve de toujours, je me suis tournée vers l'édition. Je ne l'avais pas fait tout de suite parce que cela me paraissait trop complexe, trop aléatoire mais, au bout d'un certain temps, je me suis dit qu'il fallait faire ce que l'on avait envie de faire ! Il fallait une bonne dose d'inconscience : malgré mes hésitations initiales, je n'avais pas du tout mesuré les obstacles à surmonter ! Mais pour moi, je ne saurais dire pourquoi, l'enjeu était tel que je n'ai écouté que dis-

traitement les conseils de prudence qui m'étaient prodigués. J'avais fait le tour des éditeurs parisiens...

D. : Dont Jérôme Lindon ?

L.L. : Dont Jérôme Lindon en effet. Ils m'avaient tous mis en garde, lui en particulier, vis-à-vis de la difficulté extrême de lancer une maison d'édition sans avoir au préalable un fonds qui lui assure la possibilité de tourner...

D. : Mais comment peut-on constituer un fonds *ab initio* ? Par définition, au départ, on en est dépourvu...

L.L. : Bien sûr ! Il faut quinze ou vingt ans pour y parvenir ! Ce n'est qu'au bout de ce délai qu'on peut commencer assurer la pérennité de l'entreprise. Faire par exemple ce que nous venons d'entreprendre : lancer une collection de poche susceptible de toucher un large public, faire des réimpressions, des rééditions. Jérôme Lindon avait totalement raison dans ses conseils...

D. : Pas totalement quand même, sinon vous n'auriez jamais commencé ?

L.L. : Bien sûr ! Mais il avait raison d'essayer de me décourager parce que, pour réussir, il faut vraiment un très grand désir, et une très grande volonté de surmonter les innombrables obstacles que vous ne manquez pas de trouver sur votre chemin. Et être assez blindé – ce que je n'étais vraiment pas au début !

D. : Ce sont donc des difficultés d'ordre psychologique qu'il faut vaincre d'abord. Mais aussi d'ordre financier je suppose ?

L.L. : Bien entendu : il faut au départ un certain capital et, incontestablement, de la chance pour conquérir une relative aisance financière permettant d'aller de l'avant. Mais il faut en permanence chercher des sources diversifiées de financement, se battre pour obtenir des concours multiples et variés, courir les subventions à droite et à gauche...

D. : N'est-ce pas là la clé même du succès des « petites » maisons d'édition que cette tension permanente, cette nécessaire et incessante ardeur ? N'est-ce pas en cela qu'elles se distinguent des



« grands » de l'édition et ce qui leur permet de faire leur place au soleil ?

L.L. : C'est certain. Ce qui fait en quelque sorte notre spécificité, c'est que nous devons nous battre sur *chaque* livre. Si autrefois les petits éditeurs étaient marginalisés, les agents qui détiennent les droits des auteurs commencent à se le dire : ils préfèrent assez souvent travailler avec nous parce qu'ils savent que nous n'avons pas le droit à l'échec. C'est rare qu'un petit éditeur laisse tomber un livre, il ne peut pas se le permettre ! S'il arrive qu'un livre ne soit pas une réussite – et, bien entendu, cela arrive ! nous n'éditons pas que des *best-sellers* ! – c'est parce que d'autres paramètres sont intervenus, ce n'est pas par manque de pugnacité, et ils le savent !

D. : Éditer Primo Levi, ce fut pour vous une chance psychologique ou financière ?

L.L. : Les deux bien sûr ! Lors d'un des premiers « Francfort » – Francfort, c'est la grande foire annuelle aux livres où se négocient les principaux accords internationaux d'édition – j'ai rencontré quelqu'un qui m'a demandé si je ne voudrais pas traduire en français un recueil de nouvelles de Levi pour lequel il ne trouvait pas d'éditeur. Connaissant Primo Levi pour l'avoir découvert en

majeure pour la maison, qu'il a largement contribué à faire connaître. Incidemment, lorsque nous avons, récemment, lancé la nouvelle collection « *Piccolo* », j'ai tenu à ce que le premier titre de la série soit un Primo Levi...

Savoir saisir la chance

D. : C'est donc bien une chance, mais une chance voulue en quelque sorte. La chance, ça ne se commande pas mais ça se provoque quand même un peu : on la mérite, mais elle ne survient jamais tout à fait par hasard...

L.L. : Il y a quand même une part de chance dans la vie, dans les rencontres par exemple, dans la vie personnelle. Il faut une aptitude à la saisir bien sûr, la chance, mais je crois à son existence en tant que telle...

D. : Vous êtes en train de parler du peuple juif, non ?

L.L. : (*rire*) Non, mais on pourrait en dire autant !

D. : Parce que l'élection, c'est peut-être bien cela, quand même...

L.L. : Peut-être en effet ! La capacité de voir le côté positif des choses, de saisir les opportunités. C'est bien pour cela qu'il ne faut pas réduire l'histoire du peuple juif à celle de ses persécutions. Pour ma part, je n'ignore évidemment pas celles dont il a été victime, mais je pense aussi que ce peuple a toujours été au milieu de l'Histoire...

D. : Une histoire qui ne se réduit pas à celle d'une terre et de ses habitants mais qui est bien celle d'un peuple. Une histoire de la nature de celles que vous essayez de faire partager dans la collection, très originale, des *Autres Guides* que vous venez de lancer.

C'est vraiment intéressant que vous ayez décidé de donner cet éclairage, nouveau, sur les peuples plutôt que sur les terres où ils vivent...

L.L. : L'orientation d'une maison d'édition s'aborde avec sa culture. L'intérêt

que je peux avoir pour les autres peuples passe d'abord pour moi par la connaissance de leurs cultures spécifiques. En fait, je ne trouvais pas en librairie de réponse aux questions que je me posais. Et, au vu du premier accueil réservé à cette collection, je n'étais manifestement pas la seule. Le fait que le premier tirage ait été très rapidement épuisé et que je reçoive chaque jour des lettres chaleureuses à propos de ces livres montre bien qu'ils correspondent à une réelle attente.

D. : Ce que vous disiez, il y a un instant, sur les Juifs – on ne peut penser leur histoire au travers de leurs seules persécutions – rejoint, me semble-t-il, très fondamentalement ce que ressentent aujourd'hui de très nombreux jeunes Juifs. N'y a-t-il pas une attente d'autre chose que l'expression d'une mémoire des souffrances, d'un respect des événements tragiques qui ont émaillé l'histoire de ce peuple ?

L.L. : Il y a en effet chez les jeunes un désir de vie, de fête, de joie de vivre. Nous avons vécu, dans notre génération, à l'ombre de l'événement majeur que fut la Shoah – et cela, même pour ceux qui ont eu la chance de ne pas en être directement ou indirectement les victimes. Culturellement, affectivement, cela nous a profondément marqués. Les miens ont vécu eux aussi des événements douloureux, même s'ils n'ont pas atteint le même niveau d'horreur. Mais, malgré tout, les souvenirs que je conserve sont aussi des souvenirs de moments heureux. La culture juive, c'est aussi pour moi le souvenir de ces moments de fête, lorsque nous étions par exemple tous rassemblés autour d'une grande table, et pas seulement celui des meurtrissures subies. Si j'étais de famille ashkénaze, peut-être réagirais-je de façon quelque peu différente...

Une famille ballottée par l'Histoire

D. : Était-on pratiquant dans votre famille ?

L.L. : Pas du tout !

D. : Mais vous étiez traditionnels quand même ?



Avec Andreï Kourkov

classe – en Italie, on l'étudiait à l'école ! – j'ai tout de suite dit oui, pratiquement sans réfléchir ! Primo Levi, pour une Italienne, c'était l'un des grands auteurs du siècle... et ma chance a été que les autres éditeurs ne l'aient pas su ! Ce livre est ensuite devenu une référence



L.L. : Pas vraiment non plus. Nous célébrions une ou deux fois par an des fêtes juives, le Seder notamment... Nous avions, cela étant, un très fort sentiment d'appartenance. Mais la religion était absente : mon père se disait athée. On allait à la synagogue le jour de Kippour, c'était tout...

D. : Une judéité essentiellement sociale donc ?

L.L. : Oui, nous appartenions au monde juif, c'était très fortement souligné, mais un monde qui se définissait pour nous non par la religion mais par une culture et une histoire.

D. : Une histoire comportant, entre autres, un traumatisme personnel : vous disiez que vous aviez été obligés de quitter l'Égypte ?

L.L. : Mes parents ont en fait quitté ce pays avant les événements de 1956, mon père ayant compris qu'il n'y avait plus d'avenir pour nous là-bas. Il est donc parti pour l'Italie de son propre chef. Mais en 1956, toute ma famille – grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines – a été expulsée d'Égypte et elle est venue nous rejoindre en Italie. Je me souviens que, pendant des mois, nous avons vécu tous ensemble dans un grand appartement avec des lits un peu partout, je trouvais cela très bien, très excitant même, c'était la fête permanente. Tout le monde disait que c'était terrible, que Nasser était un affreux dictateur, moi je trouvais que c'était un moment formidable (*rire*) ! Toutes ces familles avaient dû partir en laissant tous leurs biens sur place, ils n'avaient plus rien, rien de rien ! Ma grand-mère nous a légué à ma sœur et à moi... une boucle d'oreille – une pour chacune ! – parce que c'était tout ce qu'elle avait pu emporter avec elle... Beaucoup des Juifs dans leur cas sont passés alors par l'Italie – parce que les ports italiens étaient les plus accessibles depuis l'Égypte – mais beaucoup sont ensuite partis plus loin : en France, aux États-Unis, en Amérique latine... L'Italie était une plaque tournante et mon père, qui était alors vice-président de la communauté de Milan...

D. : Il n'était pas religieux et il était quand même vice-président de la communauté juive ? C'est assez

extraordinaire, non ? Il est vrai qu'il n'y a pas, en Italie, d'organisation consistoriale...

L.L. : Non, il n'y a que des communautés locales. Mon père avait donc organisé tout un système d'accueil des nouveaux arrivants en attendant qu'ils puissent retomber sur leurs pieds. Notre famille était, comme je vous le disais, hébergée chez nous et cette expérience fut très marquante pour la gamine que j'étais : cela m'a appris, très jeune, la fragilité des choses...

D. : L'un des traits communs de nombre de fêtes juives n'est-il pas, précisément, la mise en relief de la fragilité des destins individuels ? J'ai souvenir que qu'un livre que vous avez publié il y a quelques années – *Temps juif, lecture laïque*¹ – mettait explicitement l'accent sur cette caractéristique relativement spécifique de la culture juive (alors même que ces fêtes, pour la plupart d'entre elles, puisent leurs racines et leurs modes de célébration dans le fonds commun de l'univers des pasteurs et des agriculteurs) ?... Incidemment, pourquoi avez-vous accepté de publier notre livre ? C'était bien audacieux de la part d'un éditeur ! Il y avait (hélas !) peu de chances que ce soit un très grand succès commercial !

L.L. : Tout simplement parce qu'il correspondait bien à ce que je ressens personnellement de la culture juive. Je n'ai jamais été religieuse ni ne le serai ; mes enfants ne sont pas religieux non plus et mon père ne l'était pas plus. Mais je me sens, comme vous je crois, profondément juive, par l'histoire, par les pratiques culturelles qui étaient celles des miens pendant mon enfance, par un sentiment profond d'appartenance, par la conscience que nous pouvons à tout moment être, précisément, emportés par le mouvement de l'Histoire. Ce qui finalement nous marque, nous les Juifs, est, je crois, que notre « petite » histoire, celle qui rythme notre vie, dépend au fond toujours de la « grande » Histoire. Et je ne suis pas sûre que ce soit vrai, en tout cas avec la même intensité, pour les autres peuples – pour la plupart d'entre eux au moins. Sans Suez, mes grands-

¹ Ouvrage collectif du Cercle Gaston-Crémieux, Ed. Liana Levi, 1995.



parents n'auraient pas quitté l'Égypte, et, avant eux, leurs ancêtres n'auraient pas dû quitter, pour de semblables raisons, l'Empire ottoman, et les ancêtres de leurs ancêtres l'Espagne...

D. : Et c'est bien pourquoi la relation au temps joue sans doute un rôle aussi important pour les Juifs : le temps du passé, les temps à venir, mais aussi la transmission, entre générations, de valeurs et d'une perception aiguë de la fragilité. La relation au temps et non à la terre, même si celle-ci peut être, un temps, possédée...

L.L. : Oui. Et ce qui serait intéressant serait de savoir si, demain, Israël modifiera sa perception en la matière... Mais ce n'est sans doute pas (encore) le moment d'en parler.

Le peuple du Livre

D. : Pour revenir à votre métier, avez-vous le sentiment que le peuple du Livre s'intéresse particulièrement aux livres ? Le fait de vivre dans le temps, de ne pas transmettre fondamentalement la terre ne conduit-il pas tout naturellement à rechercher d'autres formes de transfert, à commencer par l'écrit ?

L.L. : La substitution me semble en effet évidente. Je n'en veux pour preuve que le nombre impressionnant de Juifs qui participent au monde de l'édition... J'ai souvenir d'un Francfort qui, par mégarde de la part des organisateurs, se



déroulait au moment de Kippour. Ce jour-là, la foire s'était entièrement vidée !

D. : On constate également une certaine sur-représentation juive dans le monde de la science... C'est vrai aussi, selon vous, dans celui de la création littéraire elle-même ?

L.L. : Sans doute pas partout dans le monde, mais certainement dans les pays où existent d'importantes communautés juives : aux États-Unis et en France entre autres... Prenez par exemple la littérature américaine contemporaine : il est évident qu'elle a grandi à l'ombre de la littérature yiddish..., celle d'un Philip Roth ou d'un Saul Bellow, et de tant d'autres...

D. : Une littérature juive qui aurait ainsi une portée universelle ?

L.L. : Pour moi, oui... Même si j'ai été élevée en milieu sépharade, un auteur comme Philip Roth sonne pour moi très familier. Je retrouve chez tous ces auteurs la même musique, le même regard un peu distancié, le même humour fait d'auto-dérision, d'ironie et d'un peu de complaisance tout à la fois... dans lesquels je me reconnais pleinement.

D. : Et jamais un pessimisme absolu et définitif ?...

L.L. : Non, il y a toujours à la fin quelque chose qui vous permet de retomber sur vos pieds... Et c'est bien pourquoi la mémoire de la Shoah – quelle que puisse être notre douleur à ce sujet – ne saurait à mes yeux prendre une place exclusive, voire excessive, dans ce que nous avons à transmettre de la culture juive...

D. : Transmettre, mais à qui ? N'y a-t-il pas, aujourd'hui, dans la Diaspora européenne notamment, un risque de disparition du peuple juif par dilution² ? Certains pensent que seul un retour massif au religieux pourrait en préserver...

L.L. : Je ne partage pas cette appréhen-

sion. Je suis au contraire frappée par le fait que, très souvent, les enfants nés de mariages mixtes se sentent parfaitement juifs. C'est notamment le cas de mes filles. Elles se considèrent comme culturellement juives, alors même qu'elles n'ont reçu aucune culture religieuse et que même la culture des fêtes s'est, pour des raisons familiales, notablement étiolée chez nous au fil du temps. Et je pourrais vous citer de nombreux cas analogues autour de moi. Jusqu'à présent – cela peut changer bien sûr – la culture juive demeure une culture forte. Les Juifs se proclament opposés à tout prosélytisme mais ce qui m'a toujours impressionnée est que si, *goy*, vous épousez un Juif ou une Juive ou vivez avec, la famille d'accueil vous intègre et s'adresse à vous comme si vous étiez juif. L'un de ceux-ci me disait un jour : « Mais enfin, pourquoi donc me disent-ils toujours : *nous* les Juifs ? ! » (*rire*). Et les *goyim* qui vivent avec des Juifs finissent eux-mêmes, ainsi « contaminés » (!), par réfléchir dans une sorte de logique juive...

D. : C'est le phénomène *Zelig* inversé en quelque sorte³... Mais pourquoi cette fascination ?

L.L. : Elle a sûrement des sources multiples : la très longue histoire du peuple juif, le fait minoritaire, la mobilité géographique toujours possible, l'enracinement culturel plus que territorial, le caractère convivial des relations quotidiennes, la solidarité dans l'épreuve, que sais-je encore...

D. : Dans l'épreuve réelle ou, aujourd'hui, en partie imaginaire... Que pensez-vous des inquiétudes actuelles de nombreux Juifs quant à la reviviscence, dans notre pays, de l'antisémitisme ?

L.L. : Théo Klein a raison de dire que ce sentiment est d'abord et surtout le fait de gens qui n'ont pas vécu ce qu'a pu y être un antisémitisme authentique. S'ils avaient été contemporains de la mise en place des lois antisémites, de celle de tout un système qui visait effectivement à mettre les Juifs au ban de la société

puis à les éliminer purement et simplement, ils ne pourraient pas adopter la même attitude, éprouver des angoisses hors de proportion avec la réalité – évidemment condamnable – de ce que l'on constate aujourd'hui. L'antisémitisme continue certes d'exister mais il n'a plus rien d'institutionnel, plus aucune mesure avec ce qui a pu se passer en d'autres temps. Bien entendu, certains profitent de la situation actuelle pour faire passer un discours idéologique et partisan... Tout cela me laisse perplexe et me chagrine à la fois. Je ne me reconnais aucunement dans cette attitude, à mon sens négative et dangereuse, qui risque, au travers de pures phobies, de nous faire perdre le sens même de nos valeurs. Mais je n'abandonne pas pour autant, en ce qui me concerne, tout recours à un optimisme de la volonté !

D. : Un dernier mot. Votre histoire personnelle vous situe au confluent des deux grandes familles juives... Comment les voyez-vous évoluer l'une vis-à-vis de l'autre ?

L.L. : C'est vraiment en grande partie à ma maison d'édition que je dois la situation en effet privilégiée qui est la mienne. En 1992, nous avions entrepris de publier l'histoire des Juifs d'Espagne, puisque c'était le cinq centième anniversaire de leur expulsion du Royaume. Partant de là, nous avons très logiquement envisagé de faire aussi l'histoire des Juifs de France, et c'est ainsi que je me suis fortement rapprochée de la communauté ashkénaze de ce pays, que j'ai commencé à publier de la littérature yiddish et que je me suis retrouvée finalement à cheval entre ces deux communautés – entre deux mondes qui, il faut le reconnaître, continuent d'être assez fortement séparés, qui ont des histoires et, au fond, des cultures très différentes, souvent méconnues de part et d'autre. Mais j'ai la conviction qu'on ira, à l'avenir, vers des croisements et des enrichissements mutuels. Ma fille, de filiation sépharade et dont le père n'est pas juif, a épousé un ashkénaze : toutes les rencontres et tous les espoirs ne sont-ils donc pas possibles ? (*sourire*). ■

Propos recueillis par Philippe Lazar

¹ Voir à ce sujet le compte rendu de l'atelier du Cercle Gaston-Crémieux consacré à ce thème (« La diaspora juive européenne face à son avenir », *Diasporiques* n° 16, décembre 2000).

³ Le personnage central de ce film de Woody Allen (1983), le Juif *Zelig*, était frappé d'une maladie étrange qui lui faisait prendre l'apparence physique de tous ceux qu'il côtoyait...

On s'interroge...

J. et B. Burko

Tous les conflits armés n'ont pas la même importance et ne pèsent pas le même poids – pour les médias. Cependant la place qui leur est allouée et la description qui en est faite ne dépendent pas de leur importance objective, du nombre des victimes ni de leur nature ; les critères de sélection sont obscurs. Cette surnoise hiérarchisation en irrite certains ; heureusement pour les journaux et l'audiovisuel, ils sont une maigre minorité.

Prenons le Congo, ex-Zaïre. On a appris, à l'occasion de pourparlers destinés à faire la paix entre la vaste République Démocratique du Congo et le minuscule Rwanda (minuscule et pourtant l'envahisseur), qu'au cours des deux dernières années les luttes dans l'est du Congo ont fait au moins deux millions de victimes. En quasi-totalité, des civils. Les pourparlers ont échoué, et l'attention du monde se détourne de nouveau de ce coin d'Afrique où on va pouvoir recommencer à s'entretuer, surtout à tuer des innocents.

Autre coup de projecteur médiatique : le Sud-Soudan. Depuis des années, voire des décennies, les Noirs du Sud se rebellent contre les Arabes du Nord ; ethnique contre ethnique et religion contre religion. Nos journaux n'y prêtent d'habitude guère attention, sauf au moment où on commence, là aussi, à parler d'armistice – et de pétrole. Et on nous annonce en passant que quelque trois millions d'êtres humains y ont péri ces dernières années. Qui le savait ?

Voyez l'Indonésie. Une fois calmé le prurit médiatique grâce auquel le Timor Occidental a pu recouvrer son indépendance, le silence. Qu'importe si aux Moluques les musulmans s'attaquent aux chrétiens avec treize mille morts d'un coup. À l'autre bout du pays, une révolte permanente oppose les séparatistes chrétiens de l'Est de Sumatra au pouvoir central. Avez-vous une idée du nombre de victimes ?

Faut-il continuer avec les Philippines, le Népal, la Somalie (ou ce qu'il en reste), le Sri Lanka ? Pays lointains, pas ou peu de richesses naturelles convoitées, populations « sauvages » qui s'entregorgent « naturellement »... Seules, les ONG nous informent par bribes, tandis qu'elles en appellent à notre mauvaise conscience et à nos générosités. Mais il y a trop de misère et trop de morts dans ce monde pour solliciter sans répéter notre conscience et notre compassion. Les fusillades au Cachemire ont retenu l'attention quelques jours parce qu'on pouvait se donner un frisson inédit à évoquer un éventuel conflit nucléaire.

Les massacres en Algérie ont un traitement un peu à part, séquelle de notre histoire qui fut commune et parce qu'il y a tant d'Algériens ou d'ex-Algériens chez nous. Mais les entrefilets sur les égorgements perpétuels se passent désormais du commentaire indigné des journalistes qui se contentent de sèches statistiques. Alors on s'interroge et on interroge. Les médias d'aujourd'hui donneraient-ils dans la « déresponsabilisation » universelle qui, comme c'est curieux, s'accompagne d'une identique repentance, laquelle confine au lavage des mains de Ponce Pilate ? Tenir les événements d'Algérie à distance, c'est comme si on ne voulait plus savoir : on « leur » a donné leur indépendance, qu'ils s'en débrouillent. Trop en parler reviendrait peut-être

à dire : « vous avez vu ce qu'ils ont fait de leur indépendance » ?

Deux conflits paraissent recevoir un traitement particulier des médias : un peu la Tchétchénie et bien davantage le Proche-Orient. Deux conflits où le « gros » tape sur le « petit », qui s'acharne à résister. Est-ce la raison de l'attention qui leur est portée ? On a beaucoup parlé de la Tchétchénie, lieu de passage privilégié des oléoducs de la Caspienne vers l'Ouest. Et de l'implication réciproque des intégristes musulmans dans ce conflit local et des combattants tchétchènes dans les rangs d'Al-Qaïda. Du coup l'intérêt n'est pas éteint, même si l'image de la victime est un peu brouillée. Curieusement, on semble oublier que la ville de Moscou, dans les premières années après la désagrégation de l'Union soviétique, avait été mise en coupe réglée par une mafia tchétchène dont les agissements avaient ravivé chez les Russes la peur du Tchétchène (chantée dès les années 1830 par Lermontov) et le racisme anti-Caucasiens, ces « noirs », ces voyous. On est toujours le « noir » de quelqu'un...

Mais tout cela ne vaut pas l'attention soutenue, incessante, obsédante qui est portée au Proche-Orient. Inutile d'insister sur la disproportion entre le traitement accordé à ce conflit et tout le reste de l'actualité de sang. Au nombre de lignes dans la presse, un Palestinien vaut un monceau de Soudanais et un Israélien – une montagne de Hutus.

Alors, on continue de s'interroger : pourquoi ce traitement de faveur ? Pourquoi le Proche-Orient fait-il infailliblement vendre du papier ? Le conflit Israéliens-Palestiniens est-il par procuration une confrontation Occident-Orient ? Guettons-nous les Israéliens à chacun de leurs actes parce qu'ils sont des « civilisés » comme nous et qu'il faudrait qu'ils se comportent comme tels ? Est-ce que l'intérêt que le public européen porte à leurs agissements est sous-tendu par un sourd et traditionnel antisémitisme (« Je vous avais bien dit que ces gens sont... ») ? Considère-t-on que la souffrance des pères au moment du Génocide devrait nécessairement immuniser les actes des fils contre la brutalité et l'injustice ? Ou alors, met-on l'accent sur les faux-pas de Tsahal et sur les décisions implacables des responsables israéliens parce que ces péchés compensent et absolvent les défaillances européennes du temps où les Juifs étaient les victimes du génocide ? L'Occident, fatigué non seulement de porter la responsabilité des misères subies par les Juifs à travers l'Histoire mais en plus celle de s'être défaussé de cette responsabilité en créant un État juif au détriment d'un autre peuple, voudrait-il là encore donner dans la repentance ? Est-ce à dire que l'État israélien a anéanti le capital de compassion à l'égard du peuple juif généré par ce qui s'est passé en Europe dans les années 40 ; et désormais, si de son fait il y a une nouvelle victime, l'Occident n'y est pour rien ? S'agit-il de démontrer que nous sommes tous égaux, tous salauds ? Chacun fera son examen de conscience et son diagnostic.

Encore une question : dans ce conflit terrible du Proche-Orient, les médias tantôt s'interrogent sur une soi-disant totale



solidarité des Juifs avec l'État hébreu, tantôt montent en épingle les voix juives qui s'en désolidarisent. Mais ils s'abstiennent de dénoncer l'absence évidente de solidarité des États arabes avec les Palestiniens, si ce n'est dans les paroles – et dans les manifestations de leurs populations...

Non, il ne faut pas que les médias cessent de parler du Proche-Orient. Mais, on pourrait aussi, par souci d'équilibre, parler des autres conflits de cette planète. Et, parlant de ce conflit-là, ne devrait-on pas exiger plus d'objectivité et, si j'ose dire, de sang froid ? ■

Après deux ans d'Intifada – avec risque de débordement par l'Irak

Kurt Niedermayer

L'antagonisme divisant Israël et les Palestiniens manifesté par des affrontements de plus en plus sanglants s'est encore aggravé ces derniers mois. Il a été marqué notamment par la multiplication des attentats-suicides faisant régner l'insécurité en Israël et persuadant la majorité de sa population que les Palestiniens veulent son anéantissement. À l'aube de la troisième année de l'Intifada, l'affrontement israélo-palestinien est engagé dans un cycle infernal avec des phases d'accalmie suivies de moments de paroxysme de violence accrue. Arafat et Sharon, ces deux frères siamois aux objectifs si semblables, ceux de l'élimination de leurs mouvements nationaux adverses, sont des chefs de guerre charismatiques mais archaïques issus du nationalisme du XIX^e siècle. Arafat, après avoir rejeté le compromis territorial de Barak en 2000 qui lui offrait 95 à 98 % des territoires occupés, a plus ou moins refait l'unité de la résistance palestinienne. Refusant le rôle de chef d'État, il préfère celui de héros populiste. Ainsi, à travers par exemple, les Brigades d'Al Aqsa, organisation liée au Fatah, et commettant des attentats terroristes semblables à ceux du Hamas, le mouvement insurrectionnel palestinien présente une stratégie commune malgré ses contradictions internes. De ce fait, il est le meilleur allié objectif de Sharon dont la cote de popularité en Israël grimpe après chaque attentat. Malgré l'échec de sa politique de sécurité et de sa politique sociale qui frappent durement les couches les plus pauvres en Israël, la popularité du vieux général atteint encore 58 % d'après le dernier sondage d'opinion. Mais le pouvoir de Sharon est consolidé surtout par l'appui apparent dont il bénéficie de la part du Président américain Bush. Celui-ci assimile la riposte anti-islamiste et anti-terroriste contre Al Qaïda à celle contre le terrorisme palestinien. Aussi, il ne présente que des objections modérées dans la forme contre la politique de colonisation de terres palestiniennes en Eretz Israël. Voilà pourtant une contradiction fondamentale dans la stratégie du grand dirigeant américain. Apparaissant aujourd'hui comme le seul allié d'Israël, il tourne apparemment le dos à la défense des grands intérêts américains dans le monde arabe. Représentant de la tradition conservatrice, voire réactionnaire, du Parti Républicain, influencé par le courant fondamentaliste protestant qui imagine le retour de Jésus-Christ par la colonisation juive en Terre Sainte, Bush bénéficie également de l'appui partiel du lobby juif AIPAC comprenant la présence active du pieux sénateur juif Lieberman, ancien candidat démocrate à la vice-présidence des États-Unis.

Bush, par opposition à l'intervention active en faveur d'un accord israélo-palestinien de la part de son prédécesseur Clinton, s'est cantonné d'abord dans une attitude de non-intervention dans le conflit israélo-palestinien. Mais au lendemain de l'attentat du 11 septembre contre les tours jumelles de Manhattan, l'isolationnisme républicain s'est muté en un interventionnisme énergique au Proche-Orient, impulsé par un « unilatéralisme » nationaliste, celui de « l'America first ».

Ce « néo-impérialisme » se combine avec une vision wilsonnienne du rôle épicure des États-Unis dans le monde. Il leur incomberait de veiller à la paix et à la démocratie en même temps qu'aux intérêts pétroliers américains dans le Proche-Orient. L'attentat terroriste du 11 septembre exclut désormais le refuge dans l'isolationnisme. La sécurité américaine, déjà chère au Président Monroe, dépend de celle du monde entier.

Le rusé tour de passe-passe de Saddam Hussein, pris à la gorge, abandonné par une partie des États arabes, autorisant soudainement le retour des inspecteurs de l'ONU en Irak apparaît au Président Bush comme une manœuvre malhonnête et il tend à éviter, au moins pendant un an, tout acte de guerre américain pour l'élimination de Saddam Hussein.

Certes, toute guerre est affreuse, et l'on serait tenté d'éprouver « le lâche soulagement » de Léon Blum au lendemain de Munich en 1938. Mais la mauvaise foi du dictateur irakien qui se voit en successeur de Nabuchodonosor ou de Saladin, liée à sa cruauté affirmée par la gaza de 5 000 Kurdes de sa propre population à Halabdacha en 1988, ne mérite aucune indulgence pacifiste de la part de l'Occident.

Mais une attaque américaine contre l'Irak pourrait avoir des conséquences redoutables pour Israël. Pour le Général Sharon, l'an 2002 ne sera pas seulement la répétition de celui de 1991 où des fusées irakiennes chargées d'explosifs conventionnels ont causé des dégâts en Israël. Envisageant l'hypothèse d'une agression irakienne par des armes de destruction massive, Sharon n'exclut pas une riposte atomique israélienne « rayant l'Irak de la carte ». Sans même prévoir un tel schéma apocalyptique, on peut craindre, avec certains Palestiniens, que Sharon profite de la guerre américaine contre l'Irak pour régler leur compte aux Palestiniens. Ceux-ci n'excluent pas une situation où Israël, profitant des bouleversements dramatiques dans la région, interviendra à son tour pour procéder au « transfert » des

populations arabes de Cisjordanie, de Gaza, voire de celles d'Israël.

Toutefois, le pire est loin d'être certain. Quelles que soient les sympathies pro-israéliennes de Bush, il ne saurait laisser tolérer un comportement israélien compromettant les intérêts fondamentaux des États-Unis dans la région. Une expulsion des Palestiniens s'ajoutant à une « agression » américaine contre l'Irak, risquerait de mettre le feu aux poudres au Proche-Orient. Au contraire, d'après la majorité des diplomates et des militaires américains, la liquidation de Saddam Hussein imposera à l'Amérique l'obligation – même, s'il le faut, par la force des armes – d'imposer la paix par l'instauration de deux États, Israël et Palestine.

Un tel processus peut être facilité par le renforcement des forces de paix tant en Israël qu'en Palestine.

La candidature du Général pacifiste Mitzna, maire de Haïfa, à la tête du Parti travailliste en automne, succédant au Ministre de la Défense Ben Eliezer, couverture de « gauche » de la politique de Sharon, pourrait refaire éventuellement de l'Avoda (appelé par dérision en Israël « le Likoud Beth ») une force alternative de paix.

Dans le camp palestinien, hypnotisé pourtant par la haine contre Israël, des alternatives de paix font leur apparition au sein même de l'Autorité palestinienne. Par ailleurs, un appel d'intellectuels et de notables palestiniens contre les attentats-suicides marque le début d'une opposition pacifiste.

Mais l'apparition de forces de paix en Israël et en Palestine n'est qu'un symptôme. Des deux côtés la haine alimentée

par le désir de vengeance et nourrie par un siècle d'affrontements, l'intégrisme religieux et le désir nationaliste insensé de la récupération d'une grande « Terre », celle du grand Israël ou d'une Palestine intégralement arabe, bouche le chemin d'un compromis entre les deux peuples.

Aussi, comme au Kosovo, seule une force internationale, celle de l'ONU, pourra faire entendre raison aux deux antagonistes. Dans une première phase, le gros d'une telle armée faisant régner l'ordre en Cisjordanie, à Gaza, et à Jérusalem-Est, devra être constitué par des forces en provenance des États-Unis. C'est le seul État au monde qui, par son rôle hégémonique et sa force économique et militaire, peut jouer un rôle pacificateur. Ensuite, comme dans l'ancienne Yougoslavie, les G.I. pourront être relayés, voire remplacés, par des militaires européens, ou même Sud-Africains, Hindous ou Japonais, etc. De même que l'Allemagne nazie, au lendemain de sa défaite en 1945, occupée alors par les forces alliées, notamment celles de l'Amérique, s'est vue imposer une démocratie dont nous voyons aujourd'hui les fruits, de même une « Terre Sainte » désanctifiée pourrait devenir une terre de co-prospérité pour les deux peuples qui l'habitent. Après une stricte séparation des deux États vivant à l'intérieur de frontières sûres et internationalement garanties, voici poindre peut-être l'aube d'une coopération israélo-arabe assurée par un plan Marshall permettant le décollage d'une économie palestinienne aujourd'hui totalement sinistrée et qui pourrait bénéficier alors de la high-tech israélienne. ■

29 septembre 2002

Communautarisme ?

J.-S. Nakhalnik

Dans le brouhaha de l'été, une information importante paraît s'être perdue : le Conseil d'État a refusé l'agrément par l'Éducation Nationale des écoles bretonnantes Diwan. Et alors, direz-vous ? En quoi sommes-nous concernés ? La tentation est grande de ne s'occuper que de son propre jardin, et pour les Juifs de penser seulement à la sauvegarde de nos cultures et de nos langues, plurielles et menacées. L'événement « Diwan » n'en mérite pas moins une réflexion, et particulièrement au cercle Gaston-Crémieux, qui a toujours préconisé un débat et une solidarité entre les minoritaires de France.

Diwan lutte pour la sauvegarde de la langue bretonne en tant que langue vivante. Dans la première moitié du xx^e siècle, les instituteurs de l'école publique avaient pour obligation de punir les enfants qui parlaient breton à l'école (ou tout autre dialecte...) : l'unité nationale exigeait que tous les Français aient une langue et une culture communes. C'est chose faite depuis longtemps et l'évocation de telles interdictions relève aujourd'hui d'une sorte de souvenir, mélancolique pour certains. La langue d'oc n'est-elle pas, pour ses locuteurs même, « le patois » ? Quant au breton, ses défenseurs alarmés par la déperdition de la langue celte ont souhaité que les enfants qui fréquentent les écoles Diwan

(ce qui est déjà une démarche volontariste de la part des parents) apprennent leur langue naguère maternelle en immersion totale, seule méthode considérée comme efficace. De ce fait, ils sont en contradiction avec la loi républicaine, qui impose le français comme langue d'enseignement... Il faudra donc que ce principe dans ces écoles soit sauvegardé si l'accord avec le ministère de tutelle doit être validé.

Cet incident attire l'attention d'une façon plus générale sur les problèmes soulevés par les efforts des minoritaires pour préserver leur domaine particulier. Efforts louables dans la mesure où il s'agit de valoriser une différence, ce qui vient en plus du domaine commun à tous les Français ; efforts suspects dès qu'on imagine que le différent veut se substituer au commun. Il y a indéniablement chez certains minoritaires la tentation de l'exclusion (« les Français fora ! ») de « l'envahisseur » que leur paraît être le commun imposé, vécu comme un jacobinisme abusif. L'équilibre est difficile entre ce qui enrichit et ce qui sépare. À quel moment va-t-on trop loin ? *Tous les cas sont neufs*, disait Alain. En tout cas, ce vaste sujet mérite plus qu'un mince billet et *Diasporiques* reviendra prochainement sur cet important débat. Nos lecteurs sont d'ores et déjà invités à y réfléchir et à faire part à la Rédaction de leurs conclusions. ■

Le Cercle Amical : tout va bien...

Le bref écho pessimiste publié à la page 10 de notre numéro 22, qui voulait faire le point de l'évolution des projets touchant deux centres culturels yiddish à Paris (la Maison de la culture yiddish et le Centre culturel Vladimir Medem), était périmé. En réalité tout va de nouveau bien et nous avons reçu des nouvelles rassurantes des deux côtés. Nous nous réjouissons sincèrement d'avoir vu les choses trop en noir et nos lecteurs partageront sans doute notre soulagement. Voici d'abord une lettre rectificative que nous demande de publier le Cercle Amical/Centre culturel Vladimir Medem :

Chers Amis,

Nous avons été surpris, en lisant le communiqué paru dans le n° 22 de *Diasporiques*, intitulé *La Maison de la culture yiddish*, de trouver un certain nombre d'inexactitudes et d'à-peu-près prêtant à confusion, auxquels votre revue, qui nous est proche, ne nous avait pas habitués.

Nous vous saurions donc gré de bien vouloir rectifier les informations données à vos lecteurs, à savoir :

Vous écrivez : « quant à Paris, où nous avons failli avoir deux centres culturels... », nous vous faisons remarquer que des centres culturels juifs existent en nombre important à Paris.

Quant au *Centre Culturel Vladimir Medem*, qui existe depuis plus de vingt ans au sein du Cercle Amical-Arbeiter Ring, il ne peut en aucune façon être « provisoirement au point mort », car il n'a jamais cessé et n'a pas l'intention de cesser de fonctionner.

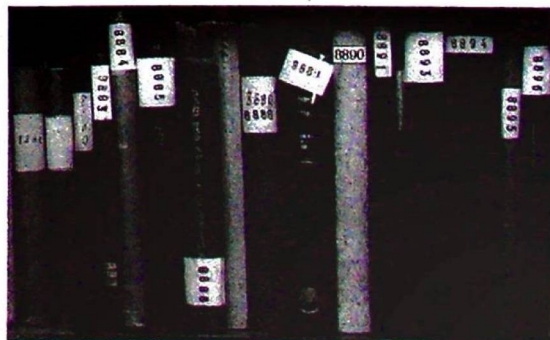
Vous affirmez également que « le financement de l'ensemble des investissements, jugé trop lourd, a été récusé par la *Fondation pour la Mémoire de la Shoah* ». Nous sommes heureux de vous apprendre que, en ce qui nous concerne, il n'en est rien. Le projet de réaménagement de notre local 52 rue René-Boulanger, Paris 10^e, a été accepté par la F.M.S. qui reconnaît ainsi la légitimité et l'utilité de notre action et nous donne confiance en notre avenir.

Votre conclusion porte sur la poursuite, uniquement par les *Amis de la maison de la culture yiddish*, de leurs efforts et de leur collecte. Vos lecteurs seront certainement intéressés et peut-être ravis d'apprendre que nous, également, poursuivons nos efforts et que, dès la rentrée, nous commençons les travaux dans notre local. Nous allons en effet, dès le départ de la Bibliothèque et de l'AEDCY, intensifier et diversifier l'éventail de nos activités.

*Notre ignorance de cet heureux dénouement est excusable du fait que la subvention de la F.M.S. a été accordée au Cercle Amical après la rédaction de l'écho incriminé. Foin des détails, réjouissons-nous sincèrement avec nos amis du Centre Culturel Vladimir-Medem. Cette information ne serait pas intelligible si, de son côté, la Bibliothèque Vladimir-Medem ne confirmait pas son départ des locaux de la rue René-Boulanger, qui vont ainsi pouvoir être effectivement rénovés. Après avoir dû renoncer au local initialement envisagé rue Chaptal (voir *Diasporiques* n°16), la Bibliothèque Medem et l'AEDCY (l'Association pour l'Étude et le Développement de la Culture Yiddish, voir « Tribune libre » publiée dans le numéro 22 de *Diasporiques*) ont trouvé des fonds et un nouveau site qui les accueillera pour quelque temps. Les travaux de rénovation mentionnés dans la lettre du Cercle Amical ci-dessus vont pouvoir effectivement commencer dès octobre. Notre prochain numéro fera connaître à nos lecteurs les projets et le programme des activités du Centre Culturel Vladimir-Medem. Aujourd'hui, apprenons les projets immédiats de la Bibliothèque Medem et de l'AEDCY.*

La Maison de la Culture Yiddish

Ce nouveau centre culturel ouvre ses portes, le 14 octobre 2002, au 18 passage Saint-Pierre Amelot, dans le XI^e arrondissement de Paris, au cœur du Yiddishland traditionnel de Paris (au coin du boulevard Voltaire ; métro Oberkampf ou Filles du Calvaire, bus 96 ou 56 ; tel. 01 48 03 20 17). En effet, le déblocage par la *Fondation pour la Mémoire de la Shoah* d'une première subvention a permis aux deux associations qui sont à l'origine de cette initiative de trouver et d'aménager un local de quelque 300 m² qui permettra d'abriter, au moins dans un premier temps, les activités de la nouvelle *Maison de la*





Culture Yiddish. Celle-ci se propose de favoriser la conservation du patrimoine (essentiellement des collections de la Bibliothèque Medem), de diffuser la culture yiddish en France et en Europe, de promouvoir le yid-

dish comme langue de culture et de privilégier sa connaissance auprès de publics issus de tout horizon. Il s'agit de répondre au réveil culturel des Juifs d'Europe concernant la culture yiddish, ainsi qu'à l'intérêt grandissant d'un public non juif pour une culture aux richesses sous-estimées.

Cette installation nouvelle permet, dès à présent, le démarrage de multiples types d'activités : la médiathèque, les cours de yiddish, les ateliers de pratiques artistiques et culturelles et enfin un café-librairie. D'autres animations et projets viendront au fil du temps compléter ces premiers axes.

La médiathèque

C'est avant tout la **Bibliothèque Medem**, créée en 1929 à Paris par des immigrants juifs du Bund (voir *Diasporiques* n°20, p. 13). Elle conserve actuellement plus de 20 000 ouvrages en yiddish et 10 000 ouvrages en d'autres langues, ainsi que des archives d'écrivains yiddish et d'institutions. C'est un ensemble en évolution constante et les collections s'enrichissent de quelque 2 000 ouvrages par an. La bibliothèque pratique tant la consultation sur place que des prêts extérieurs.

C'est aussi la **phonothèque**, qui contient 4 000 chansons, musiques ou textes littéraires enregistrés sur supports divers (du 78 tours au disque compact, en passant par les cassettes). Elle est riche aussi de 150 recueils de chansons et de quelque 500 partitions. Les enregistrements sur cassettes sont disponibles en prêt ; les autres supports peuvent être écoutés sur place.

Enfin, une **vidéothèque** en rapide développement contient déjà une centaine de titres, visionnables sur place.

Les cours de yiddish

Dès la rentrée scolaire, un cycle d'études complet réparti en sept niveaux est à la disposition des étudiants : débutants, débutants juniors, faux-débutants, étudiants de deuxième, troisième et quatrième année, et enfin les étudiants avancés. En plus de ces cours de type scolaire on trouvera une fois par semaine des séances de lecture de la **Bible**... dans sa traduction en yiddish. Et aussi un séminaire d'initiation à l'**alphabet** yiddish est prévu en novembre. Un cercle de **conversation** vivante en yiddish se tiendra désormais une fois par mois, le vendredi après-midi.

Les ateliers

L'**atelier-chansons** « Tchiribim » sera animé désormais par la chanteuse Jacinta les mercredi après-midi ; il est accessible dès douze ans à tous ceux qui souhaitent chanter en yiddish. Et le mercredi soir fonctionnera une chorale à plusieurs voix. Un atelier de musique **klezmer** réunira en février prochain dans une session d'une semaine tous les musiciens qui souhaitent s'initier à ce genre musical et participer à son étonnant essor en France.

Jacques Grober et Isabelle Laporte se proposent d'animer une ou deux fois par trimestre une expérience inédite : un atelier de **composition** de nouvelles chansons en yiddish, paroles et musique.

Un **atelier-théâtre** est programmé les mardis, avec Charlotte Messer qui propose non seulement d'enseigner à ceux qui le souhaitent les techniques du théâtre, mais aussi de préparer ensemble tout un spectacle public en yiddish.

Les samedis littéraires offrent, une fois par mois, des **lectures en yiddish** de nouvelles ou de poèmes d'auteurs connus.

L'atelier du **cinéma** en yiddish (animation par Louissette Kahane et Rubye Monet) propose une fois par mois une rencontre autour d'un film en V.O., avec reconstitution de scènes et travail sur la langue à partir des dialogues et du jeu des acteurs.

L'atelier autour de la **cuisine** yiddish (Annick Prime et Régine Nebel) se réunira à partir de janvier toutes les six semaines, le mardi soir.

Les conférences en français

Dès le mois d'octobre, deux cycles de neuf conférences chacun sont proposés au public. Le premier a pour thème *l'Histoire de la littérature yiddish* et sera assurée par Yitskhok Niborski. La seconde série, intitulée *Histoire et mémoire de l'immigration juive d'Europe orientale en France*, aura pour conférencier Philippe Boukara.

Le café-librairie

Il a l'ambition de devenir le lieu convivial où l'on vient se détendre entre les différentes activités, lire la presse yiddish et française, bavarder entre amis (en yiddish de préférence)...

Nos lecteurs intéressés auront tous les détails sur les modalités de participation aux activités de la *Maison de la Culture Yiddish* en téléphonant au 01 48 03 20 17 (ou en allant sur place. C'est ouvert tous les jours de la semaine les jours ouvrables de 9 h 30 à 19 heures, et les samedis et dimanches seulement l'après-midi, de 14 h. à 17 heures). On peut consulter aussi le site WWW.yiddishweb.com Enfin, le courriel peut être envoyé à l'adresse : medem@yiddishweb.com



Fédération Internationale des Juifs Humanistes Laïques : Neuvième conférence biennale

Izio Rosenman

Cette Conférence qui s'est tenue au Centre Communautaire Laïque Juif (CCLJ) à Bruxelles du 20 au 22 septembre 2002 devrait nous intéresser à plusieurs titres. D'abord par son thème, *Le défi de la Diaspora. Le choix du judaïsme laïque*. Ensuite par le fait qu'elle traduit un début d'organisation des Juifs laïques à l'échelle internationale, enfin par ses intervenants, en premier lieu le conférencier principal, Yossi Beilin.

Quelques mots sur la Fédération créée à la fin des années 80. Actuellement une dizaine de pays y sont représentés, avec un nombre de groupes et d'activités très variables. Comme il se doit deux pays le sont davantage, les USA et Israël ; en

une action judiciaire devant la Cour Suprême en vue d'obtenir un partage équitable des fonds accordés aux établissements religieux et laïques ». (Felix Posen)

Parmi les nombreux sujets évoqués, j'en retiens trois : Yossi Beilin, un des artisans des Accords d'Oslo, a cette fois-ci parlé non du conflit israélo-palestinien, mais du problème de « Qui est Juif ? » et, après une vigoureuse critique de la mainmise du Rabbinate sur le statut civil, s'est prononcé pour une « conversion » laïque, qui permettrait à tous ceux qui désirent rejoindre le peuple juif de le faire, sans engagement religieux.

Une intervention particulièrement intéressante a été celle du Pr Egon Mayer de Cuny, qui a présenté les résultats d'une très vaste enquête sociologique aux USA, le *American Jewish Identity Survey* (AJIS 2001), effectuée sur 50 000 personnes. Elle montre clairement que les Juifs laïques constituent la moitié de la population juive américaine, même si leur représentation et leur organisation sont loin d'apparaître comme telles.

Maître Théo Klein, a abordé la question de « l'antisémitisme actuel en Europe », en tentant, avec pédagogie, de ramener les amis américains à une perception plus exacte des la réalité ici : non nous ne sommes pas en Allemagne en 1938 !

Enfin signalons, parmi d'autres, Michael Brenner, historien de l'Université de Munich qui a évoqué le destin culturel des Juifs allemands, Nelly Hansson, directrice de la *Fondation du judaïsme français*, qui a parlé des Juifs de France, Dominique Schnapper, qui a parlé des Juifs et de la laïcité en France. Je mentionnerai encore l'intervention de Yaakov Malkin, ancien professeur à l'Université de Tel-Aviv, un des penseurs le plus originaux de la laïcité juive, qui a parlé de l'éducation juive laïque, et qui vient de publier, *La foi athée des Juifs laïques*, à Paris chez un éditeur laïque de culture musulmane, Rachid Aous, directeur des éditions El-Ouns. Livre extrêmement intéressant sur l'histoire, l'identité et la culture juives. ■



Photo J. Gabizon

Applaudissements...

France deux associations en sont membres actuellement, *Liberté du judaïsme* et l'*AJHL*.

Deux conceptions assez différentes coexistent à l'intérieur de la Fédération. La première est une conception que l'on peut appeler congrégationniste, communautaire, avec rites laïques, et même des rabbins laïques (!), fonction difficilement concevable pour nous autres Européens. Le modèle congrégationniste est majoritaire aux USA mais non unique.

La deuxième conception est une conception culturelle et politique, plutôt européenne, telle qu'elle existe par exemple au CCLJ.

La Fédération a son propre lieu de formation d'animateurs et de dirigeants, hommes et femmes. Elle est co-présidée par un Américain, Sherwin Wine, un Israélien, Yair Tzaban, ancien ministre du Meretz, et un Anglais, grand sponsor de ses activités, Felix Posen, créateur de la Fondation Posen.

Deux cent cinquante personnes environ, dont une bonne vingtaine venues de France et membres de plusieurs associations, participaient à cette Conférence.

Le thème même, *Le défi de la Diaspora*, implique que c'est à celle-ci de s'organiser, y compris sur le plan éducatif, pour pérenniser un judaïsme laïque ouvert sur la cité.

« Même en Israël, où la population laïque représente quelque 70% de la nation, la mainmise exercée par la minorité religieuse sur le Ministère de l'Éducation a forcé un groupe d'institutions éducatives laïques à s'organiser pour entamer



Photo J. Gabizon

Une ambiance détendue

« Une Autre Voix Juive » à Amsterdam

Dominique Sewane*

On trouvera ci-dessous le compte-rendu par Dominique Sewane de la réunion d'Amsterdam, à laquelle elle représentait le Cercle Gaston-Crémieux. Le Conseil d'Administration du Cercle approuve la décision de sa représentante de ne pas avoir voté la résolution finale, non conforme au projet initial affiché de la réunion. Nous pensons en effet que ce texte se substitue inopportunément aux négociations à venir. Nous eussions préféré pour notre part en rester à l'énoncé des principes que nous avons maintes fois exprimés et que la conférence explicite les raisons spécifiques pour lesquelles des organisations juives européennes souhaitent désormais s'exprimer et agir de concert. Et nous aurions aussi souhaité que la conférence porte essentiellement sur la façon d'agir pour peser sur l'événement... Nous sommes néanmoins reconnaissants à nos amis hollandais d'avoir organisé cette première rencontre et nous pensons qu'il est important que les lecteurs de Diasporiques sachent ce qu'une quinzaine d'organisations progressistes juives européennes pensent aujourd'hui de la question du Proche-Orient, qui tranche singulièrement avec ce qu'en dit la majorité des « représentants » de la « communauté » juive.

Le Conseil d'Administration du Cercle Gaston-Crémieux

Les représentants de seize organisations juives pour la paix au Moyen-Orient¹, appartenant à huit pays européens, ont pris part à Amsterdam, les 19 et 20 septembre 2002, au centre culturel de Balie, à une conférence reprenant le titre d'un film du réalisateur israélien Benny Brunner : « *Ne dites pas que vous ne savez pas* ». La conférence était organisée par un groupe juif hollandais, *An Other Jewish Voice*, créé en janvier 2001 en réaction aux excès de la répression israélienne de la seconde Intifada. L'objet de la conférence était de permettre à des associations juives européennes partageant des opinions similaires de s'exprimer d'une voix commune sans qu'elle soit étouffée par celle d'une mythique « communauté juive » dont le souci primordial est de s'aligner inconditionnellement sur les positions du gouvernement israélien.

La règle du jeu proposée par les organisateurs était de se mettre d'accord à l'avance sur un texte court qu'ils nous avaient soumis et qui exprimait de façon lapidaire quelques principes essentiels relatifs à l'indispensable négociation israélo-palestinienne en vue de l'établissement d'une paix juste et durable au Proche-Orient. Ce texte ne devait pas être rediscuté à Amsterdam, la conférence devant se centrer sur les actions à mener pour contribuer à la mise en œuvre effective de ses dispositions.

Tout en doutant du réalisme de cette proposition, le cercle Gaston-Crémieux a d'emblée répondu positivement à cette invitation, en souhaitant simplement que la conférence explicite les raisons spécifiques pour lesquelles des Juifs estimaient indispensable de s'exprimer en tant que tels. « *Cet alignement – disions-nous – que certains tentent de nous imposer au nom d'une communauté de destin avec l'Etat d'Israël, nous détournerait de façon inacceptable des valeurs secrétées par l'histoire plurimillénaire des Diasporas. Notre attachement à Israël nous impose au contraire de tout faire pour déjouer ce piège que nous devons clairement dénoncer* ».

Le colloque, parfaitement organisé d'un point de vue matériel et convivial par nos hôtes, Anneke Mouthaan et Max Wieselmann, a été dans l'ensemble de bonne tenue et enrichissant par les contacts qu'il a permis d'établir entre organisations ayant des objectifs différents mais inspirées par des principes voisins². Cependant, le syndrome du *pilpul* étant toujours présent dans les réunions de Juifs, qu'ils soient ou non laïques, les craintes que nous ressentions *a priori* quant à l'organisation des travaux se sont révélées justifiées. Une très grande partie du temps a été consacrée à remanier mot à mot et à « enrichir » un texte censé être adopté d'emblée pratiquement et ce fut autant de temps perdu pour parler de la suite : que comptons-nous faire de ce texte, et comment ? Plus grave, la version initiale fut, à cette occasion,

* Secrétaire adjointe du Cercle Gaston-Crémieux

¹ Belgique : Union des Progressistes Juifs de Belgique (UPJB). Danemark : New Outlook. États-Unis : A Jewish Voice For Peace (San Francisco). France : Union Juive Française pour la Paix (UJFP) ; Cercle Gaston-Crémieux. Italie : Network of Jews Against Occupation ; Group Martin Buber-Jews for Peace, Roma. Pays-Bas : An Other Jewish Voice. Royaume-Uni : Friends of the Israeli Palestinian Coalition for Peace ; JustPeace ; Jews for Justice for Palestinians ; Jewish Socialists' Group ; British Friends of Peace Now/Rabbis for Human Rights. Suède : Jewish Manifesto ; Jews for Israeli-Palestinian Peace. Suisse : Jüdische Stimme für einen gerechten Frieden zwischen ; Israel und Palästina.

² Était également présent un représentant d'une association extrêmement active et dynamique de San Francisco, *A Jewish Voice For Peace*, liée à plusieurs autres organisations juives laïques américaines avec laquelle les représentants européens ont fait le projet de construire les bases d'échanges durables, et de promouvoir des actions communes sur les deux continents.





fortement modifiée sur des points sensibles situés au cœur même de la négociation à venir (la question de Jérusalem, celle du « droit au retour » des Palestiniens) et qu'il ne nous semble pas judicieux, à notre avis, d'exprimer à ce stade de façon aussi péremptoire. Le texte ainsi élaboré a en fin de compte paru à la représentante du Cercle Gaston-Crémieux suffisamment différent du projet de départ pour qu'elle décide de s'abstenir lors du vote final.

On trouvera en encadré la résolution finale, adoptée par douze voix pour, deux contre et deux abstentions (dont celle du Cercle Crémieux).

Au cours de la réunion, trois groupes de travail ont brièvement discuté 1) de l'antisémitisme 2) de l'avenir d'Israël et 3) des actions à mener dans l'immédiat. Ce dernier groupe s'est montré très favorable à l'idée de créer un organe de presse et un site web communs. Un nom devrait désormais symboliser le rapprochement des seize groupes réunis à Amsterdam et de ceux qui voudraient se joindre à eux à l'avenir : « *Juifs d'Europe pour une juste paix (European Jews for a Just Peace)* ».

La prochaine réunion des *European Jews for a Just Peace* est prévue à Bruxelles en février 2003. ■

Résolution finale de la rencontre « Ne dites pas que vous ne saviez pas » des Groupes européens juifs pour la paix

Nous, représentants de seize organisations juives pour la paix, venus de huit pays européens pour la rencontre « *Ne dites pas que vous ne saviez pas* » à Amsterdam, les 19 et 20 septembre 2002, appelons :

- A. Le gouvernement israélien à modifier sa politique actuelle et à appliquer les propositions de la Déclaration exposée ci-après ;
- B. Tous les autres gouvernements, les Nations Unies et l'Union Européenne à faire pression sur le gouvernement israélien pour faire appliquer les propositions de cette Déclaration :

Déclaration

Nous croyons que la seule issue à l'impasse actuelle passe par un accord fondé sur la création d'un État palestinien indépendant et viable, et sur la garantie d'un Israël et d'une Palestine assurés de leur sécurité. Ceci implique :

1. la fin immédiate de l'occupation des Territoires Occupés : en Cisjordanie, à Gaza et à Jérusalem Est, avec reconnaissance des frontières du 4 juin 1967 ;
 2. l'évacuation complète de toutes les implantations juives de tous les Territoires Occupés ;
 3. la reconnaissance du droit pour chacun des deux pays d'avoir Jérusalem pour capitale ;
 4. la reconnaissance par Israël de sa part de responsabilités dans la création du problème des réfugiés palestiniens.
- Israël devrait reconnaître le principe du droit des Palestiniens au retour en tant que Droit de l'Homme. La solution pratique du problème devra être obtenue par un accord négocié entre les parties concernées, fondé sur la justice, l'équité et les impératifs pratiques. Elle inclura une compensation matérielle et le droit au retour sur le territoire de l'État palestinien ou d'Israël, sans toutefois que l'existence d'Israël soit mise en danger. Nous demandons à cette fin à la communauté internationale et tout particulièrement à l'Europe un soutien politique et financier.

Échos de Pologne...

Compilés par Henryk Sobowiec

Bruno Schulz à l'honneur

La lecture du périodique polonais *Rzeczpospolita* est souvent instructive. On apprend ainsi, dans le numéro du 13/14 juillet 2002, que le cent dixième anniversaire de la naissance de Bruno Schulz, écrivain et peintre juif de réputation mondiale, né à Drohobycz et assassiné dans cette même ville par un SS en 1942, a donné lieu à des cérémonies commémoratives tant à Drohobycz que dans la ville de Lwow (« Lviv » désormais, puisque la ville est devenue ukrainienne depuis 1945), capitale historique de la Galicie orientale.

Voici une nouvelle qui nous serait source de satisfaction si certaines circonstances de cette commémoration ne laissaient le lecteur perplexe. Ainsi, à Drohobycz on a inauguré une plaque commémorative sur la maison de Schulz, plaque rédigée en polonais, en ukrainien et en hébreu. Pourquoi pas en yiddish ? Mystère et escamotage de la langue (si Schulz a été un écrivain polonophone, son univers est imprégné de l'ambiance du shtetl). Mais nous apprenons surtout que la cérémonie, qui s'est déroulée en présence des représentants de la communauté juive, des autorités municipales et de quelques habitants du lieu, a été boycottée par la partie



Bruno Schulz : Autoportrait

ukrainien qui s'est manifesté au cours de la conférence de presse qui a précédé l'ouverture des salles. En effet, négligeant les œuvres exposées et tout ce qui pouvait être utilement évoqué concernant l'art graphique de Schulz, les journalistes se sont intéressés de manière quasi exclusive au sort de certaines fresques de l'auteur que le Yad Vashem avait récemment réussi à récupérer et à transporter à Jérusalem. Les détails de ce transfert ne sont pas très clairs. En tout cas, les Ukrainiens, qui ont vu dans cette action un pillage de leur patrimoine culturel, exigent de leur Ministère de la culture d'agir plus énergiquement pour récupérer ces œuvres afin de les faire revenir à Drohobycz (où jusque là on ne s'en était pas soucié outre mesure...).

Les livres de Bruno Schulz ont été traduits en français : Les boutiques de cannelle (Gallimard 1992), Le sanatorium au croque-mort (Gallimard 1992) sont les plus connus.

La mémoire de Gustaw Herling-Grudzinski

Le grand écrivain polonais, Gustaw Herling-Grudzinski, est mort récemment à Naples. Ses œuvres, notamment son Journal écrit la nuit, sont accessibles au lecteur français. Ce qui n'était pas connu du public, et qu'il révéla lors d'un entretien accordé peu avant sa mort à Zdzislaw Kudelski, un journaliste de Rzeczpospolita, c'est son ascendance juive... Dans le même entretien il réfléchit notamment sur le mémorable pogrom de Kielce en 1946. Voici des extraits significatifs de ce récit :

Je suis né le 20 mai 1919 à Kielce. J'étais le quatrième enfant de Joseph et de Dorothée, née Bryczkowski. Ma famille était d'origine juive. Du plus loin que je me souviens, elle était incroyablement patriote. La deuxième partie de mon nom daterait du temps où mon arrière-arrière-grand-père avait combattu avec les partisans de Czachowski pendant l'insurrection de 1863. C'est à cette époque qu'on lui aurait donné ce nom de guerre. Mais je n'ai jamais trouvé la moindre preuve de cette affirmation et dois donc considérer cela comme une légende, comme une sorte de mythe familial. [...] À propos de mon enfance à Kielce, j'ai peu de choses à ajouter, à une exception près : le nom de Kielce évoque immédiatement le pogrom.

polonaise de la population, qui protestait ainsi contre la définition de Schulz comme « écrivain et peintre juif ». Il est vrai que les Polonais ont parfois tendance à s'appropriier les grands hommes d'origine juive jusqu'à escamoter cette origine.

Le même jour, on inaugurait à Lwow, à la Galerie des Beaux-Arts, une exposition des œuvres picturales de Bruno Schulz.

Ici, c'est le nationalisme

Des preuves existent qu'il s'agissait bien d'une provocation de la police politique communiste. L'historien Checinski, qui a quitté la Pologne et s'est installé en Israël, a écrit un essai historique pour le prouver. J'ai également discuté à ce sujet avec un jeune écrivain de la région, l'écrivain Christophe Kakolewski [...] À l'époque de notre rencontre, il écrivait un livre sur le pogrom de Kielce. Lui également était d'avis qu'il s'agissait d'une provocation. C'est donc un fait avéré par de nombreuses sources historiques. Il n'en demeure pas moins que les provocations ne peuvent réussir que lorsqu'elles rencontrent des conditions favorables.

Et tous ceux qui, comme moi, ont pu voir le court-métrage de Marcel Lozinski sur ce sujet, comprennent que la thèse de la provocation n'est pas suffisante. Pour parler clair, si cette provocation a réussi, cela signifie que beaucoup de gens de Kielce y ont pris une part active avec une espèce de plaisir non dissimulé, comme s'ils voulaient la chose.

Les organisateurs de cette provocation savaient sans doute qu'ils rencontreraient un terrain et des conditions particulièrement favorables [...]

Un musée du judaïsme polonais

Depuis quelques années Paris a un nouveau musée juif qui fait honneur à notre capitale. Celui de Berlin, qui a été plus difficile à concevoir et à réaliser, accueille ses visiteurs depuis bientôt deux ans. La Pologne, naguère le siège de la plus grande communauté juive du monde, n'a plus de Juifs et n'a pas non plus de musée juif. Depuis des années on en parle, les architectes se manifestent, un groupe de travail prépare attentivement la chose. Outre l'intérêt d'un tel musée pour les Polonais, qui s'intéressent de plus en plus au passé juif de leur pays, on espère en faire un pôle d'attraction pour les touristes juifs étrangers, riches comme il se doit. Il y eut quelques voix dissidentes pour dire qu'un musée ne remplaçait pas une présence vivante, mais le consensus sur la nécessité d'un tel musée n'est pas contestable. Quant à son contenu potentiel, peu de problèmes : on le trouve dans les boutiques d'antiquaires du pays et à Kolo, au marché aux puces de Varsovie.

La seule difficulté de taille : où prendre l'argent ? Le premier réflexe naturel : que les Juifs paient... Hélas, il n'y a plus assez de Juifs en Pologne, et surtout plus de Juifs riches. Demander l'aide de sponsors étrangers ? On semble hésiter encore tout de même. Par ailleurs, le gouvernement polonais ne paraît guère disposé à financer un investissement aussi lourd.

Alors, on s'est souvenu que les Juifs assassinés en Pologne ont laissé derrière eux d'importants biens matériels, qui sont tombés dans les escarcelles polonaises. Là où il y a des héritiers, des procès en restitution ont été intentés, toutefois une grande masse de biens sont en déshérence et échappent à la revendication individuelle. Seules des institutions juives pourraient les réclamer.

Une idée est née alors à Varsovie : demander au gouvernement polonais de financer le musée, contre l'abandon formel de toutes réclamations éventuelles en provenance de l'étranger et concernant les biens juifs en déshérence... Suite au prochain numéro.

Les Livres

Mon père couleur de nuit Carl Friedman, roman traduit du néerlandais par Mireille Cohendy, Denoël, 2001 (Amsterdam, 1991), 143 pages, 13,57 euros.

Oui, encore un roman de déportation ! Un de plus me dira-t-on. À quoi bon ? N'y en a-t-il pas eu assez ? Eh bien non ! Car celui-ci est un joyau, et rien de tel n'avait encore été écrit, du moins à ma connaissance... Certes il est très dur car il n'y est fait aucune concession sur la vie terrible du camp, sur les cruautés, sur les souffrances... Mais le propos est cependant tout autre.

Il s'agit d'une famille (le père, Jogel, la mère, Bete, et les trois enfants, Max, l'aîné, Simon le cadet et la petite Hannah) et de son effort pour reprendre une vie normale après le retour de déportation du père.

Une vie normale ? oui pour les « autres », ceux que la petite Hannah rencontre sur son chemin, camarades d'école comme Nellie ou maîtresse d'école. Cette maîtresse n'est pas une méchante femme mais, pour elle, puisque la famille est reconstituée elle n'a qu'à vivre comme tout le monde ; pas un instant elle ne se rend compte des angoisses, des cauchemars, de terreurs, des phantasmes même de la petite fille, pour elle une élève comme une autre.

Ainsi de l'épisode du dessin fait en classe :

« Un monsieur qui vole ! » dit la maîtresse en riant, alors qu'elle se penche sur mon dessin.

« Il ne vole pas, il est pendu. Regardez, il est mort, sa langue est bleue. Et les prisonniers doivent le regarder, en guise de punition. Mon père y est aussi, là, avec les grandes oreilles.

– C'est bien, dit la maîtresse.

– Ce n'est pas bien du tout, dis-je. Ils ont faim et maintenant ils vont devoir attendre longtemps avant d'avoir leur soupe » Mais elle est déjà à la table suivante.

– « Deux petits nains sur un champignon s'écrie-t-elle, en tapant des mains. Ça au moins c'est mignon ! »

Furieuse, je tire de gros traits sur mon dessin et retourne la page...

Citons encore le passage où la mère de Nellie (oh non ! elle n'est pas antisémite, personne ne l'est d'ailleurs), lors du procès de Eichmann, s'écrie après la projection d'une séquence télévisée où l'on montre des Juifs entassés dans un camion et asphyxiés dès qu'il roule et un petit chien « qui hurlait à fendre l'âme », jeté lui aussi dans le camion :

« J'aimerais le tuer à coups de pied, le salaud (Eichmann) ! [...] Qu'est-ce qu'il avait fait de mal ce petit chien ? Un petit chien comme ça, il n'était quand même pas juif, lui ? »

Dans l'indifférence générale, cette famille vit, si l'on peut dire, une vie différente où réalité présente et réalité de la vie en déportation s'entremêlent, s'unissent pour ne faire qu'un, pour le père certes, pour les enfants également.

Ainsi la petite Hannah, qui a l'âge de l'auteur née en 1952 et elle-même fille d'un survivant, constate :



Photo J. Burko

« Hans (un débile mental) n'a pas sa place à l'église et moi je n'ai pas ma place à l'école. Je rends la maîtresse nerveuse... ».

Subjugués par les récits du père, ses angoisses dont le paroxysme provoque d'effrayantes crises, sa souffrance, les petits, Simon et Hannah vivent de tout leur imaginaire la vie du camp. Ainsi Simon glisse-t-il son tube de dentifrice dans la poche de son pyjama (le père a dit comment pour les déportés sucer du dentifrice permettait d'atténuer leur soif dévorante)

« On l'emporte à l'école, demain, chuchote-t-il

– Comment ça ? On ne va tout de même pas faire la marche de la mort ?

– On ne sait jamais, répond-il, il peut se passer tellement de choses ! ».

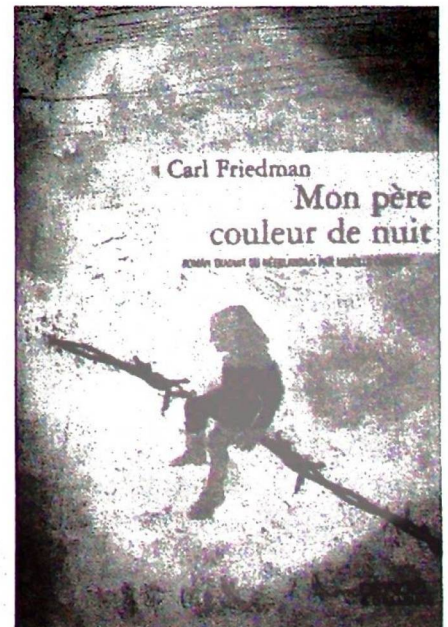
C'est ainsi également que Simon aide Hannah à enterrer ses jouets

– Ne le dis à personne, c'est un secret. Je les enterre parce que quand les SS arriveront, ils les prendront et les donneront à d'autres enfants...

« Il n'y a que Nounours que je n'ai pas enterré. Il sera gazé avec moi, même si c'est mauvais pour la santé. »

Les trois petits et leur mère font l'impossible pour enrayer la « maladie » du père : certes il souffre d'une tuberculose rapportée du camp. Mais surtout il souffre d'une maladie autre, terrible, dont il ne peut se défaire : « Il a le camp », ce camp qu'il ne peut oublier, qui vit en lui : affluent ses souvenirs qu'il essaie de maîtriser pour rendre la vie normale à ses enfants ; ainsi lorsqu'il arrête la voiture en forêt et va leur ramener des mûres, et les petits sont persuadés qu'il s'enfuit devant les SS.

Cependant le grand frère, Max, un adolescent plein de vie, refuse de vivre dans le passé et d'entrer dans le « système » de son père : « Si Dieu existe, pourquoi n'a-t-il rien fait ? » demande Max à son père, « pourquoi continues-tu à croire en lui ? » et la dispute s'envenime entre ces deux hommes jusqu'à dégénérer en une scène atroce : « Achève-moi à coups de



« pied ! crie Max par-dessus son épaule. Envoie-moi à la chambre à gaz ! »

Max voudrait tant avoir un papa qui joue au foot, un papa comme en ont les autres garçons ; et le père de raconter les parties de foot obligatoires au camp où avant la première mi-temps, il fallait enterrer les plus faibles... : « Moi, ils ne m'ont jamais demandé de participer à un match : ils avaient sans doute compris que je ne savais pas jouer au foot. »

« En passant dans le couloir nous entendons Max hurler dans sa chambre. Dans la rue, nous l'entendons encore.

Une fois passé le coin de la rue, le silence nous glace ».

Le récit du père n'est pas un récit construit, du moins apparemment. Il s'agit d'une série de flashes, il semble que le père essaie ainsi de se débarrasser de tous ses fantômes ; mais ils demeurent en lui tout en faisant que les enfants ne savent plus distinguer la réalité quotidienne de la réalité des camps... ; ainsi ont-ils eux aussi « le camp », bien que la fillette dès la première page explique :

« Nous nous avons eu la varicelle et la rubéole...

Mais le camp nous ne l'avons pas encore eu. »

Un seul être comprend vraiment le père : c'est Pink, le chaton recueilli dans un état de misère physiologique extrême et qui va s'attacher au père comme s'il voyait en lui un être aussi misérable que lui-même :

« Heureusement que mon père a Pink qui comprend plus que nous ne pourrions jamais concevoir ».

La mère, quant à elle, figure qui reste dans l'ombre, est pourtant le ciment, la force d'équilibre toujours présente, et ceci éclate dans les dernières lignes :

« Affolés, nous observons son visage. Aujourd'hui nous le voyons pour la première fois. C'est le visage de la chérie de papa. Elle s'appelle Bette et elle l'a attendu. »

Oui vraiment, « Carl Friedman écrit sur une ardoise d'écolière un magistral travail de mémoire ». ■

Antoinette Weil

Jules Isaac ou la passion de la vérité, André Kaspi, Plon, 2002, 19,50 euros.

André Kaspi, professeur à la Sorbonne, préside depuis 2000 l'« Association des amis de Jules Isaac », propriétaire du fonds Jules Isaac, une quarantaine de cartons légués par la famille Isaac, actuellement déposés et inventoriés à la bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence. Jules Isaac avait envisagé de rédiger ses souvenirs, mais il ne publia que le premier volume : *Expériences de ma vie*. Péguy, Paris, 1959, volume qui s'arrête en 1902, année où il passa l'agrégation d'histoire. Trois autres volumes étaient prévus. On saura donc gré à André Kaspi de nous procurer cette précieuse biographie.

Jules Isaac (1877-1963), fils d'un officier, fait jusqu'à la Seconde Guerre mondiale une carrière classique de professeur d'histoire, carrière toutefois interrompue par la Grande Guerre : quatre ans sous les drapeaux dont 30 mois dans les tranchées. Il a été l'ami de Péguy qui l'a convaincu de l'innocence de Dreyfus. Il a repris les manuels d'histoire d'Albert Malet et le succès du « Malet-Isaac », dont le dernier

volume paraît en 1930, est immédiat et considérable. En 1933 il publie *Un débat historique. Le problème des origines de la guerre* où il affirme que les responsabilités furent partagées. Cet ouvrage est diversement accueilli et Isaac doit renoncer à préparer une thèse qui aurait eu pour titre *L'Évolution de la politique extérieure de la France sous le ministère Poincaré*, car on lui interdit d'y faire figurer le nom de Poincaré. En 1936 Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale, le nomme inspecteur général.

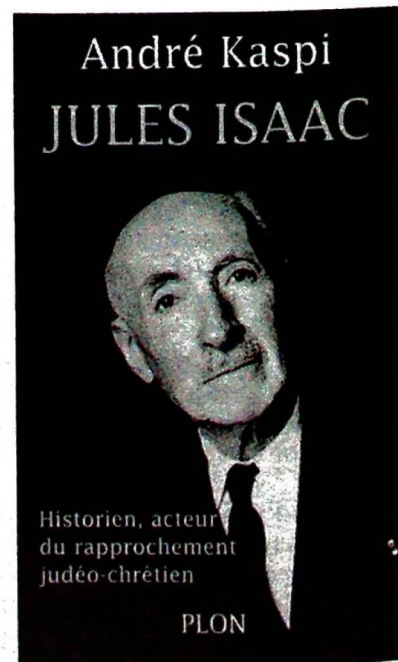
En décembre 1940 il est mis d'office à la retraite en tant que juif. Il est « frappé dans ses convictions les plus intimes, dans la conscience d'être profondément français ». En 1942 Abel Bonnard, alors ministre de l'Éducation nationale, écrit dans *Gringoire* : « Il est inadmissible que l'histoire de France soit enseignée aux jeunes Français par un Isaac ». René Vaubourdolle, directeur littéraire chez Hachette, commente : « Il est illogique qu'il soit interdit à un professeur israélite d'enseigner 25 élèves et qu'il soit permis au même par le truchement du manuel d'enseigner 25 000 élèves ».

Réfugié à Aix-en-Provence, il écrit à son fils Daniel qui enseigne dans le collège protestant du Chambon-sur-Lignon : « Si j'étais juif je serais chrétien. Mais on a beau me décréter juif, je ne le suis pas, d'aucune façon ».

De novembre 1942 à septembre 1943 la Provence est en zone d'occupation italienne mais les Allemands occupent ensuite toute la France. Les Isaac se sentent menacés et quittent Aix pour Le Chambon puis la Haute-Loire (Saint-Agrève) où les rafles deviennent nombreuses. Leur gendre Boudeville leur recommande Riom et son Grand Hôtel. Ils y sont sous le nom d'Imbert. Ainsi Isaac devrait pouvoir consulter à Clermont-Ferrand la documentation qui lui manque pour l'histoire de l'antisémitisme chrétien qu'il a entreprise et qui deviendra *Jésus et Israël*. Il connaît bien le grec et peut lire les Évangiles dans le texte. Il découvre que l'enseignement traditionnel de l'Église a trahi les Évangiles. Il interroge des curés et des pasteurs et dès novembre 1942 il rencontre André Chouraqui qui, lui, sait l'hébreu.

Mais son gendre et son fils Jean-Claude, qui appartiennent à un réseau de Résistance, sont arrêtés ainsi que sa fille et sa femme. Seul Jean-Claude reviendra.

À la Libération il est chargé, avant de prendre officiellement sa retraite, d'une mission dans l'Académie d'Aix-Marseille. Surtout il reprend et continue son travail sur l'antisémitisme chrétien. Dès qu'il avait appris l'arrestation de sa femme il s'était précipité dans sa chambre d'hôtel et y avait pris son manuscrit. La dernière partie de son livre porte sur l'accusation de déicide. En 1946 paraît





le *Jésus en son temps* de Daniel-Rops qui le scandalise. La revue *Esprit* refuse de publier sa lettre qui paraîtra dans *Europe*. Finalement Daniel-Rops corrigera son ouvrage.

Jésus et Israël paraît en 1948, peu après la constitution par l'auteur d'un premier groupe d'Amitié judéo-chrétienne. Les critiques les plus vigoureuses de l'ouvrage sont émises par trois penseurs catholiques : deux de ses amis de l'Amitié judéo-chrétienne, Henri Marrou et le père Daniélou, et Louis Massignon. En 1949 il est reçu en audience publique par le pape Pie XII, après avoir décliné l'invitation dans un premier temps : « Je suis juif, je n'ai rien à voir avec le Pape ». En 1954 il se rend à Alger à l'invitation de la Commission culturelle juive d'Algérie et parle devant des salles archicombles. De là il va au Maroc. En 1956 il publie *Genèse de l'antisémitisme*.

En 1958 Jean XXIII succède à Pie XII. Jules Isaac prépare un dossier mais n'ira à Rome que s'il est reçu en audience privée. Il rencontre le Pape le 13 juin 1960. Tous deux mourront en 1963 avant de connaître les décisions du concile de Vatican II. Jules Isaac avait souhaité qu'à ses obsèques une prière « fût dite en français. Sinon traduite de l'hébreu ». Il avait écrit : « Qu'on le veuille ou non, il n'est pas possible de renier sa lignée. Le judaïsme n'est pas seulement une religion, n'a pas été seulement un peuple et un État, c'est un fait historique de grande envergure ». ■

Françoise Weil

***Le Non de Klara*, Soazig Aaron, Maurice Nadeau, 2002, 189 p., 16 euros.**

Un lapsus m'a fait écrire dans un premier temps « nom » au lieu de « non » : lapsus sans doute révélateur comme tous les lapsus car on pourra s'interroger sur le nom et l'identité de l'auteur dont c'est le premier ouvrage. Nous avons vu sa photo, elle a une coiffure et des lunettes sages, semble encore jeune. On aimerait savoir ce qui l'a poussée à écrire ce livre troublant. Le mot « roman » ne figure pas sur la page de titre ni sur la couverture, il est vrai que cela devient la mode, mais il est évident qu'il ne s'agit pas d'une histoire vraie plus ou moins modifiée, mais d'un récit imaginé dont le personnage, Klara, n'a jamais existé.

L'histoire est celle d'une déportée à Auschwitz qui rentre et qui parle. Très vite, au bout de quelques semaines, avant de quitter Paris pour l'Amérique. Mais avant d'arriver à Paris, elle a erré en Pologne, en Allemagne, à Prague, et c'est un sous faux nom qu'elle s'est déclarée à l'hôtel Lutetia où elle est arrivée alors qu'on n'attendait désormais plus personne. Le récit est construit autour du journal de la belle-sœur de Klara, qui note les dialogues ou plus exactement les monologues de Klara. Son témoignage et sa confession ne ressemblent guère à ce qu'on a déjà lu, c'est évidemment l'horreur qui s'en dégage. Klara n'est plus Klara, elle est devenue en quelque sorte inhumaine. On ne pense certes pas à se demander si ce qu'elle raconte est vraisemblable car la réalité ne l'était pas. C'est un beau livre dans sa sobriété et dans ses silences. Un arbre généalogique au début m'aurait

aidée à comprendre qui sont tous ces enfants qui entourent la narratrice ; il est vrai qu'ils sont pour Klara dans un autre monde, une autre réalité, avec leur joie de vivre, comme son mari Alban et son amie Agathe ; Klara avait sans doute raison de refuser de revoir sa petite fille de trois ans. ■

Françoise Weil

***La terre promise, pas encore*, Michaël Sebban, Ramsay, 2002, 216 p., 17,50 euros.**

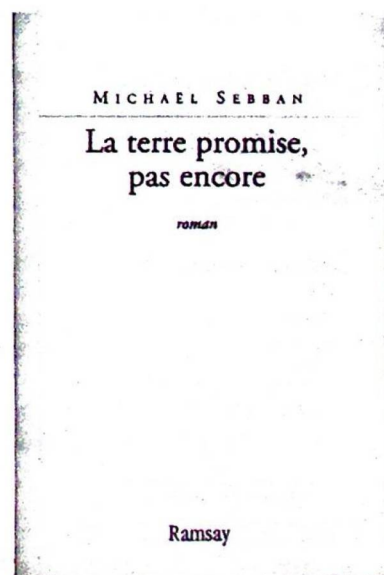
C'est l'histoire d'un Juif biarrot de 35 ans, surfeur sur la Côte Basque, rappeur, philosophe, ne voulant pas s'engager. Il vit au jour le jour dans une synagogue désaffectée, selon le principe de plaisir et le refus des contraintes. Mais son respect du shabbat lui crée des difficultés d'intégration, lui attire même des remarques antisémites. Mal dans sa peau et décalé, il se saisit d'un souvenir agréable de vacances en Israël et prend un aller simple pour Tel Aviv, pour voir... Déçu, il rentre en France quatre ans plus tard sans avoir avancé dans sa quête d'identité. Mais celle-ci ne serait-elle pas simplement la recherche d'un Juif encore adolescent dont le désir d'exotisme se concrétise dans la Terre Promise plutôt que l'Inde ou l'Amérique latine ?

Après une nouvelle tentative, il reviendra encore plus désabusé.

Ce roman mêle le récit de vadrouilles et de petites combines pour vivre à une réflexion originale sur Israël, dénotant complètement avec les images traditionnelles des dépliés militants. Le narrateur (l'auteur ? car ce roman est très autobiographique, il ne s'en cache pas dans un article de presse) découvre un monde cloisonné, sans nuances, dans lequel on doit choisir son camp, très loin du pays rêvé où chaque Juif peut vivre son judaïsme comme il l'entend.

Il faut se montrer complètement laïque ou totalement orthodoxe, il n'y a pas d'autre possibilité. En refusant toute proposition l'engageant tant soit peu, il est incompris dans ce pays pragmatique. Sur la côte basque, nous avons lu ce livre avec plaisir. Son style direct et plein d'humour ne masque cependant pas un malaise et un pessimisme profonds. On le voit par exemple dans les relations féminines du narrateur ; il donne aussi une description impressionniste de l'antisémitisme en France sonnant malheureusement bien juste. ■

Éva, Sylvie &
Jean-François Lévy



Deux livres consacrés à Zalkind Hourwitz, qui, comme l'abbé Grégoire, concourut pour apporter une réponse à la question proposée par la Société royale des Sciences et des Arts de Metz en 1788 : *Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France ?*

Apologie des Juifs (1789), Zalkind Hourwitz, introduction de Michael Löwy et Eleni Varikas, Paris, Syllepse, 2002, 84 p., 10 euros. L'introduction (p.7-23) a pour titre « Liberté, égalité, pluralité : Humanisme juif et philosophie des Lumières en France : Zalkind Hourwitz ».

Un Juif rebelle dans la Révolution et sous l'Empire, la vie de Zalkind Hourwitz (1751-1812), Frances Malino, traduit de l'américain par Jean-Christophe Attias, Berg International, 2000, 243 p., 18,50 euros.

Zalkind Hourwitz a été longtemps méconnu. Il en est question dans l'ouvrage de Léon Kahn, *Les Juifs de Paris pendant la Révolution*, Paris, 1898, dans un article de Robert Anchel (*L'Univers israélite*, 23 avril 1937), ainsi que plus récemment dans un article d'Henri Minczeles (*Combat pour la Diaspora*, n°25-26, 1989), et dans un article en allemand d'Anna-Ruth Löwenbrück (*Tel Aviver Jahrbuch für deutsche Geschichte*, 1991). C'est à sa participation au concours ouvert par la Société royale de Metz que nous nous intéresserons ici.

À la fin de l'Ancien Régime Metz regroupait la plus importante communauté juive de France, environ 4 000 personnes, soit le dixième de tous les Juifs vivant en France. Dans sa séance annuelle du 25 août 1785, la Société royale des sciences et des arts de Metz avait décidé de mettre au concours de 1787 la question suivante : « Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France ? » Le jury distingua d'abord deux mémoires parmi les neuf présentés, ceux de l'avocat Claude-Antoine Thiery et de l'abbé Henri Grégoire, puis prolongea le concours en exigeant une solution concrète aux problèmes, réels ou imaginaires, que l'on se posait à Metz. En 1788 il n'y eut

plus que cinq candidats ; les trois mémoires primés furent ceux de Thiery, Grégoire et Zalkind Hourwitz. C'était le seul Juif à avoir répondu.

Hourwitz était né dans un petit village près de Lublin, en 1740 selon M. Löwy et E. Varikas, en 1751 selon F. Malino. Ce n'est que peu avant sa mort qu'il évoqua brièvement sa jeunesse en Pologne. Fils d'un rabbin, il étudia à Berlin avec Moses Mendelssohn avant de s'établir à Metz où il suivit l'enseignement du grand talmudiste Reb Aryeh Loeb. Il s'installa à Paris, en 1774 selon F. Malino, en 1786 selon M. Löwy et E. Varikas.

Il logeait rue Saint-Denis et exerçait le métier de colporteur. Il avait appris l'alphabet à l'aide d'un dictionnaire hébreu-allemand. En 1783 il avait envoyé au *Courrier de l'Europe* une réponse à une lettre de Varsovie où il disait notamment : « Renoncez à ces ridicules prétentions que vous avez d'être un peuple choisi et de refuser toute alliance avec des peuples dont vous faites partie malgré vous ». Il y avançait des arguments qu'il développera quelques années plus tard dans son *Apologie*.

Son *Apologie* est publiée en 1789 et vers la même époque il est nommé secrétaire-interprète à la Bibliothèque royale pour les langues orientales. Après 1789 il s'engagera dans la garde nationale et participera à la délégation juive à l'assemblée générale de la Commune de Paris. On sait que c'est seulement en septembre 1791 que l'émancipation civique sera accordée à tous les Juifs. Mais Hourwitz, comme Juif étranger, ne pourra pas jouir des bénéfices de cette loi, ce qui ne l'empêcha pas de céder à la Révolution le quart de son modeste salaire et de participer à l'action politique. Mais une surdité croissante l'écarta rapidement de la vie publique. La page de titre de son mémoire porte : « Apologie des Juifs en réponse à la question : est-il des moyens de rendre les Juifs plus heureux et plus utiles en France ? par M. Zalkind Hourwitz, Juif Polonais ». On remarquera sa revendication de « Juif polonais », et plus encore l'inversion des termes de la question telle qu'elle avait été posée par la Société royale de Metz : « plus heureux » avant « plus utiles ». « Les Juifs ne sont point étrangers ni par la nature ni par leur religion mais parce qu'on a l'injustice de les regarder comme tels et de les retrancher de la société. » En vérité, « tant qu'il ne sera pas prouvé que les Juifs sont vraiment dégénérés, je ne vois point la nécessité ni même la possibilité de les régénérer [...]. Ce ne sont pas les Juifs mais les Chrétiens qu'il faudrait régénérer et rendre justes et humains envers les premiers ».

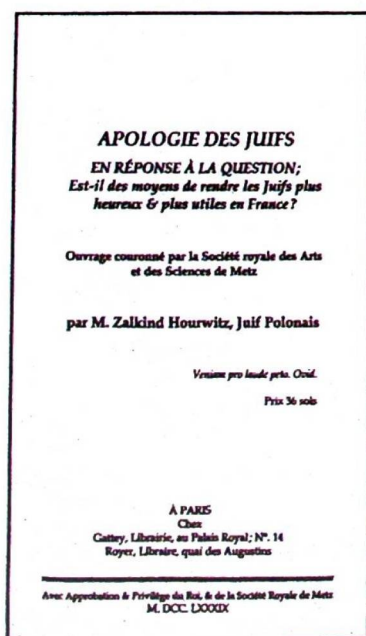
Les derniers éditeurs de l'*Apologie* soulignent qu'« il est plus déiste qu'orthodoxe, qu'il reste en marge des communautés juives existantes (Portugais, Alsaciens, Juifs du Pape) et que c'est cette absence de liens particuliers envers tel ou tel groupe qui fait de lui une figure exemplaire de cet universalisme intransigeant qui marque la lutte des Juifs parisiens pour l'émancipation. »

Il faut découvrir et relire ce beau texte, admirablement présenté. ■

Françoise Weil

Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin, Marianne Rubinstein, Préface de S. Klarsfeld. Ed. Verticales, 2002, 125 pages, 14 euros.

Ce livre porte non sur les orphelins de déportés, mais sur la troisième génération, celle des petits-enfants de déportés. On pourrait croire que ces orphelins, recueillis en général dans des maisons d'enfants et ayant souffert dans leur affectivité, seraient tendres avec leurs enfants et voudraient leur épargner la souffrance. L'enquête de M. Rubinstein, menée dans cette troisième génération en quinze portraits où se retrouvent bien des traits communs, va dissiper cette illusion.





Ces petits-enfants ont connu plus ou moins tard le sort de leurs grands-parents mais un très grand poids pèse sur eux : ils sont nés pour « rattraper » ces morts, aussi doivent-ils être doublement à la hauteur. Il leur faut en premier lieu jouer le rôle des disparus : le petit-fils doit être le père de son père, aux petits soins pour lui et son désir de mariage est vu comme un abandon. Ensuite tout ce qu'ils font doit être parfait : une mère qui veut que son fils joue du piano le juge sévèrement : « dans les mêmes conditions, elle s'en serait bien mieux sortie » ; il est « gâté », il ne peut avoir de difficultés. Aussi n'ose-t-il pas se plaindre et c'est aux griefs de son fils contre lui qu'un père répond : « tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin » ; bref tu as un père, de quoi te plains-tu ? La Shoah est souvent la seule relation à la judéité, quelquefois obsessionnelle ; quelques enfants en cherchent une autre, par exemple dans la religion mais les parents n'y tiennent pas.

Ainsi la deuxième génération fait-elle souffrir la troisième de ses propres souffrances, les traumas se perpétuent, « les nazis n'ont cessé de torturer les survivants de la Shoah et même des hommes et des femmes qui sont nés bien après la Shoah » (S. Klarsfeld dans la Préface). Ceux-ci doivent souvent recourir à une analyse pour tenter de se guérir de leur enfance, même s'ils sont capables d'expliquer l'attitude de leurs parents : « quand ils ont élevé leurs propres enfants, ils ont été un peu paumés ou ils ont été un peu durs parce qu'ils avaient bouffé de la vache enragée ». Un autre dit : « Mes parents semblaient avoir eu des difficultés à endosser leur rôle de parents ». Bref, éternels orphelins, ces parents de la deuxième génération ne savent pas être parents.

Le lecteur peut se demander : est-il utile de revenir encore sur les malheurs juifs ? En vérité, ce n'est pas de la délectation morose mais ce livre peut être salutaire pour ceux qui ne comprennent pas la dureté de leurs parents, même si ceux-ci ne sont pas enfants de déportés mais ont souffert dans leur enfance juive, par exemple de conséquences des pogroms. Plutôt que de penser ses parents comme des sadiques, cette troisième génération peut saisir que son sort n'est pas exceptionnel et s'explique parce que l'art d'être parent a été arraché à ses parents. ■

Dorothée Rousset

L'école artistique de Vitebsk (1897-1923) Claire Le Foll ; préface de S. Pourchier et Y. Plasseraud, l'Harmattan, 2002, 280 pages, 18,30 euros.

Les éditions de l'Harmattan ont créé, parmi d'autres, une collection « Biélorussie », qui s'attache à mieux faire comprendre un pays issu de l'URSS et fort mal connu en France. Les cinq volumes publiés précédemment étaient consacrés aux problèmes politiques et à l'histoire de ce pays coincé entre la Russie et la Pologne et agrippé historiquement à son voisin lithuanien. Ce sixième livre, d'une tout autre inspiration, entreprend de faire connaître le passé artistique d'une modeste ville biélorusse : Vitebsk. C'est que ce petit centre régional, dont l'importance relative dans la Russie du XIX^e siècle équivalait à celle de, disons, Chatelleraut en France, a donné au monde quelques artistes éminents – il suffit d'évoquer Chagall, Zadkine, Malevitch

ou El Lissitzky. Une fraction importante des peintres juifs de l'École de Paris sont passés par Vitebsk et par l'école d'art fondée par Youri (Ioudel) Pen en 1897.

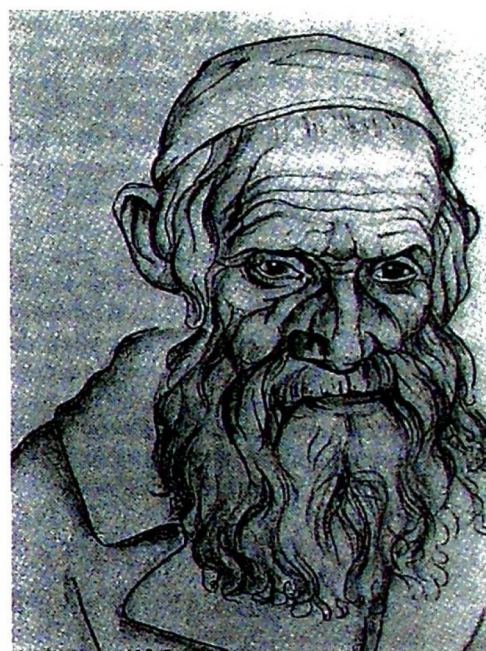
Vitebsk était une petite ville de province fort ancienne. Elle comptait vers la fin du XIX^e siècle moins de 100 000 habitants, dont les Juifs constituaient plus de la moitié. On y trouvait aussi des Russes, des Polonais, des Lithuaniens et quelques Biélorusses. C'était donc un milieu

diversifié et presque cosmopolite ; ses Juifs n'étaient pas tous des hassidim et les lumières de la Haskalah l'avaient atteinte en même temps que le chemin de fer. La vie culturelle y était surprenante, la petite ville avait son journal local dès 1838, un cirque, deux théâtres, un orchestre symphonique, et plus tard un cinéma et un musée. Par le nombre de bibliothèques, elle surpassait Minsk, la « grande ville » de la Biélorussie et sa future capitale.

C'est dans ce milieu, somme toute favorable et moins étriqué qu'on aurait pu l'imaginer, que Youri Pen, un peintre juif venu de Lithuanie et qui avait suivi les cours de l'Académie de Saint-Petersbourg, vint ouvrir une école des beaux-arts. Entre 1897 et 1923 cet atelier connut des sorts divers que l'auteur s'emploie à nous faire connaître. Y. Pen était un artiste lié à l'École russe des *Ambulants*, dont Ilya Répine fut le représentant le plus connu. C'est d'ailleurs Répine, entiché de Vitebsk et de sa région, qui encouragea Pen à s'y installer.

L'école de dessin et de peinture de Y. Pen était ouverte à tout le monde, sous réserve d'un minimum d'aptitudes artistiques. En revanche, grâce à des mécènes, Pen pouvait dispenser les plus pauvres de tout paiement. Il accueillait ainsi en permanence entre dix et vingt-cinq élèves pour des stages relativement brefs, allant jusqu'à six mois. Son enseignement était plutôt académique, et les sujets géométriques avaient la faveur du maître – peut-être une trace de son éducation religieuse, qui interdisait la représentation d'êtres vivants. Mais tous ses élèves, même ceux qui s'affranchirent des limites imposées par leur maître, furent reconnaissants à ce dernier de leur avoir ouvert et montré la voie. On trouve parmi eux des noms connus : Zadkine, Lissitzky, Youdovine, Abel Pan, Yakerson...

Et aussi Marc Chagall. Né à Vitebsk dans une famille de pauvres commerçants, très tôt attiré par la peinture, Chagall fit son premier apprentissage chez Pen, à dix-neuf ans. Il



Youdovine, 1925 : vieillard à la kippa

resta deux mois chez ce premier maître avant de partir pour Saint-Petersbourg et, plus tard, en 1910, pour Paris où il se confronta au bouillonnement artistique de *la Ruche*. Revenu en Russie en 1914, Chagall fut très actif durant la révolution de 1917 ; en septembre 1918 il se fit nommer « commissaire des Beaux-Arts pour la province de Vitebsk ». Il créa dès 1919 une école d'art populaire à Vitebsk ; bénéficiant d'appuis officiels et de moyens matériels importants, il put lui donner une envergure bien plus vaste que celle de l'atelier de Pen (600 étudiants inscrits dès la première année). Il y eut par ailleurs une rupture flagrante dans le projet artistique entre l'atelier de Pen et les projets de Chagall, une sorte de conflit des anciens et des modernes. Néanmoins Chagall invita son ancien professeur dans son école pour lui confier un des enseignements. Il fit venir aussi de la capitale Lissitzky pour enseigner l'architecture, les arts graphiques et l'imprimerie. Puis Kazimir Malevitch arriva sur invitation de Lissitzky. Il se créa alors dès 1920, autour de Malevitch dont le charisme était éclatant, un groupe d'une douzaine de fidèles appelé Ounovis, qui rapidement s'isola du reste de l'école, considérant l'enseignement de celle-ci comme insuffisamment révolutionnaire. Bien entendu des frictions surgirent sans tarder entre Malevitch et Chagall. Ce dernier, à qui on reconnut souvent un caractère difficile et des sautes d'humeur, ne sut jamais être diplomate. Après une période trouble Chagall finit par quitter la direction de l'école en été 1920.

La suite de l'histoire de l'école est celle de son déclin. Après avoir été un laboratoire d'avant-garde durant quelques années, déchirée constamment entre diverses tendances (on y trouvait, vigoureusement représentées, tous les courants artistiques de l'époque : le réalisme, l'impressionnisme, l'expressionnisme, le cézannisme, le cubo-futurisme, le suprématisme, le constructivisme, les arts appliqués...), elle fut progressivement orientée vers l'académisme stérilisant du « réalisme socialiste ». En même temps les conditions matérielles devenaient plus dures dans une URSS en proie aux difficultés économiques. En 1923 il n'y avait plus que soixante inscrits à l'*Institut artistique pratique*, comme s'appelait alors l'école créée par Marc Chagall. Les grands professeurs étaient déjà progressivement retournés à la capitale. À partir de cette année, après avoir été un des centres créatifs d'Europe, Vitebsk retombe dans l'anonymat artistique. Ses représentants les plus brillants partent, beaucoup s'exilent hors de l'URSS.

L'auteur consacre un chapitre à présenter le caractère juif de l'école de Vitebsk, juif non seulement par l'appartenance au peuple juif de la majeure partie des enseignants (à commencer par Youdel Pen, le premier « peintre du shtetl »), et des étudiants, mais aussi par les caractéristiques et l'ambiance des œuvres produites par les uns et les autres. Du temps de l'école de Pen, les élèves fréquentaient pour la plupart à la fois son atelier et la yeshiva locale. Du temps de Chagall le recrutement se diversifia, mais les Juifs restèrent majoritaires, formant jusqu'à soixante-quinze pour cent des effectifs. Leur production était nécessairement influencée par le milieu où ils avaient grandi. Selon l'époque et selon la personnalité des étudiants, l'école de Vitebsk fut à la fois une école d'art juif traditionnel et un foyer d'art juif d'avant-garde – sans perdre toutefois son caractère plurinationnel et, bien entendu, russe.



Vika Kroupskaïa, Chaises

Claire Le Foll s'attache dans son livre à présenter au lecteur tous les aspects, tant humains que politiques, sociaux ou artistiques de la vie culturelle à Vitebsk durant la période couverte par son texte. On la lira avec intérêt et plaisir. Comme il est de règle pour son éditeur, le livre a été réalisé directement à partir de la disquette fournie par l'auteur, sans correction ni efforts particuliers de mise en page. Des intertitres plus clairs, une structuration plus rigoureuse du volume auraient ajouté au plaisir de la lecture. Mais c'est surtout la pauvreté des illustrations, nécessairement limitées à quelques gravures en noir et blanc, qui frustre le lecteur. L'ouvrage aurait mérité une présentation un peu moins rudimentaire.■

J. Burko

L'abondance de l'actualité de cette rentrée nous oblige à reporter au prochain numéro la recension de quelques livres significatifs à contenu historique. Que nos lecteurs nous en excusent ! Ils trouveront donc dans le numéro 24 l'analyse, notamment, du livre de Daniel Blatman, *Notre liberté et la vôtre*, qui conte l'histoire du parti socialiste juif « Bund » dans la décennie 1939-1949. Si l'histoire du Bund jusqu'à la Seconde guerre mondiale est bien connue, la période couverte par D. Blatman constituait une lacune béante (Editions du Cerf, Paris, 312 p., 38 euros).

Nous parlerons aussi du livre de Cecil Roth, *Histoire des marranes*, que les éditions Liana Levi viennent de rééditer dans leur nouvelle collection de poche « Piccolo ». Ce livre important, traduit chez le même éditeur il y a une dizaine d'années, devient ainsi à nouveau disponible – et accessible (340 p., 11 euros). Les mêmes éditions sont sur le point de rééditer les mémoires de Marek Edelman sur l'insurrection du Ghetto de Varsovie.

Nous présenterons *La Bible dévoilée*, une synthèse confrontant la Bible et les récentes découvertes archéologiques, rédigée par I. Finkelstein et N. A. Silberman, qui vient d'être traduite en français chez Bayard éditions (430° p., 24 euros).

Enfin trouvera sa place dans nos colonnes l'analyse du livre de Jean Baumgarten, *Le Yiddish : histoire d'une langue errante*, Albin Michel, coll. « Présence du Judaïsme » poche, 281 p., 10 euros.



La Poésie

Réponse

*Juif
qui est Juif
qui donc est Juif ?*

*lourde mouche
bourdonnant
autour des colloques séminaires congrès
rencontres
qu'organisent les Juifs
de diverses couleurs.*

*Juif ?
celui dont le fils à huit ans demande :
papa, de quoi ils parlent, les autres, à table ?*

*Juif ?
celui qui sait quel jour
son passeport sera périmé*

*Juif ?
celui qui sourit
en lisant ceci*

*Juif ?
celui qui se réveille
en sueur
car
nu parmi les nus
il vient d'entrer
dans la chambre des douches*

J. Lipszowicz

*Il est tard pour moi trop tard mais peut-être
J'aurai le temps encore de laisser pousser ma barbe
Réciter un peu ou du moins puiser
Quelques paroles miraculeusement sauvées
Par le Tout-Puissant
Qui leur aura fait traverser la mer*

*Il est tard pour moi mais peut-être encore
Ils feront-ils une sépulture de chassid
Au nom de mon père et de mon grand-père
Qui n'ont pas eu de sépulture
Et au nom du Dieu sauvé*

Henryk Strynberg, 5745

Liste des abonnés du réseau téléphonique de la ville de Varsovie pour l'année 1938/39

*À la suite du brusque transfert des adresses précises
vers l'onomastique générale
les numéros retourneront à l'abstraction de nombres
la chair se fit verbe
dans l'Herbier des Abonnés*

*Voici les élus accrédités
qui ne sont Personne des rues Néant
qui restent pourtant si précises encore
qu'on pourrait les yeux fermés
éviter la flaque d'eau
traverser
vers ce kiosque où on vend des fruits des cigarettes*

*Ils ont traversé
à contretemps ils s'alignent
en de longs cortèges de lettres imprimées
et tout est en ordre
alphabétique
dans les listes d'absence*

*Et le téléphone sourd les appelle
en des lieux vides sonne sa cloche noire
pour ceux qui furent pris naguère
en flagrant délit
de vivre*

Jerzy Ficowski

*Je versais des bourgognes et des tokay –
sang des anges exprimé.
Ils étaient assis à une table ronde :
ils se partageaient les prises, ils tiraient au sort.
La fumée s'élevait au-dessus des têtes.*

*Je m'arrêtai devant la cheminée.
Les brandons se muèrent en cendre
haïku de Treblinka.
Une feuille trembla
dans les ailes fracassées du cœur –
le vin du festin allait manquer.*

P. Bednarski

Les Arts

Haïm Kern : Des sculptures pour dire

Fania Perez

*Se disloque le vent
Pour recréer la pierre
Cœurs, clous et coups
S'étalent sur le sable
Où déborde le mot qui deviendra image
Aux doigts la glaise-lierre, monte en spirales.
Fœtus broyés en signe de demain
S'entassent les désirs
Matière de l'esprit qui
Perce les embruns.*

Georges Visat

Aborder le travail de Haïm Kern n'est pas chose facile. Depuis plus d'un demi-siècle il construit une œuvre qui se présente à la fois comme un labyrinthe et une mosaïque. Cette mosaïque se compose d'écrits, de gravures, de peintures, de vitraux et surtout de sculptures. Chaque pièce, signifiante en elle-même et par elle-même, prend toute sa dimension quand elle est insérée dans l'ensemble.

Pour parler du travail de Haïm Kern il me paraît important de parler avant tout de cette grande nasse en bronze que l'on peut voir sur le plateau de Craonne, au Chemin des Dames. Dedans des têtes : toutes identiques elles paraissent toutes différentes aux yeux de ceux qui les regardent. C'est leur place dans le maillage, la lumière ou l'ombre qu'elles reçoivent qui les métamorphose. L'artiste a intitulé son œuvre : « Ils n'ont pas choisi leur sépulture ». Elle lui a été commandée pour célébrer le quatre-vingtième anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918. Cet hommage officiel aux soldats de la Grande Guerre s'adresse non seulement à tous ceux qui n'ont pas choisi leur sépulture mais aussi à tous ceux qui n'en ont jamais reçu. Il suffit de regarder pour comprendre. Ce n'est pas par hasard que ce monument a été l'objet d'actes de vandalisme à la Pentecôte 1999. Il a été renversé, des têtes ont été volées. On a retrouvé une pancarte avec « Vive Pétain ! ».

Intéressé par tout ce qui concerne les métiers d'art, Haïm Kern utilise pour ses sculptures les matériaux les plus divers : bois, bronze, papier, cire, verre, terre, plâtre, fer (grillage et



Le vagabond de l'âme (bronze, 1983)

barbelé), polyuréthane. Il les met au service de sa pensée pour exprimer avec un maximum de force et de précision ce qu'il a à dire.

En avril-mai 2001, dans le cadre d'une série de manifestations organisées par la Maison des Jeunes et de la Culture de Saumur (Maine et Loire) sur le thème « L'impossible oubli », Haïm Kern a présenté une quarantaine d'œuvres dans la Chapelle Saint-Jean. L'artiste a intitulé son exposition « Vies inaccomplies » ; sur la couverture du catalogue on peut lire ces phrases signées de Haïm Kern : « Si je parle de l'arbre qui est à ma porte, je parle de toute la forêt.

Ainsi en est-il des épreuves et des souffrances endurées par ces hommes, ces femmes, ces enfants ; elles font partie de notre histoire à tous ».

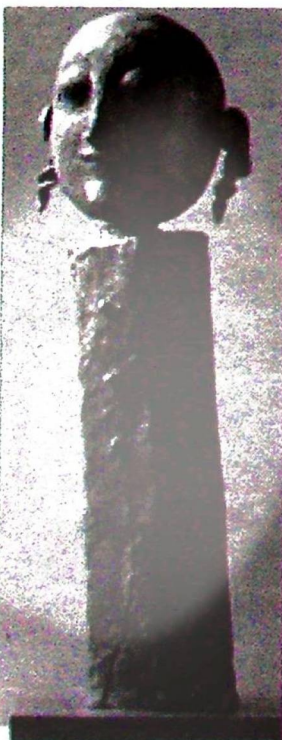
En pénétrant dans cette chapelle du XIII^e siècle, on entendait, récitée par des enfants, le poème de Primo Lévi « L'Enfant de Pompéi ». C'est Haïm Kern qui l'avait souhaité.

Le sculpteur aime les lettres. Il les assemble pour dire *Liberté, Égalité, Fraternité*. Ces trois mots, il les coule en bronze, il les met debout, liés côte à côte et cela donne une des œuvres choisies par le Président François Mitterrand pour commémorer le bicentenaire de la Révolution Française.

Liberté, encore : l'artiste en fait une sculpture de 2,50 mètres de haut qui se lit verticalement, mais aussi horizontalement, en ombre portée sur le sol.

Dans ce lieu dépouillé et propice à la réflexion, Haïm Kern a pu présenter quelques-unes de ses grandes sculptures. Dans le chœur de la chapelle, une structure verticale en grillage dans laquelle gravitent des personnages coulés en polyuréthane attire les regards. Ce sont les « vies inaccomplies », vies, avec une minuscule. Un peu plus loin, suspendu au mur, « Mairaine de guerre » : un immense ouvrage de 3,70 mètres sur 4,50 mètres. Sur les énormes aiguilles à tricoter sont accrochées les mailles d'une chaussette tricotée en fil de fer barbelé..., impressionnant.

« La corde à serrer », en barbelés, m'a renvoyée à toute une enfance assassinée par la sottise de certains hommes. Suspendu, lui aussi, « Le point d'interrogation » réalisé en bronze, laiton et bois nous invite à marquer un temps d'arrêt. Des barbelés encore pour « Le Garde-Manger » ou le panier du « Billot » avec ses têtes en plâtre.



La sereine des Gobelins (bronze, 1997)

« Vivre » : cinq lettres palpitent dans un cœur barbelé. Oui, il faut vivre, même au cœur des barbelés. Un peu plus loin, un autre cœur, « Un cœur de toutes les couleurs », en verre thermoformé. Ses couleurs tendres nous apaisent, un peu. « Espoire » figure dans l'exposition sous deux formes. Un S creusé dans le bois avec une petite poire en bronze suspendue à l'intérieur, et une poire en fil de fer avec un S en laiton dedans. Un clin d'œil ?

En 1757, Damiens fut le dernier homme à être écartelé sur une place publique. Ce domestique avait frappé Louis XV d'un inoffensif coup de canif. Haïm Kern a illustré cette histoire par quatre eaux-fortes qui figurent dans un livre édité en Allemagne : « L'attentat », « Le procès », « Le petit théâtre » dans lequel on retrouve « Figure imposée », un petit bronze, et « Le jeu ».

Des têtes, encore des têtes, seules ou regroupées, en bronze, en plâtre, ou en terre, yeux ouverts ou fermés, elles nous regardent, elles interrogent. Certaines, comme médusées, semblent attendre l'empyrée.

« Le vagabond de l'âme », lui, paraît assez serein dans son baluchon suspendu à un bâton... il rêve, ses grands yeux bien ouverts, l'oreille aux aguets.

La tête en plâtre, présente dans « le Convoi » symbolisé par une palette servant à transporter des marchandises, semble, elle, endormie à tout jamais.

Pas toujours faciles à déchiffrer, les petits bronzes de l'artiste, demandent une attention particulière. « Lettres en cage », une cage dans laquelle sont emprisonnées des lettres. Sur la cage, une tête aux yeux fermés par une barre. Si on l'enlève, ils s'ouvrent..., l'être en cage, lui aussi.

La grâce, l'élégance d'une petite sculpture de vingt centimètres de long dissimule dans un premier temps ce que nous révèle le titre « Aux poètes assassinés ». En la revoyant dans le catalogue, je l'ai associée à une grande toile peinte par Haïm Kern voici de nombreuses années, « L'après-midi du poète », bouleversante, comme la sculpture.

Un miroir, inséré dans un épais cadre de bois, vous renvoie à la fois votre image et le verbe « Réfléchissez ». « Arrêtez-vous, réfléchissez » sont les derniers mots de « L'Enfant de Pompéi »...



Aux poètes assassinés (bronze, 1992)

Photo Nathaniel Baruch

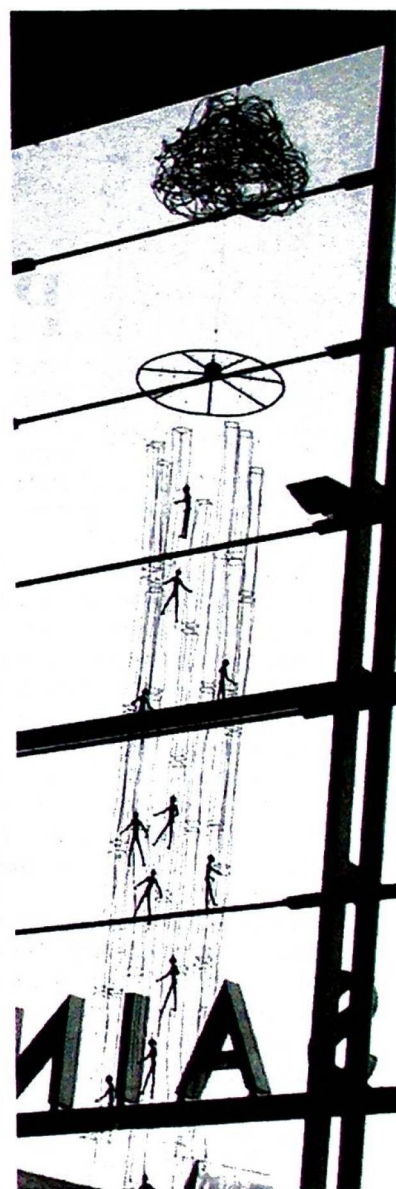
Témoigner est important, mais pas toujours facile. Voici de nombreuses années, dans une de ses lithographies, Haïm Kern a représenté trois personnages identiques « Les trois témoins ». Ils regardent tous la même chose. Dans des bulles, au-dessus de leurs têtes, le peintre nous montre ce qu'ils voient. L'un une maison, l'autre un tricot, le dernier un bateau. Qu'y a-t-il en face d'eux ? Nous ne le saurons jamais. Ce qui importe c'est ce que chacun voit, chacun perçoit..., comme dans la vie.

Fin juillet 2002 Haïm Kern a participé aux manifestations organisées à Angers pour commémorer le soixantième anniversaire du départ du Convoi 8. Celui-ci, composé de Juifs arrêtés dans la région, a quitté la gare de Angers-Saint-Laud, le 20 juillet, directement pour Auschwitz. Aidé par le personnel de la ville, le sculpteur a installé dans le hall de la gare une de ses plus grandes œuvres « Les Chemins de Pitchi Poï ».

Structure de plus de huit mètres de hauteur dans laquelle des personnages suspendus à une roue semblent s'élever vers un nuage de barbelés, elle était visible même de l'extérieur de la gare. Sur le bureau de l'artiste l'ordinateur voisine depuis longtemps avec la planche à dessiner. Curieux, et intéressé par les techniques les plus modernes, Haïm Kern trouve ce nouvel outil très performant. Il lui ouvre d'innies possibilités, tant dans le domaine de la création que dans celui de la documentation. C'est sur ordinateur que l'artiste dessine, met en place le plan de ses expositions, emmagasine les données de ses projets. En 1994 il a réalisé un triptyque de neuf mètres carrés en verre thermoformé « La danse d'Héra ». Actuellement il travaille, entre autres, pour un vitrage sur un texte de Jean Tardieu. Dans l'atelier de l'artiste on peut voir de nombreuses sculptures déjà exposées mais aussi découvrir, encore anonymes, des petits bronzes qu'il garde en réserve. La mosaïque est loin d'être terminée... ■

Fania Pérez

Haïm Kern est né à Leipzig (Allemagne) en 1930. En 1933 la famille a émigré en France.



Les chemins de Pitchi Poï (2001)

D.R.

La Musique

Songs of the Holocaust

La flamme qui ne meurt pas : ballades et chansons de la Shoah (Jerry Silverman, Syracuse University Press, Syracuse, New-York, 2002, 34,95 \$ par Amazon.com)

Archives C. Mann D. R.



Pour la première fois, un ensemble de cent dix chansons de la Shoah, créées en seize langues différentes a été réuni par Jerry Silverman en un seul ouvrage. À ces chansons dont les partitions sont toutes traduites en anglais

s'ajoute un CD où est enregistrée une sélection de quatorze chansons. On trouve dans cet ouvrage des chansons où résistance, désespoir, rage, espoir, humour font face à l'expression du mal absolu. Qui a écrit ces chansons, qui les a chantées, qui les a écoutées ? autant de questions qui trouvent des réponses dans les trois cents pages du livre de Jerry Silverman au terme d'une recherche exhaustive dans les archives et de rencontres avec des rescapés.

C'est d'abord la tempête qui se forme avec neuf chansons en allemand qui couvrent la période 1933-1939 en Allemagne. La chanson *L'enfant juif* qui exprime l'exclusion progressive de l'école « d'enfants qui n'auront pas d'enfance, qui n'auront pas de rêves, qui ne joueront pas au soleil... » précède *La chanson de Buchenwald* et *La chanson de Dachau*.

Puis huit chansons en allemand, en anglais, en espagnol couvrent la période 1936-1939 en Espagne. Dans *La chanson des Brigades Internationales*, la liberté espagnole est à l'honneur, le cœur est international, la bannière de la solidarité est levée. Dans *La vallée Jarama* les Américains de la Légion Lincoln (15^{ème} Brigade) se distinguent. *Longue vie à la 15^{ème} Brigade qui s'est couverte de gloire* est chantée en espagnol, ainsi que *Les quatre généraux insurgés* qui défendirent Madrid.

C'est ensuite la Shoah de 1940 à 1945 avec 74 chansons. *J'avais une fois une maison* chantée en yiddish inaugure le cycle : « J'avais mis des années à la construire et en un jour ils l'ont fait disparaître ». *Où, où vais-je aller ?* : « Le monde est assez grand, mais il n'est pas pour moi ». *Et maintenant ferme tes petits yeux. Dors mon enfant* : « ton père ne reviendra pas à la maison, ils sont venus et l'ont pris, [...], et dans les chambres à gaz ils l'ont mis ». Survient *Le chanteur de rue du Ghetto de Varsovie* où « avant d'être envoyé à Treblinka il vaut mieux mourir au combat ». *Treblinka* où « les Juifs se tiennent droits devant leur sort ». *C'est toujours la nuit. On m'appelle Ziemele* où « l'on entend les pleurs des enfants que l'on tue ». Écrite en yiddish la chanson *Ne dis jamais* a été traduite en russe, en allemand et en français : « Ne dis jamais que tu prends ton dernier chemin, Des cieux d'ardoise te cachent de beaux lendemains [...] Fusils en mains, mon peuple a chanté ces couplets ». Cette traduction de Charles Dobzinski se trouve placée juste avant *Le chant de Pithiviers* où « Tous unis avec courage Nous défions notre destin... ». Il y a aussi *Ô, Massada* en hébreu qui exprime le sacrifice et la joie du 'khalutz' et qui fut chanté par les enfants

dans le ghetto de Varsovie. *Quelle est la signification ?* de ce camp, « quand est-ce que je comprendrai ? » : la question talmudique de cette chanson française est posée en hébreu à partir d'une chanson écrite initialement en yiddish : « Mah ko mashma lon barbelés qui nous coupent de la liberté ». « Où est la France de la Liberté (Veni, Vidi, Vichy) », début du *Chant des partisans* : « C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères ». Et *Le maquisard* chante : « Personne ne m'a demandé D'où je viens où je vais [...] Hier encore nous étions trois, il ne reste plus que moi... ». Dans *La fin* en allemand, on est « brûlé, dispersé et mort ». Mais dans *La chanson d'Auschwitz* il y a un espoir de mémoire : « Pensez à moi quand je serai parti ». Écrite en hollandais *La sérénade de Westerbork* est un voyage sans retour vers Bergen-Belsen. *Qu'avons-nous ?* est une question chantée en norvégien. *Avant le dernier voyage* se chante en polonais. *La guerre sacrée* est en russe. *Sur mon épaule* est chantée en hongrois. *Les partisans dans la montagne* est en italien : « Main dans la main nous combattons les Allemands ». *Bella Ciao* à « celui qui est mort pour la liberté » avec *Des chaussures pourries*, comme dans la chanson suivante où « victorieux, nous sommes des hommes libres ».

Un groupe de quinze chansons termine le cycle de la Shoah avec *Theresienstadt*, sorte de premier cercle de l'enfer. Des musiciens y furent envoyés, y jouèrent et finirent à Auschwitz ou Dachau. D'autres réussirent à s'échapper provisoirement ou définitivement et jouèrent dans des cabarets d'émigrants. Dans *Le passeport* : « Mon père travaillait dur dans la police, il y était assigné... ». Dans *Le cosmopolitain* : « La vie est belle quand on est riche, mais comme je suis réfugiée, je m'en fiche ».

Pour conclure, un groupe de dix-neuf chansons est placé sous le titre de *Kaddish, rétrospective après la guerre*. Là il reste à faire un bilan. Le bilan est dur. *Je vais vous raconter une histoire* se termine par : « Et je vois que vous avez aidé les Hitlériens activement ». L'enfant de *Je suis encore un petit enfant* a souffert comme un adulte. À *Waterloo square* dans Amsterdam « vous n'en saurez jamais assez », « la vieille rue juive n'existe plus ». Dans *Ô mes frères* en judeo-espagnol, « mes frères ont été assassinés sans pitié ». Dans *Le chant des chants* en grec, « Est-ce que quelqu'un a vu celui que j'aimais ». *Les enfants de Pologne* sont alignés « et ne grandiront jamais ». Dans *Le dernier train de Nuremberg* : « ils sont tous à bord ». *Je ne savais pas* : « qu'il y avait des camps à la lisière de la ville ». *La pluie tombe à Amsterdam* : « Sentez-vous encore le sang, sentez vous la vérité... ». *Nous sommes là* : « nos enfants souriront encore ».

Malgré toutes ces chants, il reste que la question « Pourquoi la Shoah ? » demeure sans réponse. ■

Edmond Kahn



La Cuisine

Des pieds en gelée...

Si en France le pied en gelée est avant tout celui de porc (et il fait alors la gloire de certaines villes), cette variante est hélas tabou pour les juifs observants. Mais il y a d'autres pieds que ceux de l'animal interdit ! Et les pieds de veau (ou de bœuf) en gelée sont un des délices de la table ashkénaze traditionnelle. Ce plat est en train de se perdre quelque peu, et il a paru opportun à la rédaction de vous offrir une recette, parmi les nombreuses possibles. C'est facile à faire – et à manger – même si la cuisson en est un peu longue ; surtout en version « tchoulent ». Et puisque ces pieds ne seront de toute façon pas « vi baï di mame » (comme chez ma maman), autant emprunter la recette à une grande autorité gastronomique du passé : Édouard de Pomiane qui, sans être juif, a édité chez Albin Michel en 1929 un recueil : *Cuisine juive, ghettos modernes*, dont il est allé chercher personnellement les recettes en Europe Centrale. *Diasporiques* a déjà puisé dans ce trésor afin de satisfaire la curiosité de ses lecteurs. Voici donc les pieds de veau (ou de bœuf, la recette est la même) tels qu'il les ramena de « là-bas » :

Pieds de veau en gelée :

Prenez des pieds de veau, coupez-les en morceaux. Faites-les bouillir pendant six heures, à petit feu, dans de l'eau salée, avec des légumes à pot-au-feu et des oignons.

Retirez les morceaux du bouillon. Séparez les tissus des os ; rejetez ces derniers.

Rangerez les morceaux de pieds dans le fond d'un petit moule à charlotte. Passez le bouillon, rectifiez son sel et versez-le dans le moule.

Attendez six heures, pour que tout se gélifie.

Démoulez et servez tel quel, sans aucun assaisonnement. (J'ai toujours préféré manger ce plat avec une vinaigrette ou avec du raifort râpé).

En général, ce plat se fait « tchoulent » ; on le fait cuire pendant douze heures au four de boulanger. On laisse prendre ensuite la gelée par refroidissement.



Photo P. Lazar

Pour ceux de nos lecteurs qui préfèrent une autre des innombrables cuisines juives, il faut préciser que l'auteur, dans sa recherche des recettes authentiques, s'est également penché sur la gastronomie juive d'Algérie. Voici un échantillon des plats qu'il propose ; par souci d'homogénéité, nous avons choisi une recette froide, à base de viande :

La meguina

La meguina chère aux Juifs d'Algérie est un pâté de bœuf très savoureux. Pour le préparer, prenez un kg de viande de bœuf maigre. Coupez-la en morceaux gros comme des noisettes ; faites-les revenir dans de l'huile d'olive, avec des oignons et de l'ail hachés. Couvrez d'eau, salez et laissez cuire en récipient couvert, en parfumant avec du poivre, de la muscade, une feuille de laurier et de la « kpaba » (épice qu'on trouvait difficilement à Paris dans les années 20, selon Pomiane ; les choses ont pu changer depuis). La cuisson sera prolongée pendant six heures, de façon à obtenir une sorte de purée épaisse.

Pendant la dernière heure de cuisson, préparez 500 grammes de petits pois, en les faisant bouillir dans le minimum d'eau salée.

Huilez un moule. Versez-y le mélange de viande et de petits pois. Couvrez avec une planchette de taille adéquate. Chargez avec un poids d'un kg. Laissez refroidir. Servez froid.

J. B.

La rédaction apprécierait que vous tentiez de réaliser l'une ou l'autre de ces recettes – et que vous les commentiez dans le prochain numéro. La cuisine est indissociable de la culture juive et il faut lui donner une place honorable dans nos efforts de transmission d'identité...

Diasporiques est une publication trimestrielle du Cercle Gaston-Crémieux, groupe de réflexion et d'action de Juifs laïques, diasporiques et de gauche.

Conditions d'abonnement

Prix au numéro : 5,3 euros. Abonnement annuel (4 numéros) : 18,30 euros. Abonnement de soutien : 30,50 euros ou plus. Pour s'abonner, envoyez ses nom et adresse ainsi qu'un chèque à l'ordre du cercle Gaston-Crémieux (*Diasporiques*) à : Antoinette Weil, 10 avenue du Château de Soullins, 91800 Brunoy.

Le judaïsme virtuel

Konstanty Gebert

Le lecteur français sera intéressé par les réflexions d'un journaliste juif d'Europe Centrale, confronté, des décennies après la disparition de la vie juive dans son pays, à une présence factice de cette vie, à un « judaïsme virtuel » – conséquence d'une certaine « mode juive ». Ces réflexions ont été inspirées à l'auteur par la publication aux États-Unis d'un livre-phare sur ce sujet, que les anglophones liront par ailleurs avec intérêt :

On voit des lumières aux fenêtres de la synagogue. On entend des voix. Une femme qui passe dans la rue détourne la tête avec dégoût : « Tiens, c'est vendredi. Les youpins font la fête »...

Pourtant, dans la foule des quelques dizaines de personnes qui emplissent en ce vendredi d'hiver l'ancienne synagogue de Sejny il n'y a guère plus de deux ou trois Juifs. Les bancs ont été remplacés par des gradins pour spectateurs, la place de la bimah est occupée par des tables de bistro. Dans la niche où se trouvait Aron hakodesh brûle un grand chandelier à sept branches. Des bougies éclairent les tables, les spectateurs boivent du vin et écoutent des auteurs invités à lire leurs œuvres à ce qui est une soirée littéraire

Une imposture ?

Aux yeux d'un juif ce qui se passe dans la synagogue ce soir-là ressemble à une imposture. Mais personne parmi les organisateurs n'a les yeux d'un juif. Au contraire, en allumant la ménorah ils ont voulu montrer qu'ils savent où ils se trouvent et exprimer leur respect pour les anciens maîtres du lieu assassinés. Ce sont eux, ces organisateurs de la Fondation « Pogranicze » de Sejny qui ont sauvé la synagogue d'une irréversible ruine. Dans son intérieur désormais restauré des musiciens qui ne sont pas juifs enseignent à des jeunes gens de Sejny à jouer de la musique klezmer. Et, il faut le reconnaître, ils jouent bien.

Le choix était limité : une salle de concert, un dépôt de marchandises ou alors la ruine. Une ruine aurait été plus noble, plus authentique. Il aurait été dans l'ordre des choses de voir le temple ne pas survivre à ses fidèles. Et pourtant, tombant sur une synagogue en ruine on ne ressent pas le soulagement de ne pas la voir utilisée d'une façon

inappropriée. Et lorsque les goyim font d'une synagogue une salle de concert, une bibliothèque ou un dépôt d'archives, nous exigeons que son passé juif soit reconnu et attesté par une plaque, une exposition, une cérémonie commémorative. Alors, quand les goyim organisent dans ce qui avait été une synagogue une soirée avec évocation de souvenirs juifs, faudrait-il s'en indigner, en être scandalisé ?

Il n'existe pas de bonne solution. Il est probablement juste que, plus d'un demi-siècle après le Génocide, on n'ait pas trouvé de façon convenable et universelle de maîtriser l'espace laissé par les Juifs. Ni l'espace physique, comme cette synagogue de Sejny ou comme le quartier juif de Cracovie ni l'espace culturel. Qui au juste est le propriétaire de la musique klezmer ? les Juifs sont-ils les seuls à pouvoir en jouer ? La réponse est simple : il n'y a plus de Juifs, mais il y a toujours la musique – donc il est normal que ce soient des non-juifs qui en jouent. Mais quid de la littérature juive ? Ou, plus précisément, que devient la littérature inspirée des thèmes juifs ? Qui est censé l'écrire ? Et qui doit créer les musées juifs ?

Lorsqu'on réalise combien essentielle est cette question pour l'identité juive et pour son avenir en Europe, on peut s'étonner du fait que le premier livre sur ce sujet ne paraisse que maintenant, et que son auteur soit une Juive américaine : Ruth Ellen Gruber (*Virtually Jewish. Reinventing Jewish Culture in Europe*, University of California Press, Los Angeles 2002, 304 pages). L'auteur, qui mériterait le titre de citoyenne d'honneur de la Diaspora du Vieux Monde, avait été dans les années 80 envoyée à Varsovie par la presse américaine. Elle fut plus tard la correspondante principale de la Jewish Telegraphic Agency en Europe avant

d'élire domicile en Italie. Le fait qu'aucun auteur européen n'ait entrepris une tentative similaire indique bien la misère de la condition intellectuelle juive en Europe Centrale. Ruth Gruber, elle, connaît bien son sujet. Elle avait rédigé le meilleur guide juif d'Europe Centrale, puis un volume d'essais concernant la présence et l'absence juive. Dans son dernier ouvrage elle donne la description des lieux juifs en Allemagne, Pologne, Tchéquie, Italie et Hongrie. Elle constate : *Les organisateurs, le public, les artistes, les participants des diverses manifestations sont, dans une très large mesure, des non-juifs ; il en résulte une représentation de la culture juive et des judaïca – sans Juifs.*

C'est là un phénomène sans précédent. R. Gruber énumère ses diverses manifestations, comme le *Festival de la culture juive de Cracovie*, la gigantesque exposition berlinoise *Les mondes juifs* ou l'*Association Européenne pour les Études juives* (qui compte près de trois cents facultés ou instituts qui s'occupent de thèmes juifs) jusqu'au succès immense de l'acteur italien Moni Ovadia, qui importa en Italie le *shmuntzes*, le *witz*, et l'imposa en tant que code obligatoire pour comprendre les Juifs – alors que les Juifs italiens ont leur tradition propre, différente de l'ashkénaze. Cette « mode juive », ce judaïsme virtuel, n'est donc pas limitée à la Pologne (« Qu'est-ce qu'on porte en Pologne ? Les Juifs, aux nues »), c'est un phénomène culturel à l'échelle du continent.

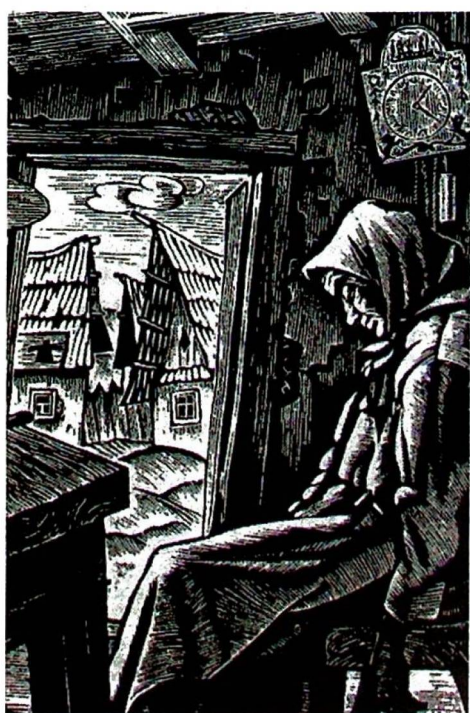
Un judaïsme virtuel

À l'exception de la France et de la Grande-Bretagne. Dans ces pays la culture juive continue d'être liée organiquement aux fortes communautés juives locales (un quart de million en Grande-Bretagne, six cent



mille en France). Ce qui ne signifie pas que le « judaïsme virtuel » en soit totalement absent. Mais là où les Juifs existent, ce n'est qu'un phénomène marginal. Il s'épanouit là où ils ne sont pas – nourri de leur absence.

Domage que le livre de R. Gruber ne développe pas plus ce thème. Elle connaît par exemple parfaitement la situation en Hongrie, où le « judaïsme virtuel » se porte bien, alors que la communauté juive y est relativement importante (80 000 personnes). La contradiction n'est qu'apparente, car le judaïsme hongrois ne jouit de la liberté de formuler et d'affirmer son identité que depuis à peine une dizaine d'années. Ce qui fascine, c'est le désir de savoir si cette identité recouvrée va éliminer le judaïsme virtuel, voire si elle pourra lui résister. Ou bien au contraire, le judaïsme virtuel fabriqué à base de petits orchestres, petits restaurants ou petits théâtres, simulacres d'une vie juive, finira-t-il par se substituer à l'identité culturelle des Juifs hongrois ? Car dans d'autres pays de la région le combat est perdu. Les petites communautés résiduelles, fortement assimilées, ne sont pas en mesure de s'opposer au judaïsme virtuel. Bien au contraire elles finissent souvent par l'adopter comme authentique.



Youdovkine : le repos

Est-ce un mal ? Le problème serait plus simple si on pouvait attaquer le judaïsme virtuel non seulement pour son défaut d'authenticité, mais aussi parce qu'il serait de mauvaise qualité. Or, en réalité (et le livre de Ruth Gruber le prouve), ce judaïsme virtuel est souvent créateur, stimulant, culturellement intéressant. La musique klezmer l'illustre bien : un ensemble comme les *Klezgoim* polonais ne comprend, comme son nom l'indique, aucun musicien juif, et sa qualité musicale n'en est nullement affectée. En revanche, il existe des orchestres à la fois juifs et mauvais qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici. Par ailleurs le *Festival de Cracovie*, imaginé et organisé par des non-juifs pour des non-juifs est toujours un grand événement artistique. En revanche, les spectacles de Moni Ovadia, Juif pur sang, suscitent – chez moi du moins – un sentiment de gêne.

Le malaise du spectateur

Ainsi, « virtuel » ne signifie pas nécessairement mauvais. Ni même malhonnête ou usurpateur. L'association « Pogranicze » ne prétend pas organiser dans l'ancienne synagogue de Sejny des cérémonies de shabbat. Pourquoi donc suis-je mal à l'aise ?

À l'évidence, parce que « virtuel » signifie non authentique. Et aussi parce qu'il ne va pas de soi que les valeurs, les traces et les pistes de la culture d'un peuple assassiné doivent devenir l'apanage, sur les lieux même du crime, des descendants des assassins, de leurs complices, voire de spectateurs indifférents. La *Guemarra*, dans une affaire d'héritage, interroge avec indignation : *Tu es l'assassin et tu voudrais hériter ?* Cette phrase, souvent citée dans les affaires de restitution des biens juifs, vaut tout autant lorsqu'on parle de l'héritage culturel.

Le problème est indiscutable. Cependant, en le posant, nous nous heurtons à un problème encore plus grave. Car la seule issue radicale dans cette contradiction aurait été l'interdiction totale de transmission culturelle entre peuples en conflit. Et cependant nous savons qu'une telle transmission existe ; et même c'est là une des bases rares et fragiles pour bâtir des passerelles. En reprenant ne serait-ce qu'une parcelle de la créativité et

donc de l'identité de l'Étranger, on peut l'appivoiser un peu. Par conséquent, même si la relation entre les Juifs et l'Europe devait se voir en priorité à travers le prisme du Génocide, le judaïsme virtuel devrait être considéré comme souhaitable.

D'autant que le moment d'apparition du judaïsme virtuel ne doit rien au hasard, comme le démontre Ruth Gruber. La révolte de la jeunesse née après la guerre face au silence de la génération des parents, la nouvelle sensibilité chrétienne à la chose juive après *Nostra Aetate* et ses conséquences, et enfin la nouvelle centralité d'Israël (avec ses caractéristiques de plus en plus négatives) – tout cela a fait s'épanouir le judaïsme virtuel dans les années 80 : à la fois révolte, repentir et antidote.

On pourrait tenter des affirmations encore plus audacieuses. Dans les premières années du siècle passé, des Juifs assimilés, souvent cosmopolites, Freud, Mahler, Kafka, Tuwim, ont accompli une authentique révolution dans les cultures européennes. Empruntant librement à des traditions et à des courants les plus divers, unissant des formes et des contenus cloisonnés jusqu'alors par les frontières des cultures nationales, ces créateurs ont fondé une austrianité, une polonité, une russité virtuelles – et une authentique européenne. Cette « appropriation juive » des tendances et des caractères des traditions nationales avait à l'époque suscité un refus similaire à celui qu'éveille en nous aujourd'hui le judaïsme virtuel. L'argument de fond reste le même : le virtuel n'est pas authentique, donc il est mauvais.

Cette affirmation mérite d'être retournée. Parce qu'il n'est pas authentique, le virtuel est bon – car inattendu, créateur, fertile. Bien entendu, il reste vulnérable au kitch, comme l'illustre l'exemple de Moni Ovadia. Mais le virtuel offre une chance immense : libérer la culture des limitations qu'imposent inévitablement ses propriétaires. Et universaliser ce qui est particulier.

Tout serait donc bien, sinon le fait que la véritable culture juive en Europe n'a pas de défenseurs. Ils ont été assassinés longtemps avant l'invasion du virtuel. Les survivants ne savent pas toujours discriminer le virtuel de l'authentique.



m'interrompre ? » . [...] En ce sens, poursuit Fromm, je n'appartenais pas aux temps modernes. Il m'était impossible de comprendre un monde où gagner de l'argent était ou devait être la préoccupation principale des hommes. »⁴

Fromm a toujours souligné l'actualité des écrits des prophètes et s'il a élaboré sa visée émancipatrice à partir de Spinoza, Marx, et Freud, il a insisté également sur la reprise consciente de l'enseignement prophétique. En mettant l'accent sur la liberté de l'homme et sa capacité de choisir entre des possibilités réelles qui lui sont offertes, il considérait que cette conception de l'alternativisme (qui l'éloignait définitivement des visions déterministes de la nécessité historique, développées par les courants dominants du marxisme) était identique dans ses grandes lignes à celle de la Bible. « L'homme a le pouvoir de choisir. Dieu ne peut le sauver ; tout ce qu'il peut faire, c'est lui présenter les deux solutions fondamentales, la vie et la mort – et de l'encourager à choisir la vie⁵. » Choisir la vie. L'expression pourrait sembler banale, mais en un siècle qui compte ses victimes par millions, Fromm a consacré de longues pages à « la destructivité humaine⁶ » ainsi qu'à ce qu'il appelle la « nécrophilie », notion proche mais distincte de ce que Freud appelle « pulsion de mort ». Nous y reviendrons.

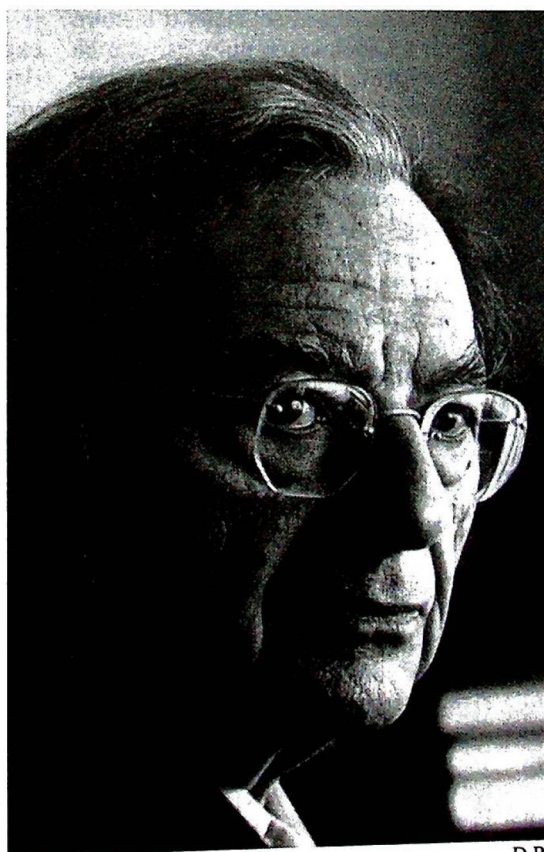
Dans cette perspective, il interprétait le messianisme juif comme une réponse inhérente et logique à l'expérience existentielle de l'homme, « l'un des termes d'une alternative dont l'autre est l'autodestruction ». On notera au passage que Fromm rencontre ici la question passionnante des relations entre révolution et messianisme juif. Question dangereuse

⁴ Erich Fromm, « Entretien avec Gérard D. Khoury », repris dans *Revoir Freud. Pour une autre approche en psychanalyse*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 151-152.

⁵ Erich Fromm, *Le cœur de l'homme* (1964), trad. S. Laroche, Paris, Payot, 1979, 1991, p. 211.

⁶ Erich Fromm, *La passion de détruire. Anatomie de la destructivité humaine* (1973), trad. par Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, 1975.

aussi à force de simplifications qui relèvent tantôt du blâme (version anti-communiste), tantôt de l'éloge (esthétisation intellectualiste de la révolution). En effet, une longue tradition antisémite associe de manière culturaliste les Juifs aux visées subversives introduites prétendument par le messianisme ; le mythe du judéobolchévisme, auquel l'historien Ernst Nolte apporte aujourd'hui une élaboration savante de plus, n'en est qu'un avatar. On pourrait en réalité montrer que, dans des contextes socio-politiques plus ouverts aux Juifs, leur fidélité aux prophètes débouche aussi bien sur des traductions politiques



D.R.

modérées, parmi lesquels l'orientation républicaine en France que sur différentes incarnations des projets de paix perpétuelle que la construction européenne actualise à sa manière. Cette même fidélité à l'espoir messianique a également conduit nombre de Juifs de gauche à s'engager très tôt dans la critique du stalinisme, ce qui fut généralement le cas des auteurs de l'École de Francfort.

Alors que tant de pensées courtes ont tenté d'expliquer l'engagement des Juifs dans le communisme soviétique par leur messianisme, Fromm, très attaché au socialisme humaniste, a développé une pensée du messianisme qui constitue un antidote aux pièges de l'engagement totalitaire. En effet, dans son interprétation radicale de la Bible, il nous livre une belle réflexion sur l'histoire, la révolution et les paradoxes de l'espoir⁷. Rappelant que l'attitude talmudique consiste à ne pas « forcer le messie », tout en l'attendant d'une minute à l'autre, il s'agit d'apprendre à attendre dans une forme d'espoir dynamique, tout en acceptant que le

salut puisse ne pas venir au cours de la vie de celui qui l'attend. Il est en effet deux écueils symétriques : l'attente passive et l'impatience exaspérée.

L'attente passive c'est le temps désespéré de celui qui n'attend plus rien de la vie et qui se transforme en collabo du présent. C'est un temps désillusionné et, puisque selon Freud l'illusion est une croyance essentiellement portée par un désir, c'est un temps qui n'est plus irrigué par le désir. C'est un désespoir qui tourne à la résignation, à l'apathie et donc au conformisme. Ici, il n'y a pas d'au-delà par rapport à ce qui est déjà, on est en quelque sorte rivés au monde tel qu'il est. Pour citer un exemple avancé par Fromm, lorsque l'espoir de Lénine s'est avéré vain, le stalinisme vint affirmer que le salut a déjà eu lieu ou que c'est l'organisation du Parti qui est elle-même porteuse de salut.

L'impatience exaspérée, elle, prend à rebours la littérature rabbinique. C'est l'absolutisation des fins, de l'avenir radieux de

l'humanité, tellement sublime qu'on peut y sacrifier des êtres humains. C'est en quelque sorte la figure inverse de l'attente passive, puisque ici on dévalorise avec impatience ce qui est pour déifier ce qui doit être, et notamment l'avenir.

À partir de là, on comprend en quoi consiste le paradoxe de l'espoir selon

⁷ Dans *Vous serez comme des dieux*, op. cit., p. 82-140 en particulier

Fromm. Au fond c'est le paradoxe de la foi qui réside dans « une certitude fondée sur une expérience intérieure du but à atteindre même si celui-ci n'a pas encore été atteint et qu'aucune preuve n'existe qu'il le sera jamais »⁸.

L'une des forces de la pensée de Fromm c'est donc cette capacité de synthèse de différentes traditions de pensée. Prenons un exemple. Lorsqu'il analyse cette expérience cruciale que fut le totalitarisme, et notamment ce qui a permis aux individus d'adhérer au stalinisme ou à l'hitlérisme, sa réflexion s'inspire d'une longue pratique de psychanalyste. Celle-ci le conduit à

exact d'endurcissement de leur cœur à tel ou tel stade de leur vie, et quand ils ont perdu leur dernière chance de rester humains ».

Un psychanalyste non orthodoxe

Aujourd'hui, à l'âge des savoirs morcelés, il est frappant de voir à quel point la vision de l'homme est pauvre chez certains sociologues et à quel point la pensée du politique et du social est faible chez certains psychanalystes. Tout se passe comme si les pensées de l'homme et de la société, du psychique et de l'historique ne communiquaient plus. Fromm fut un psychanalyste soucieux d'histoire et un sociologue qui s'est efforcé de préserver l'idée d'une nature humaine formée à partir d'un rapport avec le monde et d'une interaction avec les autres hommes. Autrement dit, l'un des défis intellectuels de ce qu'on pourrait appeler l'anthropologie philosophique de Fromm fut d'établir des passerelles entre l'individu et la société et d'expliquer les phénomènes politiques par une approche conjointe, sociologique et psychologique.

Il s'est initié à la psychanalyse au milieu des années vingt, à Heidelberg, dans un centre thérapeutique ouvert par sa future femme Frieda Reichmann. Son biographe, Rainer Funk, rappelle avec humour qu'au sanatorium les patients étaient juifs et la nourriture strictement casher si bien que le Therapeutikum était parfois appelé Torapeutikum. En réalité, en même temps qu'il découvre la psychanalyse, Fromm cesse l'observance des règles religieuses, en particulier celles de la cacheroute.

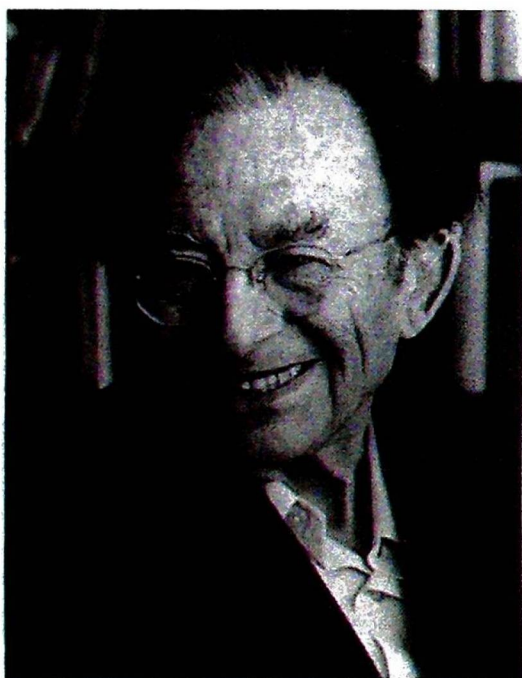
Dans la tradition psychanalytique, Fromm fait figure de dissident. Son livre de 1959 sur La mission de Freud est une critique de la biographie officielle de Freud par Ernest Jones. Il serait trop long d'entrer ici dans les détails. Disons qu'après des premiers travaux qui l'avaient conduit à appliquer la théorie psychanalytique aux problèmes de la société et de la

culture, il a progressivement élaboré sa critique de la théorie freudienne. Tout en continuant à s'identifier à l'impulsion profonde de la psychanalyse freudienne, il a tenté d'incorporer les découvertes fondamentales de Freud dans une philosophie

humaniste et une conception de l'homme comme être social.

Cette divergence s'illustre dans le refus par Fromm de l'idée freudienne d'une pulsion de mort. Il est étonnant de voir à quel point rares sont ceux qui mettent en question aujourd'hui l'existence de la dite pulsion. Est-on pourtant si bien assuré de son existence ? À travers quels actes se matérialise-t-elle ? N'est-il pas tautologique de prétendre expliquer la mort, la haine de soi ou l'autodestruction par l'existence d'une instance originaire, présente en chacun d'entre nous, qui serait la pulsion de mort ? Quand bien même existerait-elle, il resterait encore à expliquer pourquoi tel individu et non tel autre, dans telle société et non une autre, à un moment historique particulier s'abandonne à cette pulsion. Fromm contestait que le plaisir de détruire et le plaisir de vivre soient disposés de manière égale dans l'homme. Selon lui, « les tendances destructrices, donc les tendances de pulsion de mort, sont le résultat d'une défaillance dans l'art de vivre, d'une vie qui n'a pas trouvé son authenticité ». Elles peuvent se manifester chez « l'individu qui n'a pas la possibilité d'être libre et de s'épanouir, qui mène une existence rétrécie, qui vit dans une société où tout est mécanique, dépourvu de vie »¹⁰. Au lieu de la pulsion de mort, Fromm a proposé la notion, précieuse aujourd'hui, de nécrophilie. Contrairement à la pulsion de mort qui est originaire, la nécrophilie est une réponse. Elle est, écrit Fromm, « la seule réponse au problème de l'existence qui aille diamétralement à l'opposé de la vie ; elle est également la plus morbide et la plus dangereuse des attitudes que l'être humain puisse adopter vis-à-vis de la vie »¹¹. Fromm a emprunté l'usage du terme au philosophe espagnol Miguel Unamuno

¹⁰ Cf. *Les causeries radiophoniques*, publiées sous le titre *Aimer la vie*, trad. Charles Ehlinger, Paris, Desclée de Brouwer, 1988, p. 39.



D.R.

penser les mécanismes qui amènent certains individus à la trahison de soi ou la honte de soi. L'ensemble de son analyse est cependant articulée autour du processus d'endurcissement du cœur, trait central de la conduite du Pharaon lorsqu'il décide de ne pas laisser partir les Hébreux. Comme l'écrit Fromm : « la plupart des individus qui ont fini dans la peau de canailles endurcies et sans scrupules, y compris les collaborateurs de Staline et d'Hitler, avaient au départ autant de chances que n'importe qui de devenir des gens bien. Une analyse approfondie de leur existence nous permettrait sans doute de déterminer quel était le degré

⁸ *Ibidem*, p. 140.

⁹ *Le cœur de l'homme*, op. cit., p. 197.



qui après avoir entendu à l'université de Salamanque un discours du général nationaliste Millan Astray dont la devise était *Viva la Muerte* ! déclara « Je viens d'entendre un cri nécrophile insensé : "Vive la mort !" Et moi, qui ai passé ma vie à formuler des paradoxes qui ont soulevé la colère aveugle des autres, je dois vous dire, en vertu de mon autorité d'expert, que ce paradoxe incongru me répugne¹² ». Les exemples contemporains d'une telle attitude abondent, qu'il suffise de rappeler les propos de terroristes islamistes contemporains déclarant à des journalistes occidentaux « vous, vous apprenez à vos enfants à aimer la vie, nous, notre force consiste à leur apprendre à aimer la mort ».

La peur de la liberté

Mais la nécrophilie ne se réduit pas à ces manifestations extrêmes en situation de désespoir social. Le nécrophile est aussi un homme qui préfère détruire la vie plutôt que de sentir qu'il n'a pas réussi à donner un sens à la sienne. La passion de détruire tout le monde, soi y compris, permet d'éviter de reconnaître, estime Fromm, qu'on est venu au monde pour devenir un être humain vivant et qu'on a toujours failli. On touche ici une des pistes de réflexion qui l'ont le plus intensément mobilisé tout au long de sa vie. L'un de ses livres les plus célèbres s'intitule *Escape from freedom* (1941), traduit en français par *La Peur de la liberté*. Dès le premier chapitre, intitulé « la liberté, un problème psychologique », Fromm pose la discussion : « au fur et à mesure que l'homme conquiert sa liberté, en ce sens qu'il se dégage de l'unicité originaire de l'homme et de la nature, au fur et à mesure qu'il devient un "individu", il se trouve devant un choix : ou bien il parviendra lui-même à l'union avec le monde dans la spontanéité de l'amour et de l'activité productive, ou bien il cherchera la sécurité dans l'établissement de liens avec le monde qui détruiront sa liberté et l'intégrité de son moi ».

En distinguant la liberté de ne pas [freedom from] et la liberté positive de [freedom to], il observe que, émancipés

progressivement des grandes dominations traditionnelles, nous ne savons pas toujours habiter une liberté positive qui, récemment acquise, peut sembler effrayante. Selon lui, « la structure de la société moderne affecte l'individu simultanément de deux manières : il devient de plus en plus indépendant, plus autonome et plus critique, mais il devient aussi plus isolé, esseulé et effrayé ». Ainsi la modernité démocratique fait surgir de nouvelles difficultés, d'autant plus difficiles à affronter que l'on ne peut plus se contenter de dénoncer un ennemi situé à l'extérieur de nous-mêmes. Nous croyons par exemple que la liberté de religion constitue l'une des plus grandes victoires dans le combat pour la liberté, mais nous ne voyons plus que nous perdons progressivement la capacité de croire en quoi que ce soit. Nous avons gagné la liberté de parole et pourtant nous pensons et nous disons souvent « exactement ce que pensent et disent tous les autres ». Longtemps préoccupés par la lutte contre « d'anciennes formes d'autorité », « nous ne distinguons pas assez clairement que l'homme s'est débarrassé des anciens ennemis de la liberté, mais que de nouveaux sont apparus, d'une autre nature¹³ ».

La place nous manque pour poursuivre ces perspectives si pertinentes pourtant en ce début de XXI^e siècle. En un sens, Fromm retrouve à sa manière une réflexion fort ancienne, celle du fameux *Discours sur la servitude volontaire* dans lequel La Boétie s'interrogeait sur le désir de servitude, tout en observant que pour acquérir des biens les hommes hardis ne reculaient devant aucun danger mais que « la seule liberté, les hommes ne la désirent point ».

On a souvent souligné l'optimisme de Fromm. Il est vrai que son anthropologie philosophique ménage une place importante à la liberté de l'homme. Son diagnostic social n'est pourtant pas très encourageant. Interrogé dans les dernières années de sa vie, pour savoir si la nécrophilie était en augmentation aujourd'hui, Fromm répondit : « Je crains qu'elle n'augmente parce que les gens sont occupés plus que de raison par ce qui est

mécanique. Nous fuyons la vie. Il est difficile d'expliquer en quelques mots pourquoi, dans la société et la culture cybernétiques, la chose remplace de plus en plus les hommes et refoule ce qui est vivant. L'homme est de moins en moins sûr de son être [...] Autrefois, on aurait dit : je me sens malheureux, je suis content, je suis préoccupé, j'aime mon mari, ou peut-être je ne l'aime pas ou j'en doute. Dans ce cas, l'individu dit quelque chose de ce qu'il est, c'est à dire de son activité, des sentiments qui l'émeuvent, et pas seulement d'un objet ou d'une possession. De plus en plus, les gens expriment tout ce qui relève de l'être par des substantifs auxquels ils accolent ensuite le mot "avoir". J'ai tout — et je ne suis rien ». On reconnaîtra ici les principales orientations de son ouvrage de vulgarisation *Avoir ou être* ?

J'ai tout et je ne suis rien. Étrange progrès d'un monde de choses qui se vide de sens. Un tel monde sera-t-il vraiment habitable ? Laissons une fois encore la parole à Fromm : « aucune forme de conscience ne pourra nous aider si nous avons perdu la capacité de nous laisser ému par la détresse de notre prochain, le sourire amical d'un inconnu, le chant d'un oiseau, la fragilité d'un brin d'herbe. » Lire Fromm, c'est retrouver la précieuse tradition d'un humanisme qui nous préserve de la montée de l'insignifiance. ■

Bibliographie :

A part les ouvrages mentionnés dans les notes, on peut lire de Erich Fromm :

* *Société aliénée et société saine*, trad.

J. Claude, Paris, Courrier du livre, 1971.

* *La mission de Sigmund Freud. Une analyse de sa personnalité et de son influence*, trad. P. Alexandre, Bruxelles, Complexe, 1975.

* *La conception de l'homme chez Marx*, trad. M. Matignon, Paris, Payot, 1979.

* *Grandeur et limites de la pensée freudienne*, trad. Th. Carlier, Paris, Robert Laffont, 1980.

* *L'homme et son utopie*, trad. A. Yaiche, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

¹¹ *Le cœur de l'homme*, op. cit., p. 55.

¹² Cité par Fromm, *La passion de détruire*, op. cit., p. 342.

¹³ Erich Fromm, *Escape from Freedom* [1941], New York, Owl Book Henry Holt and Cie, 1994, p. 104-105.

La foi perdue de S. Weiss

Traduit du polonais par H. Sobowiec

Qui est Shevah Weiss ? C'est l'ambassadeur actuel d'Israël en Pologne. À ce titre, il a notamment participé à la douloureuse commémoration de Jedwabne – cette bourgade polonaise où en 1941 les Polonais ont assassiné spontanément leurs voisins juifs. Or, il est lui-même un enfant juif de Pologne, rescapé du génocide. Jusqu'à l'âge de six ans, son enfance fut heureuse. De cette époque, il garde le souvenir d'une maison de bois à Boryslaw : les pots de confiture, les articles de l'épicerie de son père, l'odeur de pétrole, la couleur des tableaux dans la synagogue, le goût du bouillon de pot-au-feu, de la soupe aux haricots, du borscht. En 1941, avec la venue des Allemands sont arrivés les pogroms ukrainiens et ensuite l'extermination des Juifs de Boryslaw. Tout ceci est dans la tête de l'Ambassadeur lors de son entretien avec une journaliste polonaise.

Retourner en Pologne comme ambassadeur signifie aussi que je retourne au génocide. J'ai lutté 30 ou 40 ans pour m'en sortir et je n'ai pas réussi – avoue S. Weiss au cours de son interview

De telles épreuves marquent pour toujours. S. Weiss explique de façon dramatique et personnelle que la mort des Juifs assassinés sur les terres de Pologne lui importe finalement plus que sa vie elle-même. « Peut-être est-ce une sorte de masochisme que de vouloir être sur les lieux où repose mon peuple ». Il raconte la mort de son grand-père Itsék, de sa grand-mère Mincia, de son grand-père Hirs, de sa tante Fajga tuée

alors qu'elle était enceinte, de la tante Rosie, de la femme et des trois enfants d'un oncle et de quatre des cinq enfants d'un autre oncle.

« Nos voisins n'étaient pas tous comme ceux de Jedwabne », affirme Weiss. Il a survécu avec un partie de sa famille et ses parents grâce à l'aide de certains de leurs voisins de Boryslaw. Durant le premier pogrom ils trouvèrent refuge chez une Polonaise. « Je me souviens encore, alors que j'étais caché sous un lit, comment Mme Potezna m'apporta un verre de lait chaud [...] Je n'ai toujours pas oublié le goût de ce lait et ses mains qui me caressaient. – Mme Anna Goralowa, une camarade d'école de ma mère, une catholique fervente, m'a caché avec ma mère et ma sœur dans une chapelle « à l'ombre des bras du Crucifié » – comme dit Weiss.

Le père de S. Weiss avait ménagé une cachette entre le mur de sa boutique et la resserre. Neuf personnes y furent cachées au moment où les Allemands traquaient les Juifs de la région. Ils furent aidés par Mme Julia Lasotowa, une Ukrainienne qui fournissait de la nourriture et par Tadek, le fils de Mme Potezna, qui apportait cette nourriture et vidait le seau d'immondices. Plus tard la famille s'installa dans la cave de la maison qui avait été construite par le grand-père Itzak.

Mais il y avait des voisins d'une autre espèce. Le fils de Mme Lasotowa était un gendarme ukrainien et sa propre mère devait lui cacher qu'elle venait en aide aux Juifs. Quand l'Armée Rouge est arrivée, il se cacha dans la même cave que la famille Weiss précédemment. S. Weiss lui apportait à manger : « D'une part, je le haïssais car c'était un meurtrier ; il avait tué bien

des gens et méritait d'être condamné. D'autre part, il était le fils de la femme qui avait sauvé la vie à mes proches et à moi-même. Et c'est ce qui a prévalu. Je ne pouvais pas le dénoncer parce que sa mère nous avait sauvés ».

Oui, il y avait eu d'autres voisins. Une nuit, l'un d'entre eux, avec un bas dissimulant le visage, s'est approché de la cave et a exigé de l'argent en les menaçant de mort. Le père de S. Weiss s'est armé d'un couteau et finit par le faire fuir.

Il y avait également ce gamin qui courait autour de la cachette en criant : « Les Weiss sont cachés ici, vous pouvez les attraper ! » Pourquoi criait-il ainsi ? s'interroge l'ambassadeur. Et il conclut en disant : « Parfois on peut comprendre les Juifs qui, ayant survécu à la guerre, ont gardé un grand sentiment de trahison ».

Il répète toujours que la Pologne est le pays qui compte le plus de Justes parmi les nations au monde (ceux qui ont sauvé sa famille en font partie) : « Je ne dirai jamais que les Polonais sucent l'antisémitisme avec le lait de leur mère. » S. Weiss refuse également d'admettre que le peuple polonais ait collaboré avec l'Allemagne dans son œuvre d'extermination. Il y eut cependant des Polonais qui ont mis la main à la pâte. Dans son discours, lors des cérémonies de commémoration de Jedwabne, l'ambassadeur souligna que « des gens qui vivaient tout à côté, qui se connaissaient par les prénoms, ont pu assassiner et brûler leurs voisins. C'est pourquoi cet événement reste aussi choquant, aussi pénible et douloureux ».

S. Weiss constate qu'après bien des années les Polonais ont osé se regarder



S. Weiss, ambassadeur et Juif polonais, devant le monument du Ghetto de Varsovie



dans le miroir de leur propre Histoire. Les débats qui ont suivi la publication du livre de Tomasz Gross en témoignent. Il craint toutefois, que la majorité d'entre ne se dise : « C'est bien ! Nous savons ce qui s'est passé, fermons maintenant ce chapitre de notre histoire et reprenons le cours normal de notre vie ». Il appréhende également la réaction de l'autre bord. « Car ceux qui participent aux Marches pour la vie, viennent à Auschwitz. Mais Auschwitz était une enclave allemande dans la terre polonaise. Alors que Jedwabne n'a pas de nom allemand. Jedwabne est une petite ville bien polonaise ».

Il affirme que c'est justement à cause de l'affaire de Jedwabne que les médias polonais se sont tant indignés à propos de la récupération des toiles de Bruno Schulz par Yad Vashem¹, dont celui-ci est par ailleurs lui-même le président

¹ Voir dans ce numéro (p.15) l'article sur les commémorations de la naissance de Bruno Schulz

du Conseil mondial. (On voulait même faire passer les Juifs pour des voleurs.) Il demande : « Schulz a-t-il été assassiné en tant qu'écrivain polonais ? Non, il a été tué en tant que Juif, ayant une forte conscience de sa judéité ».

S. Weiss a quitté la Pologne pour Israël en 1947. Il a étudié les sciences politiques et le droit. Il est politologue, et professeur à l'université de Haïfa. C'est aussi un homme politique. De 1988 à 1999 il a été vice-président puis président de la Knesset. Il évoque Itzak Rabin avec lequel il était très lié. Rabin le considérait presque comme un fils : « C'était un militaire, un général. Mais après la Guerre des six jours, il ne parlait que de paix dans ses discours. Il a toujours voulu la paix et le compromis avec les Palestiniens ». L'assassinat de Rabin par un extrémiste israélien fut un choc énorme pour S. Weiss : « Depuis cette époque, je suis profondément blessé. J'ai beaucoup perdu de ma foi. La foi que la paix peut revenir, que nous sommes une nation différente,

incapable du moindre crime ». Weiss met l'accent sur l'atmosphère de haine. C'est elle justement qui donne naissance au crime. À la fin de son discours, Weiss revient sur la question du voisinage. « Il faut que des gens de race, de religion et de conviction différentes puissent vivre sans haine les uns près des autres ».

Bien que *La terre et les nuages* soit la transcription d'une conversation avec un ambassadeur, S. Weiss n'emploie pas la langue diplomatique. Aux questions il répond selon sa mémoire et son cœur, avec sincérité, sans masquer ses sentiments, sa souffrance, ses regrets, ses fixations. À propos de la Pologne, il dit : « Pour nous elle est devenue la terre de la tristesse. C'est pour cela que j'aime les nuages, plus que la terre. Quand on regarde les nuages, il n'est pas nécessaire de parler du théâtre humain sur la terre ». ■

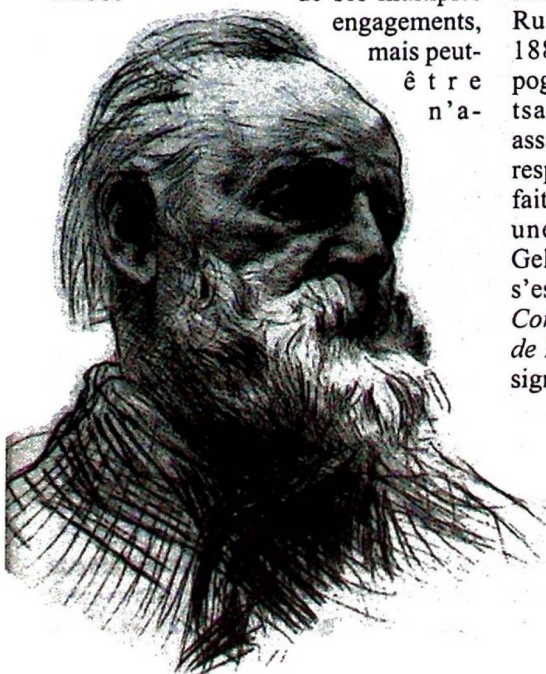
Joanna Szwedowska

(Rzeczpospolita, 27-28 juillet 2002)

Victor Hugo et les Juifs

L'année Victor Hugo tire vers sa fin... On a beaucoup parlé de son œuvre et aussi de ses multiples engagements,

mais peut-être n'a-



t-on pas assez souligné l'action humanitaire de Victor Hugo, notamment en faveur des Juifs de la Russie tsariste qui, dans les années 1880, étaient victimes de terribles pogroms, consécutifs à l'assassinat du tsar Alexandre II en mars 1881, assassinat dont on avait rendu les Juifs responsables (prenant pour prétexte le fait que parmi les comploteurs il y avait une Juive de Biélorussie, Gesia Gelfman). L'opinion publique française s'est émue et le poète prit la tête d'un Comité de secours pour les israélites de Russie. Ce comité, le 31 mai 1882, signait le texte que voici :

Chaque jour nous arrive le récit de nouvelles atrocités commises contre la population juive. Ce ne sont plus seulement des scènes de pillage, comme l'année dernière.

Des milliers de juifs inoffensifs sont cruellement maltraités et expulsés ; les maisons sont saccagées et incendiées ; les femmes sont livrées aux derniers outrages.

Devant de tels faits, qui sont une honte pour la civilisation, la conscience publique proteste.

Partout les sympathies sont éveillées en faveur des victimes.

Il faut, dans un haut sentiment d'humanité, venir en aide à de si grandes infortunes et au besoin faciliter à tant de malheureux les moyens de gagner les contrées où ils puissent vivre sous la protection des lois.

Nous comptons sur la générosité de la nation française, qui, dans toutes les circonstances et sans distinction de pays ni de culte, sait secourir ceux qui souffrent. ■

J. B.

Voici deux courtes nouvelles proposées à nos lecteurs par Carol Mann :

Les silences de la place Voltaire

Place Voltaire, gris d'octobre. Un vent tiède fait tournoyer les feuilles des platanes devant l'arrêt des autobus 61 et 67 en face de la mairie. Elles planent lentement comme des mouettes épuisées, puis s'abattent d'un coup sur le sol luisant. Le ciel s'épaissit, une pluie drue et fraîche d'automne surprend ceux qui se blottissent sous l'abri.

– *Dire qu'il faisait si beau, ce matin. On n'a même pas pensé au parapluie, c'est quand même bête, en automne.*

– *Tu n'as pas froid au moins ? viens t'asseoir ; regarde, la dame est montée, elle a pris le 67, elle.*

– *Peut-être qu'elle va faire son marché.*

– *Comment c'est possible ? on n'est ni jeudi ni dimanche.*

– *Peut-être qu'elle va à un autre marché.*

– *Alors elle n'a pas pris le bon bus. Pour Aligre, il faut prendre le 61, tu sais bien, et descendre à l'arrêt au coin de la rue Saint-Antoine, là-bas, à côté du magasin de l'Oncle Icyk.*

– *Faudrait peut-être lui dire. Pauvre Oncle Icyk.*

– *Mais non, tu ne vas pas déranger la dame, Maurice. Oui, pauvre oncle Icyk. Viens plutôt t'asseoir, tu sais qu'il faut l'attendre longtemps, ce bus.*

Maurice avance vers le banc à pas lents et se pose avec la lenteur douloureuse que ses articulations lui infligent. Il serre son foulard autour de son cou, tire sa casquette sur les oreilles. Sa soeur, elle aussi, s'est faite élégante aujourd'hui, sauf pour les sandales jaunes éculées qu'elle ne quitte plus : « Qu'est-ce tu veux, il n'ont qu'à pas regarder mes pieds. Arrivés à mon âge, ils verront ce que c'est, les rhumatismes, surtout par ce temps ».

Maurice acquiesce en secouant doucement la tête et fixe le vide. La vue du Macdonald à la place du Café Voltaire de sainte mémoire le blesse, comme à chaque fois. Certains de leurs amis ont maintenu leurs habitudes au même endroit, sirotant d'infects cafés dans des gobelets en plastique. Mais pas eux. Soura et lui ont essayé comme ça,

pour voir, une fois et sont partis, dégoûtés. « On ne se remet pas de choses pareilles » dit Soura, « Mais oui, répond Maurice en soupirant, est-ce vraiment si grave que ça, dis-moi Souré, pour nous qui avons connu le reste ? ».

Il frissonne, enfonce ses poings sur ses yeux pour ne pas voir ce qui n'a pas cessé de le hanter tous les jours et toutes les nuits depuis plus d'un demi-siècle. La vision lui revient toujours, sans crier gare, sans prévenir. Il suffit de peu. Un feu de cheminée, par exemple, un mur de briques rouges, une porte qui claque inopinément, le bébé des voisins qui crie. Alors Soura et lui se regardent, pétrifiés. Et puis brusquement, la vie reprend, comme, un discours momentanément interrompu.

Les feuilles tombent par rafales. Une d'elle à échoué à ses pieds. Il observe avec ravissement ses nouvelles chaussures, c'est à dire celles qu'il sort de leur belle boîte d'origine pour les grandes occasions. C'est si rare maintenant qu'elles sont condamnées à rester toujours neuves, et ça l'enchant. Comme la robe à fleurs de Soura qui brille un peu et crisse quand elle bouge. Elle ressemble à celle qu'elle porte sur la photo prise autrefois aux Buttes-Chaumont. Elle pose comme une star, majestueuse à 18 ans, et lui, à 14 ans, un gamin éperdu d'admiration accroupi près d'elle. Ils ne sont pas d'accord sur qui a pris cette photo. « C'est Papa », dit Maurice. « Non, répond fermement Soura, c'est Bela ; tu étais tellement jaloux que tu as oublié exprès. » Maurice se souvient obscurément d'avoir souhaité avec ardeur la mort de ce fiancé qui lui ravissait sa soeur. Il se sent encore coupable en pensant aux miliciens qui l'ont emmené, Bela, pour l'expédier on ne sait où.

Soura n'aime pas regarder les photos, alors Maurice les sort en cachette quand elle s'assoupit après les repas. Sur la pointe des pieds, il cherche l'enveloppe qu'il garde avec les papiers dans le

dernier tiroir de la commode. Il y en a quatre en tout, mais celle de sa soeur et lui, c'est sa préférée. Quatre photos jaunies, froissées pour raconter leur vie, celle de leurs parents, leurs grands-parents, les oncles, les tantes et les cousins. La photo de Fanny, Soura l'a cachée pour ne pas faire de la peine à Maurice. Ni l'un, ni l'autre n'ose évoquer la fiancée aux yeux de lumière, et chacun le regrette, à sa façon, avant de s'emmurer dans le silence.

– *Quand on sera mort, dit Maurice, ils pourront aussi découper les photos dans nos passeports, ça leur en fera six.*

– *Mais à quoi ça pourra leur servir, là-bas, en Israël ? Ils n'en auront que faire de ces photos et le reste,* gémit Soura.



Les deux fauteuils ornés de napperons de dentelle, la salle-à-manger de l'Oncle Icyk récupérée on ne sait comment, le candélabre à sept branches en faux bronze patiné, les beaux verres qu'il avait offerts à Soura pour ses soixante ans, les boutons de manchette en or qu'elle lui avait fait graver pour fêter sa retraite. Leurs trésors. Tout



l'immeuble vient d'être racheté par un promoteur et chacun espère secrètement ne plus être là lorsqu'il faudra déménager. Alors Maurice range les photos dans l'enveloppe et repousse avec peine le lourd tiroir qui grince.

– *Il doit y avoir une manifestation, et en plus la pluie ne va pas tarder*, déclare Soura qui tend une main circonspecte juste à l'extérieur de l'abri.

Pas d'autobus en vue, ni dans une direction ni dans l'autre. Les voitures klaxonnent furieusement, un policier baille en faisant des moulinets avec ses bras. Les conducteurs descendent des voitures pour s'empoigner.

– *Ils sont fous, je te dis, fous, meshugga, vraiment. Avec tout ce qu'ils ont aujourd'hui, ils se mettent encore en grève.*

Léon Blum derrière elle l'approuve de son cœur de bronze et un pigeon se pose sur sa tête. Maurice essuie furtivement le bout de ses souliers avec sa manche pendant que sa sœur lui tourne le dos.

– *Qu'est-ce qu'ils savent, eux, des vraies privations ?*

Soura continue en yiddish mêlé de polonais et de russe, comme quand elle s'énerve. Ce n'est que lorsqu'elle est calme qu'elle s'exprime en français. Bela parlait hongrois et roumain, très peu le yiddish, alors il a fallu apprendre le français. C'est comme ça qu'ils se sont connus, au cours de Mademoiselle

Kohn qui leur faisait répéter « *Noble et dure contrainte, aimable tyrannie* » ou alors « *J'aime le son du cor, le soir au fond des bois* », et encore Miss Paris écoutant son poste Emouzy dont la qualité musicale la charme davantage chaque jour.

Bela avait continué à rouler les 'r' et à dire 'ou' au lieu de 'u' et parfois Soura confond encore les 'o' et les 'a', voire les é et les è, mais elle s'y est résignée, depuis le temps. Ça fait longtemps que Mademoiselle Kohn n'est plus là pour la reprendre avec sa longue baguette de bois. Allons Mademoiselle Finkelstein, qu'elle prononçait 'Finquel-stin' pour rimer avec 'quel bon pain'. En redescendant son escalier poisseux, les élèves se moquaient gentiment de Mademoiselle Kohn, comme si sa belle prononciation pouvait lui conférer la nationalité française, en plein rue de Charonne, 5^e étage sur cour, deuxième couloir à gauche dans la pénombre qui embaumait le feutre façon chien sous la pluie et le hareng.

La résidence parisienne de Mademoiselle Kohn, dans toute sa splendeur. Pour ce que ça lui a servi, nebbesch, se dit Soura parfois, et elle songe à la vie qu'ils ont menée, Maurice et elle ensemble depuis toujours. Elle connaît toutes ses habitudes, ses préférences, ses faiblesses dont elle a suivi les infimes variations. C'est vrai qu'il ne changera jamais, toujours aussi

imprudent, incorrigible comme tous les garçons, surtout quand il fait froid. Heureusement que je veille, moi, sa grande sœur. Ça la fait rigoler, très doucement, elle dodeline de la tête et lève les mains vers le plafond. Elle connaît d'avance toute sa gamme de réactions, d'arguments et d'objections, c'est tout juste s'ils ont besoin de se parler. « *Presque quatre-vingts années passées ensemble, on finit par se connaître, n'est-ce pas, Maurice, je crois qu'on s'est tout dit* » et Maurice somnole devant sa verveine.

Quatre-vingts moins vingt-deux mois. Leur seule et unique séparation, celle dont ils ne parlent jamais. Entre eux, une ligne de chemin de fer, des miradors, les barbelés, quatre cheminées hautes d'où s'échappait jour et nuit une fumée âcre. Des fois, elle se réveille en toussant, les poumons encore remplis de ce brouillard pestilentiel. Et les matins comme ça, elle se dépêche de se lever de peur que le cauchemar ne la reprenne.

– *Tu crois qu'on devrait prendre le métro ? C'est vraiment trop loin pour marcher.*

– *Ils n'ont qu'à attendre, après tout, ils sont bien venus d'Israël, c'est encore plus loin.*

Loin de quoi ? loin de où ? médite Maurice en contemplant le ciel de plomb qui descend sur eux comme un linceul. ■

La famille L. à Montmartre

Album rouge, n° 4bis, archives de l'association Mémoire Juive à Paris

« Arrivés à Paris en 1923, les L. se font régulièrement photographier au pied de l'escalier de la Butte Montmartre. La petite Sarah est marquée d'une croix. Les années suivantes, ils continueront cette habitude qui les montre évoluer jusqu'en 1935. Le photographe se tenait toujours au même endroit » (commentaire explicatif tapé sur un petit carton collé dans l'album).

1926

« Sarah (Suzanne) est accompagnée de ses parents Bronia et Isroel. Depuis 1923, ils demeuraient 7 rue D. »

Un attroupement de chapeaux melon et de casquettes. En voyant le photographe, tous les badauds se sont mis à poser, l'air goguenard, les enfants qui dévalaient les marches se sont retournés brusquement, leurs visages sont flous. Un photographe ambulant s'installe ici, en bas des marches, tous les dimanches après déjeuner, l'heure des flâneurs, de la promenade en famille, on vient respirer le bon air après une semaine d'air rance et fétide dans les ateliers du Sentier. Même les L. se sentent revivre, France, terre de liberté, splendeurs de Montmartre et du 3^e arrondissement, bénies soient-elles. Sarah est née un an après leur arrivée, à l'hôpital Saint-Antoine, ou à

Bretonneau, entourée d'infirmières inintelligibles qui parlaient français avec douceur. Un bon signe, soupira Bronia, se remémorant les cris et les lamentations quand sa mère accouchait à la maison, là-bas, avec les Cosaques à la porte.

Sarah trône dans la belle poussette qu'Isroel astique avec orgueil, impératrice emmitouflée qui agite ses petits guêtres auprès de ses parents intimidés par la solennité du moment.

1928

C'est le printemps, ou presque. Un éclat de bleu parmi les nuages, des bourgeons, les piafs qui volettent déjà, Montmartre s'égayé. Sarah n'est plus

du tout un bébé, très coquette dans sa robe bleue et blanche (rouge et blanche) assortie au petit manteau que Bronia tient pour la photo. On le lui remettra après, il ne fait pas si chaud que ça, les adultes gardent leurs redingotes boutonnées. Mais ce qu'ils seront enchantés, là-bas, à Byalistok, à Lidice ou à Iasi. Une vraie petite Parisienne, comme on se l' imagine. Ses parents l'habillent comme une poupée, cousant ses petits vêtements tard dans la nuit, après avoir terminé les pièces des clients. Isroel commence à perdre son air âpre et craintif. Les mains dans les poches, il esquisse presque un sourire d'aise. Il lui arrive de se promener dans Paris, dans les beaux quartiers pour voir comment ils vivent, eux. Bronia n'a pas confiance. Elle s'est créé un village à elle, aux repères sûrs, qui va de la République au Temple. Le pôle sud, c'est la Seine que l'on aperçoit entre deux bâtisses en haut de la rue François-Miron, le pôle nord, c'est la Butte, le dimanche uniquement.

Photo E. Boubat



1929

Sarah en manteau taille basse, un minuscule chapeau cloche enfoncé jusqu'au sourcils, comme sa mère, sauf pour les longues chaussettes blanches. De sa main droite, elle tient un seau émaillé et une pelle. Le square n'est pas loin. Après la séance, Sarah va jouer au sable tandis que ses parents s'assoient sur le banc pour humer le printemps parisien. Dans un cabas, Bronia a emporté un goûter luxueux : une part de strudel pour Sarah (aux noix, pas aux pommes parce que c'est trop salissant), du pickel-fleisch entre deux tranches de pain au cumin, pour Isroel et pour elle. Dire que, là-bas, la viande et les gâteaux, c'était réservé aux fêtes, et encore. Bronia se revoit à l'âge de Sarah, dans la cuisine au sol de terre battue, mâchonnant longuement un

croûton de pain trempé dans un fond de confiture de prunes. Mange, Sourélé, mange, profite de ton bonheur.

1930

Le photographe a le sens des affaires. Il fait poser deux groupes à la fois, de chaque côté de la rampe. À droite, un fêtard au chapeau de travers, enlace deux femmes à la fois qui se tortillent de bonheur. À gauche, graves comme toujours, Bronia et Isroel fixent le photographe pour l'éternité. Bien sûr, la présence des autres les a gênés, mais ils n'ont rien osé dire. De toute façon, ils n'ont pas eu l'occasion d'apprendre le français. Leurs amis, leur entourage, même les clients parlent au moins le yiddish et en plus l'allemand, le russe, le polonais ou le roumain. Bronia dit que, quand Sarah ira à l'école, ils se mettront au français. En attendant,

Isroel vient de noter l'adresse de Made-moiselle Madeleine Halévy qui donne des cours de français rue Trudaine, cinquième étage droite tous les jours à sept heures du soir. C'est une heure, ça, pour apprendre le français ! s'exclame Bronia avec dédain, et qu'est ce que c'est comme nom, Madeleine, quand on s'appelle Halévy !.

1931

Bronia et Isroel surtout ont grossi. Il est méconnaissable. En sept ans, il s'est métamorphosé en bourgeois, les affaires vont de mieux en mieux, il arbore une moustache et sourit gaiement. Ce qu'ils vont être épatés, là-bas. La mère et la fille portent de petits cols en fourrure sur leur manteau. Ses parents lui cousent des vêtements inspirés par *Fémina* et *Le Jardin des Modes*. On la bichonne, on la chouchoute, on crie au génie au moindre commentaire. Quand elle dort, ses parents viennent, sur la pointe des pieds, l'écouter respirer et embrassent ses boucles

éparses en bénissant le sort et la Troisième République.

1931

L'hiver. Sarah est entrée à l'école. Manteau chaud et béret. Mademoiselle Suzanne L. Personne à la maison n'arrive à prononcer le 'U', ils disent 'Zouzan', alors on continuera à dire Sourélé, c'est plus doux, plus roucoulant. Bronia leur a raconté ça dans une longue lettre, le cartable, l'institutrice, la comptine que Sarah a récitée en français à la fin de sa première journée sans en comprendre un seul mot. Et puis il y a Liberté, Égalité, Fraternité écrit en grandes lettres sur l'entrée, vous pouvez vous imaginer ça chez nous ? Souris, ma petite fille, elle lui prend la main sur la photo, et on va leur montrer quelle grande fille tu es à présent.



1932

Manteau de drap croisé et chapeau rejeté en arrière, il ne manque plus à Isroel que le cigare. Il est devenu corpulent et a du mal à remonter les six étages mais, comme les affaires vont miraculeusement bien, il vient de louer l'appartement au quatrième, un véritable palace avec trois pièces, une fenêtre sur cour (la chambre de Sarah) d'où on voit un arbre et le haut de la coupole du Sacré-Cœur et, comble du luxe, l'eau courante. Bronia croit rêver. La crise est partout, mais semble les avoir épargnés pour le moment. Isroel et elle cousent, brodent, surfilent des oiseaux en paillettes, des fleurs en dentelles et des guirlandes en strass qui se répandent sur les robes du soir du Tout-Paris. Bronia et Sarah sont en manteau de fourrure, chacune porte un petit sac à main. Sarah y a rangé son mouchoir, les deux billes qu'elle a gagnées dans la cour de récréation, un minuscule miroir et une toute petite

poupée de chiffons que sa maman lui a cousue.

1935

Sarah est en train de devenir une jeune fille élancée, trop maigre au gré de ses parents qui s'épaississent au fil des années. Mange Sourélé, pourquoi tu manges pas. Un manteau blanc d'une vertigineuse élégance, des chaussures vernies, ses parents n'en peuvent plus d'orgueil. Ils vont être stupéfaits, là-bas, d'ici peu, tout le monde se hâtera de lui expédier un fiancé. Isroel est perturbé par ce qui se passe en Allemagne. Dans le quartier, il y a des réunions tous les soirs. Isroel ne veut pas prendre cet Allemand fou au sérieux, même si ses copains s'en alarment. Ici, en France, on est à l'abri ; regardez, il y a même des Juifs comme Blum qui font de la politique, on peut compter sur lui. Isroel, ébahi, le raconte dans ses lettres. Bronia ne partage pas son optimisme, le souvenir des pogroms transperce ses cauchemars et elle se réveille la nuit en

hurlant. Il lui arrive de plus en plus de se piquer les doigts en cousant.

Les années passent et le lampadaire, les marches infinies, les grilles silencieuses, le mur en briques restent immuables, les passants passent, certains reviennent, d'autres s'en vont dans la nuit, l'ombre étouffée, le souvenir évaporé, la vie en cendres.

Juin 1939

Aujourd'hui, pour la première fois, ils sont allés chez le photographe. Sur leur trente et un. Tous les trois sont assis autour d'une table et se regardent tranquillement, en cherchant dans le regard des deux autres le reflet émerveillé de leur bonheur.

« Bronia et Isroel L., brodeurs à domicile, demeuraient 7 rue R. Tous les deux sont morts en déportation. Seule leur fille Sarah (Suzanne) a pu échapper, grâce à la Résistance, à la rafle du 16 juillet. » ■

Carol Mann

« Paradis »... au jardin du Luxembourg

Cet été, dans le jardin du Luxembourg, entourant le « Triomphe de Silène », sculpture de Jules Dalou, les promeneurs ont pu admirer un parterre de fleurs pas comme les autres. C'est une mosaïculture sur laquelle on pouvait lire le mot « paradis », calligraphié en arabe, hébreu et japonais.

Ramiya Belkacem, jeune élève de l'École des Mines de Paris, est à l'origine de cette réalisation. Dans le cadre de leur diplôme de fin d'année, les élèves doivent présenter un projet personnel et original. Depuis son enfance Ramiya

Belkacem s'intéresse à la calligraphie. Cet art se définit « non seulement comme celui de la belle écriture, mais aussi comme un exercice spirituel... La calligraphie n'est pas seulement la représentation de la parole et du mot, mais aussi celle de la sensibilité du

calligraphe... Comme tout art la calligraphie a pour but de faire réfléchir le spectateur ».

Le mot « Paradis » choisi par Ramiya Belkacem, Abdallah Akar l'a calligraphié en arabe : « Janain » ; Frank Lalou en hébreu : « Eden » et

Keyko Yokohama en japonais : « Rakuen ». Pour que cette œuvre dure le plus longtemps possible les jardiniers du Sénat ont utilisé des plantes à faible développement, leurs couleurs sont chaudes et vives. Ce beau travail suscite émotion et réflexion. ■

Fania Perez



Photo Nathaniel Baruch



Réponse à un ami qui m'a posé une question difficile

Cher Jean,

La question que tu m'as posée l'autre jour comportait un piège, et je te l'ai fait remarquer. Toutefois, n'ayant pas l'habitude de me dérober j'y ai répondu sans ambiguïté. Alors qu'il y avait une ambiguïté, immédiatement perceptible, dans ton interrogation, mais la suite de la conversation n'a pas permis de développer le sujet, et m'amène à y revenir.

Aimes-tu Israël ? m'as-tu demandé. De quoi parlais-tu, de l'État ou bien du pays ? Il est vrai que je n'aime pas l'État d'Israël. Sa raison d'État est omniprésente, puissante et cynique (comme toute raison d'État) et lui dicte des actes que je réprouve. Pour des raisons morales, et aussi parce que je ne parviens pas à croire en leur efficacité. Ces idées sur la politique du gouvernement israélien, tu les partages. Par conséquent je m'aventure à supposer que l'État actuel, tu ne l'aimes pas non plus.

Quant au pays, c'est différent : tu t'y sens bien, tu y es chez toi, tu l'aimes... C'est ici que nous divergeons un peu. Je vais parfois en Israël, où j'ai de la famille et des amis, et pour voir le pays où vit désormais un tiers du peuple juif. On ne saurait m'accuser d'indifférence : j'ai participé à bien des initiatives en faveur d'une paix juste au Proche-Orient. J'ai pour ce pays et pour le peuple qui l'habite une grande tendresse, et un attachement fondamental. Si par malheur tout cela devait disparaître, ce serait à mon avis la fin du peuple juif – la perte serait trop grande. Rien que l'idée d'une telle catastrophe me bouleverse.

Et néanmoins, je ne me sens pas aussi bien que toi en Israël. D'abord parce

que les quelques mots que je sais d'hébreu ne suffisent pas pour une communication directe, pour une intelligence immédiate. Quand mes sabras de cousins me parlent en anglais, ils s'expriment (et moi face à eux) dans une langue qui n'est pas la leur, les paroles se font maladroites, il y a un écran supplémentaire et la qualité des échanges en souffre. Peut-être y suis-je trop sensible. D'autre part, m'horripile le rythme de vie d'un pays où la laïcité n'est pas la règle, où le militantisme des religieux m'agresse à chaque pas. La dernière fois que j'y suis allé, le conflit a commencé dès Orly. Un homme en noir m'a interpellé dans la salle d'embarquement : – *Atah Yehoudi ?* Et quand j'ai acquiescé de la tête, il s'est mis à m'enrouler de force des phylactères sur le bras... Rassemblant le peu d'hébreu que je sais, j'ai juste pu dire (certes maladroitement, mais je ne savais le dire de manière nuancée) : – *Ani rak Yehoudi, ani lo mechougue*. J'ai failli me faire écharper par un petit groupe de religieux qui se sont sentis insultés.

Tu me diras que ce n'est pas tout Israël. C'est vrai, et c'est un autre Israël que je fréquente. Mais cette agressivité est lassante et, en Israël même, la laïcité semble perdre bataille après bataille. Si la vie privée ne regarde en principe personne ni non plus le *Shoulkhan Aroukh*, la vie publique est rythmée par les contraintes religieuses auxquelles chacun est forcé de se conformer. On peut s'en accommoder ou non, c'est une question de tempérament. Paradoxalement, les contraintes qu'impose la vie dans une société de tradition chrétienne me pèsent moins – question d'habitude, sans doute.

Enfin, je me sens un peu à l'étroit, enfermé dans un lieu clos. Je sais tout ce qu'il y a de subjectif dans cette sensation, mais qu'y faire ? Comment être détendu quand on est cerné, sur toutes les frontières, par la haine ? Je n'insisterai pas sur la difficulté de se mouvoir à l'aise dans un pays soumis à la tension de l'Intifada, même et surtout si cette tension ne peut plus être prise pour un phénomène passager.

Tout cela fait qu'à une question simple en apparence : « *aimes-tu Israël ?* », je suis forcé, à mon cœur défendant, de répondre par la négative. Car « *aimer* » a pour moi un sens précis. Or, ici apparaît un piège insidieux de notre langue : le contraire d'aimer, c'est quoi ? Il n'y a pas de neutralité dans les sentiments : si l'on n'aime pas une chose, c'est qu'on éprouve pour elle un sentiment négatif. Il suffit que quelqu'un dise : « *Moi, je n'aime pas aller chez le coiffeur* » pour que son interlocuteur interprète qu'il a cette corporation en horreur. Me voici alors classé – abusivement – parmi les hostiles à Israël, les adversaires, voire les ennemis. Or, ce n'est pas le cas. Ce que j'éprouve n'est pas cernable simplement. Ce n'est ni l'indifférence, ni la détestation, ni la haine. C'est du regret, de la rancune même (*pourquoi est-ce si différent de mes désirs ?*), c'est puéril et irréaliste. Tiens, c'est comme un frère qui ne se comporte pas comme il faudrait – on peut en être peiné, mais on ne renie pas un frère. Et je me crois gardien de mon frère...

En somme, je t'envie d'aimer Israël. Ta vie est plus simple. Comment donc fais-tu ?

Ton perplexe et néanmoins amical

J.S. Nakhalnik

Solution des mots 5763

Horizontalement : I – Gentlemen's agreements. II – Agée. Rationnellement. III – Gypse. Ta. Ce. Musette. IV – AP. Sis. V – RT. Pots. SO. VI – II. Ma. Triche. Et. VII – Négus. Rues. Papy. VIII – Enoch. Pils (slip). APHP. IX – OK. TTHHCSP (Pschitt). Osaï. X – Se. UUU. Air. RS. XI – In. Arles. AT (ta). XII – Ta. Léon. Tu. De. XIII – Fêtez. ILG. Averses. XIV – Irise. TLL. Trésor. XV – Lac. EEE. Vestiges. Verticalement : I – Gagarine. Fil. 2 – Egyptien. ERA (are). 3 – NEP. GO. Tio. 4 – Tes. Mucosités. 5 – Ashkénazes. 6 – ER (Rè). 7 – Mat. Ta. 8 – ETA. 9 – NI. Spiritualité. 10 – Socioculturelle. 11 – Anesthésiologie. 12 – GN. Ses. En. 13 – Ré. Cas. 14 – ELM. St. Tare. 15 – Elu. Preuves. 16 – Mes. Est. 17 – EME. PAO. Roi. 18 – Net. APS. SRG (Serge). 19 – TNT. Sépharade. 20 – Sténotypistes.

Depuis trois ans déjà, à l'initiative de Lilian Brewer-Gomez, une rencontre estivale entre Occitans et Juifs a lieu dans le petit village cévenol de Bréau. Voici un rapide aperçu de l'ambiance de la cuvée 2002, par notre envoyée presque spéciale, Muriel Klein-Zolty.

Oy, Oi, Oil en pays d'Oc

Muriel Klein-Zolty

Tel est le titre de la cassette éditée en 2000 lors de la première grande rencontre yiddish-cévenole à Bréau. Telle pourrait être dénommée cette troisième manifestation qui s'est déroulée du 6 au 14 juillet 2002 et qui a rassemblé une centaine de yiddishophiles venus des quatre coins de l'Hexagone et des occitanophones judéophiles accourus nombreux. Pour la troisième fois en effet, l'association « Yiddish et Cie en Cévennes » dirigée par Lilian Brewer Gomes a organisé une rencontre yiddisho-cévenole, durant laquelle Bréau a vibré à la cadence des mélodies et des mélodies yiddish.

Le Yiddishland dans les Cévennes ? L'idée est moins étrange qu'il n'y paraît. En effet, la population locale présente quelques traits communs avec

participant à la Résistance et en sauvant des Juifs. La rencontre permet donc d'amorcer un dialogue interculturel yiddisho-occitan et de rendre hommage aux Justes de la région (deux habitants de Bréau ont obtenu l'année dernière la médaille).

Qui n'a pas passé quelques heures sur la place du village à lire ou à bavarder à l'ombre des grands arbres ne peut comprendre le « tam » qui se dégage de cette rencontre. Ce qui anime les participants, toutes générations confondues, ce n'est pas la nostalgie d'un monde perdu mais au contraire une intense joie de vivre, malgré les itinéraires souvent douloureux. Un sentiment de bonheur, de réenchantement se lit sur les visages, il s'exprime dans les danses spontanées sur la place de Bréau et dans les morceaux de piano joués par l'Orléanais Maurice Amrofel.

Comment résister à toutes les sollicitations proposées par le programme ? Doit-on suivre les deux cours de yiddish qui ont lieu le matin ? Doit-on participer à l'atelier d'improvisation théâtrale qui permet d'exprimer sa fantaisie, son imagination ? Doit-on plutôt chanter en polyphonie dans la chorale

Qu'importe. À midi, les « travailleurs de l'ombre » de l'atelier cuisine installent bancs et chaises sur la place du village pour servir des plats yiddisho-cévenols. Puis, jusqu'à seize heures, les participants ont quartier libre pour faire la sieste, continuer une discussion amorcée le matin sur l'avenir du yiddish, raconter la dernière blague juive ou s'éclipser afin de découvrir les sites touristiques environnants.

À seize heures, tout le monde se précipite dans le temple de Bréau pour des conférences variées : l'humour juif par David Kurc, source inépuisable de witz et par ailleurs aussi de toutes les chansons françaises, la poésie yiddish par la talentueuse Batia Baum, les Enfants cachés, l'intégration...

Et après vingt et une heures ont lieu des soirées cinématographiques, comme la présentation du film de Mado « Moshé Zalsmann un Mensch », qui raconte la vie d'un témoin d'exception à l'époque stalinienne, ou des soirées artistiques. Les enivrants spectacles donnés par Michelle Tauber, Jacques Grober, François Lilienfeld... ravissent le public. Emportés par le rythme de Tschiri bim, bam, bam, les noctambules sont alors conduits... dans les étoiles par un astronome passionnant et passionné, Samy Ramstein.

On ressort de ce Festival mû par un irrépressible désir de parler, de chanter, en yiddish et éventuellement en occitan. On reste pénétré, hanté par une musique de fond et un rêve lancinant :

L'an prochain à Bréau

Dos kumendike Johr...in Bréau

L'an que ven.... a Breau. ■

les Juifs. Détentrice d'une culture minoritaire et menacée (l'occitan), elle est héritière des Camisards dont le « Musée du Désert » au Mas Soubeyran, à cinquante kilomètres de Bréau, retrace la passionnante épopée, et dont différents villages cévenols ont célébré cet été le tricentenaire de la révolte. En outre, cette population à majorité protestante calviniste s'est illustrée pendant la dernière guerre en

dirigée par l'accordéoniste et ancien Hazan de la synagogue libérale de Zurich, François Lilienfeld ? Doit-on devenir cinéaste et avec Mado filmer les scènes hautes en couleur du Yiddishland de Bréau ? Ou doit-on se rendre à la docte conférence dispensée par mon (notre) éminent et intarissable bibliste Marc-Henri Klein. ? Comment choisir entre toutes ces activités qui se déroulent chez l'habitant ?



Danse à Bréau

Pour tout renseignement ou inscription pour l'année prochaine, on peut s'adresser dès à présent à « Yiddish et Cie en Cévennes », 40 rue Pascal, 75013 - Paris ; Tel : 01 43 31 67 09 ou 04 67 81 26 73.

Le judéo-espagnol en fête... avec Djoha !

Bella Lustyk

Le soleil brille encore et toujours sur Paris pour la cinquième fête de Djoha, ce mercredi 19 Juin 2002 ; c'est comme un clin d'œil du ciel pour ce rendez-vous annuel tant attendu de la culture judéo-espagnole.

Voici quatre ans, au printemps 1998, nous, sépharades des Balkans et lecteurs fidèles de *La Lettre Sépharade* de notre ami Jean Carasso, décidons de créer « *Aquí Estamos* » (« Nous sommes toujours présents »), « Association des Amis de la Lettre Sépharade », afin de maintenir, faire connaître et promouvoir par tous les moyens appropriés, et dans le respect des opinions de chacun, la culture sépharade judéo-espagnole en affirmant notre spécificité et d'assurer la sauvegarde de « *muestra lingua* » (notre langue).

Notre bulletin *Caminando i avlando* (marchons et discutons) que nous éditons régulièrement est un lien avec nos adhérents et le détail de nos diverses activités y figure : ateliers cuisine, écriture, chants, cours de langues, voyages ainsi que toutes nos manifestations.

Pour combler le manque d'événements célébrant notre culture, Antonio Diaz Florian, directeur du *Théâtre de l'Épée de Bois*, nous propose généreusement de participer au Festival des cultures juives et israéliennes (Kabalat Panim : Accueil de l'Autre) et nous ouvre les portes de son magnifique théâtre dans le cadre verdoyant de la Cartoucherie de Vincennes : la première fête de DJOHA est mise sur pied.

Pourquoi « Djoha » ? c'est un personnage incontournable un peu simplet, plein de bon sens, récurrent dans les contes, légendes et proverbes du Moyen-Orient où il revêt différentes appellations : « Dchra » chez les Juifs d'Afrique du Nord, « Goha » chez les Égyptiens et « Dhoha » en Turquie ou en Grèce. C'est un héros très familier

qui a inspiré des milliers d'histoires écrites notamment par Mathilda Koen-Sarano qui nous les conte avec esprit et délice.

Donc, ce mercredi 19 juin 2002 dès 14 heures les plus jeunes générations ont répondu « présentes » à cet après-midi récréatif que toute l'équipe d'*Aquí Estamos* a réservé aux enfants. En effet, présentation de livres, clown, conteuse et goûter se sont succédé dans ce cadre authentique du *Théâtre de l'Épée de Bois*.

Pendant ce temps, les plus grands et les plus âgés après avoir flâné, feuilleté et acheté les livres sur notre culture, certains mêmes dédiés par les auteurs présents, se retrouvent au buffet grandiose autour d'un bon raki pour déguster et savourer les spécialités (borekas, filikas, albondigas, etc.) préparées par notre fine équipe de cuisine : les odeurs de notre enfance embaument l'atmosphère !

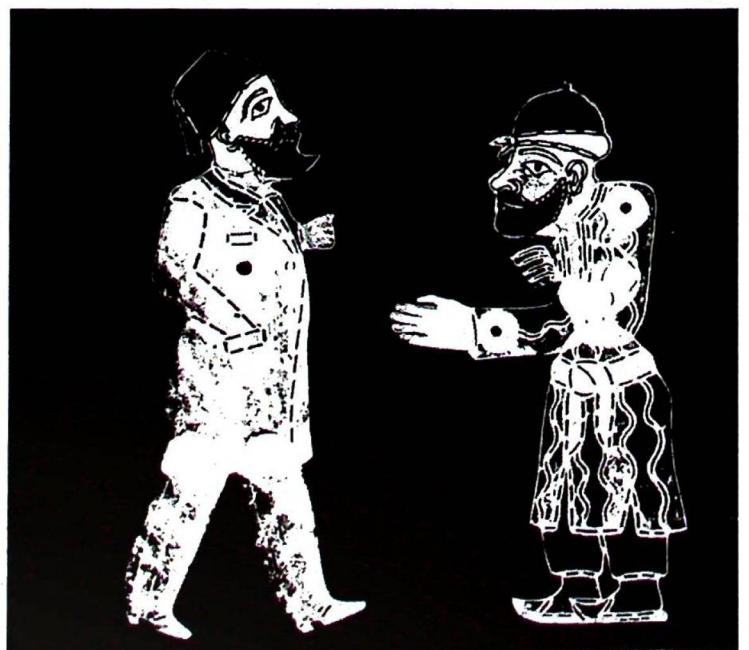
Durant cet après-midi, plus d'un demi-millier de nos fidèles amis ont aussi le choix de se laisser bercer par les contes sépharades « de la Tia Sarah » (tante Sarah) dits par Suzanna Azquinez, d'écouter Stella Gutman interpréter les chansons que nous chantaient nos parents et grands-parents et que découvrent avec curiosité les plus jeunes et, en soirée, de rire aux éclats avec la comédie musicale que

nous ont inter-prétée avec brio en judéo-espagnol (fait unique) Mathilda Koen-Sarano et Léon Sason venus tout spécialement d'Israël !

La fête de Djoha a clos cette année une semaine exceptionnelle puisque le premier colloque judéo-espagnol/ladino a été organisé à l'UNESCO les 17 et 18 Juin par *La Lettre Sépharade*, l'Autoridad del Ladino et « *Aquí Estamos* ». Les représentants de plus de 15 pays étaient là et beaucoup d'entre eux ont assisté à la fête de Djoha.

Le mélange des genres et des générations a démontré une nouvelle fois la vivacité de notre culture et la volonté de toutes et tous de préserver et transmettre notre patrimoine culturel.

Grâce à la bonne humeur, la disponibilité, l'entier dévouement et la volonté de toute notre équipe organisatrice, la fête de Djoha a été une nouvelle fois un grand succès et les rencontres avec tous nos amis judéo-espagnols des quatre coins du monde une grande joie. ■





Conservation et promotion de la langue et de la culture judéo-espagnoles (ladino) au patrimoine immatériel de l'Humanité, tel est l'audacieux objectif que se sont fixé les participants du colloque qui s'est tenu au mois de juin à l'UNESCO¹. Le ladino est diversement parlé dans le monde et bénéficie d'un soutien variable selon les pays. Un plan d'action pour les dix prochaines années devrait éviter que cette langue, porteuse de toute l'histoire des communautés sépharades, ne sombre dans un irréparable oubli.

Le judéo-espagnol n'est pas une langue morte !

Claude Gorin

Non, le judéo-espagnol n'est pas une langue morte. À preuve les 250 à 300 personnes qui ont assisté au colloque qui lui a été consacré à l'UNESCO en présence de délégations permanentes et d'intervenants originaires de 14 pays : Allemagne, Argentine, Bulgarie, Croatie, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce, Israël, Italie, Portugal, Serbie, Turquie, États-Unis. Une bonne partie des intervenants s'exprimaient en judéo-espagnol et peu de personnes eurent besoin de recourir à la traduction simul-tanée prévue par les organisateurs !

Le ladino et les aléas de l'histoire juive

Où parle-t-on le ladino ? On observe de notables différences qui sont liées à la présence massive des Juifs sépharades avant la dernière guerre dans certains pays (Grèce, Turquie, Serbie et Yougoslavie, pays francophones) ou aux vagues migratoires d'avant ou d'après la Shoah (Europe, États-Unis, Amérique latine).

Un exemple significatif, celui de la Grèce, et de Salonique en particulier, que l'on appelait « mère d'Israël », peuplée pour moitié de juifs (environ 70 000 personnes avant la Shoah) qui parlaient tous ladino. Aujourd'hui seuls 20% des quelque mille Juifs qui y vivent (dont 400 à Athènes) le parlent encore. Malgré la destruction de toutes les archives concomitante à la déportation des Juifs de Grèce, de nombreux efforts

ont abouti à la récente création d'un musée à Salonique qui recueille ce qui peut attester de leur présence. La communauté commence à publier des livres, des recueils de chansons, et organise des conférences afin de transmettre la langue aux jeunes.

À l'inverse, les Sépharades de la petite communauté de Rhodes, italienne de 1917 à 1947, rescapés de la Shoah ont parlé et transmis cette langue ; la revue *Los Muestros* éditée en Belgique² constitue un lien important entre eux. Un film retraçant leur présence à Rhodes puis au Congo Belge (*Rhodes nostalgie*) a d'ailleurs clôturé la première journée du colloque.

Parmi les 220 000 Juifs vivant en Argentine, un tiers sont des judéo-espagnols. Le judéo-espagnol a tendance à se dissoudre dans la langue du pays ; un effort particulier est entrepris pour la culture, moindre pour la langue elle-même. Un enseignement culturel est assuré dans le cadre de l'étude de l'Histoire des Juifs hispaniques à Buenos Aires, Tecuman, Rioja....

Au Venezuela, les Juifs forment un trait d'union avec Curaçao. Ils organisent des festivals de chants, des journées œcuméniques culturelles sépharades, islamiques et chrétiennes. Il existe depuis peu des ateliers ludiques pour adultes dans le cadre de l'université.

En Espagne où peu de Juifs vivent aujourd'hui, le judéo-espagnol fait partie de l'enseignement de la langue et de la culture dans les universités et constitue un objet de travaux de recherche d'étudiants. Outre la création d'un centre de documentation à Madrid, plusieurs ouvrages, romans ou études sur des textes séphardis anciens, légendes, littérature classique ont été édités à Madrid, Grenade et Barcelone.

En Turquie, la presque totalité des 23 000 Juifs qui vivent à Istanbul parlent le judéo-espagnol, mais ce sont majoritairement des personnes âgées, comme le montre une enquête réalisée auprès de huit cents personnes de dix à soixante-dix ans. Les jeunes le comprennent, mais trop souvent ne le parlent pas. Il devient urgent que le judéo-espagnol soit étudié avant que ceux qui peuvent encore le transmettre ne disparaissent. Il existe comme dans la plupart des pays des initiatives individuelles ou des groupes qui recueillent des mémoires, des contes, des chants, des livres de cuisine...

Aux États-Unis, les Juifs sépharades vivent essentiellement autour de quatre pôles, New York, Floride, Californie et Seattle. Là encore, une grande diversité, depuis les cours religieux dans des synagogues aux cours dispensés par des communautés. Les distances rendent les réunions difficiles à organiser. Un cas particulier, celui de la communauté cubaine où même si la langue est plus familière, puisque proche de l'espagnol, la grammaire se perd. Comme dans de nombreux autres pays, les pédagogues manquent cruellement.

En Serbie et dans l'ex-Yougoslavie que la plupart des Juifs ont quittées, un questionnaire diffusé par l'Université de Belgrade a permis de constater qu'il existe un intérêt pour le judéo-espagnol. Un dictionnaire serbe/judéo-espagnol serait indispensable de même que quelques manuels d'enseignement.

Le pays où les Juifs parlant le judéo-espagnol sont les plus nombreux est sans conteste Israël qui a créé une « Autorité nationale pour la culture judéo-espagnole » avec pour objectif le développement de l'enseignement de la langue, le maintien de la culture et des activités pour tous les publics. Quatre universités, Ben Gourion, Bar Ilan à Tel Aviv, l'Institut Maale Adumim et

¹ Le colloque « Judéo-espagnol / ladino, Langue et Culture : enjeux et perspectives » s'est déroulé à l'UNESCO les 17 et 18 juin 2002, sous le haut patronage de son Directeur général, Koïchiro Matsuura, dans le cadre de l'Année des Nations Unies pour le patrimoine culturel. La coordination scientifique a été assurée par Jean Carasso, initiateur et responsable de *La Lettre Sépharade*, et par M. Shaul de l'*Autoridad del Ladino* (Israël).

² Éditeur M. Rahmani, 25, rue Dorothee, 1180 Bruxelles.

Jérusalem proposent des cours de langue et de civilisation à trois niveaux (des débutants à l'enseignement supérieur). Actuellement, dix étudiants préparent leur doctorat. Citons, parmi les nombreuses initiatives, celles de l'Institut Cervantès qui dispense des cours en ladino. Récemment, une exposition à Beth Hatefutsoth (musée de la diaspora à Tel Aviv) a permis de faire connaître le patrimoine culturel, dont des livres en ladino.

Les efforts de Mathilda Koen-Sarano, la « mère de Djoha », (personnage de naïf légendaire) qui depuis bien des années conserve avec enthousiasme contes et *refranes* (locutions et proverbes) est une remarquable illustration de la volonté de transmission. Son talent de conteuse nous réjouit à chacune de ses visites. En France, l'INALCO (École des Langues Orientales) a malheureusement cessé d'enseigner le judéo-espagnol ; cet enseignement est assuré désormais par le CNED (Centre National d'Enseignement à Distance). Le maintien de l'acquis de la langue et

de la culture trouve place dans le cadre d'associations proposant des publications telles que *Aquí Estamos* et *La Lettre Sépharade* (qui compte aujourd'hui 4 000 abonnés), *Los Muestros* en Belgique et diverses activités, réunions et conférences, y compris des cours de cuisine !

Ces thèmes ont fait l'objet de tables rondes dont on dégage ici l'essentiel.

En France, la bibliothèque de l'*Alliance Israélite Universelle* constitue une source d'archives pour les chercheurs du monde entier de même que le fonds Nahmias de textes anciens dont une petite partie seulement a été publiée. Bientôt le fonds Revah sera accueilli au Collège de France, de même que le fonds Abraham Danon, à la Bibliothèque des Langues Orientales. En Israël, des émissions de radio de *Kol Israël*, en judéo-espagnol, ont permis que le ladino soit écouté dans tout le bassin méditerranéen, malheureusement sur les ondes courtes qui atteignent peu d'auditeurs. La création d'un site Internet en octobre 1999 à Jérusalem permet des échanges et une

diffusion d'informations exclusivement en judéo-espagnol.

En Italie, on trouve quelques éditions de livres anciens sur l'Italie sépharade qui a constitué un point de passage entre le XVI^e et le XVII^e siècle. Le dialecte judéo-livournaise a laissé des traces dans le corpus lexical. Quelques initiatives individuelles ont abouti à la mise en valeur de grands livres liturgiques, des textes communautaires de Ferrare, Pise, Livourne.

Qu'il s'agisse de production littéraire ou poétique, de nombreuses réalisations, plus ou moins éphémères ont vu le jour.

En Argentine, un numéro spécial (dans une publication mensuelle) a été consacré à Maïmonide ainsi qu'à José Luis Borges et à Ernesto Sabado, les deux écrivains les plus célèbres du siècle dernier. Une très belle revue diffusée également au Chili et au Brésil a malheureusement cessé de paraître. En Turquie, l'hebdomadaire *Shalom* publie une page en judéo-espagnol consacrée entre autres à des biographies d'hommes célèbres dont Abraham Leon. ■

Un plan d'action sur 10 ans

Les travaux du colloque ont abouti à des recommandations auprès de l'UNESCO pour « la conservation et la promotion de la langue et culture judéo-espagnole (ladino) au patrimoine immatériel de l'Humanité » sous la forme d'un plan sur dix ans dont voici les principaux axes et objectifs.

1 - Enseigner :

- ★ Formation de professeurs de ladino (niveaux primaire, lycée, université et adultes) ;
- ★ Édition de manuels et outils pédagogiques adaptés aux communautés dispersées (en particulier méthodes de langue en auto-apprentissage) ;
- ★ Publication de monographies sur la langue judéo-espagnole et d'un atlas linguistique ;
- ★ Création de banques de données accessibles à tous les chercheurs. Mise en place de cours d'été pour étudiants et animateurs socioculturels ;
- ★ Organisation de séminaires de formation d'étudiants avec appel à des conférenciers (comme les séminaires sur le Yiddish de New York) ;
- ★ Création d'échanges de professeurs spécialistes du judaïsme ;
- ★ Développement du lien entre l'État d'Israël et la diaspora pour améliorer les connaissances en langue et culture sépharades.

2 - Diffuser :

- ★ Encouragement et soutien à la publication (notamment via Internet) de livres, journaux et revues en judéo-espagnol/ladino, en particulier pour la jeunesse (création de maisons d'édition de livres en ladino) ;
- ★ Ouverture de concours et attribution de prix pour susciter la création littéraire en judéo-espagnol.

- ★ Mise en place d'un fonds de publications pour les collections existantes en mettant des catalogues à disposition dans les bibliothèques publiques et universitaires ;

- ★ Création d'une collection bilingue de textes littéraires anciens et contemporains (dans les diverses langues parlées par les judéo-espagnols) ;

3 - Recueillir :

- ★ Soutien à la publication de cassettes et de CD du patrimoine conté et chanté ;
- ★ Acquisition de documents en ladino et coordination des responsables des diverses collections ;
- ★ Enrichissement des musées existants (ou à venir) ;
- ★ Promotion d'œuvres de théâtre en ladino ;
- ★ Collecte auprès des particuliers de journaux judéo-espagnols dispersés dans le monde et enregistrement sur microfilms ;
- ★ Création d'archives audiovisuelles des coutumes, usages et rituels judéo-espagnols ;
- ★ Recueil et enregistrement en judéo-espagnol de la mémoire de la Shoah et de récits de vie (via des campagnes de collectes de documents auprès des particuliers).

4 - Transmettre :

- ★ Optimisation du réseau Internet pour offrir une meilleure communication en ladino sur les divers aspects de la culture judéo-espagnole ;
- ★ Mise en place d'itinéraires culturels entre différents centres du judaïsme sépharade (tels que ceux proposés par la Fondation *El Camino de la Lengua Castellana*) ;
- ★ Création d'un centre patronné par l'UNESCO pour la coordination des initiatives espagnole, européenne et mondiale.



Juifs et Spartiates : une curieuse parenté

Claude Mossé



On sait la place que Sparte, cette cité grecque, a tenue dans l'imaginaire des sociétés occidentales. Des pratiques égalitaires, une éducation strictement contrôlée, une vie austère imposée par les lois que le légendaire Lycurgue aurait données à la cité et auxquelles les Spartiates seraient demeurés fidèles pendant des siècles en faisant un « modèle » qui inspira aussi bien les révolutionnaires français de quatre-vingt-treize que les idéologues du nazisme. Voilà qui a priori n'incite pas à rapprocher les Juifs et les Spartiates. Et pourtant ce rapprochement a été « inventé » à l'époque hellénistique, dans les milieux juifs hellénisés. Dans le premier *Livre des Maccabées*, récit des luttes menées contre le pouvoir séleucide par Judas Maccabée et ses frères Jonathan et Simon, il est fait mention d'une lettre que Jonathan qui avait succédé à Judas comme Grand Prêtre en 160 avant notre ère aurait envoyée aux Spartiates. Il y mentionnait la lettre qu'aurait adressée autrefois au Grand Prêtre Onias le roi spartiate Areus, dans laquelle ce dernier écrivait : « Il a été trouvé dans un récit au sujet des Spartiates et des Juifs qu'ils sont frères et qu'ils sont de la race d'Abraham ». Et Areus ajoutait : « Vos troupeaux et vos biens sont à nous et les nôtres sont à vous » (*Mac. I, 12, 20-23*). Jonathan, après avoir rappelé cette correspondance, précisait : « Nous ne cessons pas en toute occasion de faire mémoire de vous aux fêtes et aux autres jours fériés, dans les sacrifices que nous offrons et dans nos prières, comme il est juste et convenable de se souvenir de ses frères » (*Mac. I, 12, 11*). Lorsque Simon succéda à Jonathan en 143, l'alliance fut renouvelée. Une ambassade juive se rendit à Sparte et fut reçue par les magistrats et par le peuple de la cité, et une copie des discours échangés fut déposée dans les archives publiques (*Mac. I, 14, 20-23*). Sparte n'était plus alors, dans

une Grèce dominée par Rome, la cité puissante qu'elle avait été. Mais pour faire face à la menace séleucide les Maccabées avaient besoin de trouver des alliances. Et il se peut qu'ils les aient cherchées en Grèce et surtout à Rome. Mais cela n'impliquait pas cette référence à une origine commune des Juifs et des Spartiates. Pour la comprendre il importe peut-être de la replacer dans ce milieu juif hellénisé, qui tout en se démarquant de la culture grecque dominante, était néanmoins désireux de s'y intégrer partiellement. La tradition qui faisait des Spartiates les Grecs les plus respectueux des lois répondait à l'omniprésence de la Loi dans la vie juive. Il est intéressant de remarquer que dans le *Contre Apion*, l'historien juif et citoyen romain Flavius Josèphe, tout en tenant à affirmer la supériorité de la Loi juive sur les législations grecques les plus vantées, n'en présentait pas moins les « lois » de Moïse selon un schéma qui évoquait la description par son contemporain Plutarque des « lois » de Lycurgue (sur le mariage, l'éducation des enfants, les rapports avec les étrangers...). Pour les Juifs hellénisés, les seuls Grecs respectueux des lois étaient les Spartiates Pourquoi alors ne pas imaginer qu'ils étaient, eux aussi, des descendants d'Abraham ? ■

Et pour ceux qui souhaitent en apprendre plus, voici une brève suggestion de bibliographie :

Elisabeth Rawson : *The Spartan Tradition in European Thought* (Oxford, 1969).

Erich Gruen : *Jewish Perspectives on Greek Culture and Ethnicity*, dans Irad Malkin, *Ancient Perception of Greek Ethnicity* (Harvard University Press, 2001).

Cl. Orieux : « La parenté entre Juifs et Spartiates », dans *L'étranger dans le monde grec* (R. Lonia éditeur, Nancy 1987).

Une mystérieuse diaspora en Afrique noire

Françoise Weil

Pierre Larousse écrit dans son *Grand dictionnaire universel* (tome 10, 1873, p.601, article « Loango ») : « 'Le royaume de Loango', dit Oldendorp, renferme la chose très curieuse des Juifs noirs vivant épars dans le pays ; ils sont méprisés des Nègres qui dédaignent même de manger avec eux. Ils s'occupent de commerce et célèbrent le sabbat si rigoureusement qu'ils n'y parlent même pas. Ils

ont un cimetière particulier et très éloigné des habitations. Les tombeaux sont construits en maçonnerie et ornés d'inscriptions hébraïques dont la singularité excite le rire des Nègres qui n'y voient que des serpents, des lézards et autres reptiles.' Quelques auteurs les regardent comme des descendants des Juifs portugais qui, après avoir quitté leur patrie, n'ont plus craint de professer publiquement la religion de leurs pères ».

¹ En Afrique occidentale.



Larousse ne précise pas ses sources. Faute de retrouver les noms de ces « quelques auteurs », peut-être imaginaires, je peux citer le titre de l'ouvrage du missionnaire Christian Oldendorp : il s'agit de *Geschichte des Missions der evangelischen Brüder auf den Caraibischen Inseln S. Thomas*, paru en 1777. Il en est fait mention en 1779 dans la *Gazette des Deux-Ponts*, à l'article « Annonces et avis divers » du n°47 : « Juifs changés en nègres . Cette anecdote singulière se trouve dans l'*Histoire de la Mission des Frères Évangéliques aux Isles Caraïbles* [sic] de St Thomas, publiée en allemand par M. Oldendorp. Voici ce qu'Oldendorp y dit à ce sujet : « Suivant le rapport d'un Nègre de Loango (en Afrique) il se trouve dans cette contrée des Juifs Noirs, qui célèbrent le sabbat soigneusement ; que ce jour-là ils ne prononcent pas même une seule parole ; leurs demeures sont dispersées et ils vivent de trafic². Ils ne diffèrent à la vérité en rien quant à l'extérieur des autres Nègres ; cependant ceux-ci les méprisent au point de ne vouloir pas manger avec eux. Ils ont pour leurs cimetières une place assignée qui est fort distante des habitations des Nègres. Leurs tombeaux sont murés et peints de figures de serpents, de lézards, etc., ce qui paraît fort ridicule aux Nègres ; Comme

ce dernier usage répugne à ceux des Juifs, on pourrait adopter la conjecture que ces serpents et ces lézards n'existent que dans l'imagination des Nègres, qui prennent des lettres hébraïques pour des figures de ces animaux ». Ce témoignage est parfaitement digne de foi, quoique jusqu'ici aucun écrivain en parlant de Loango n'eût fait mention de ces Juifs. Les dernières relations qui concernent les pays de Loango et de Kakongo ont été tirées des papiers du chef de la mission française, et publiés sous le titre d'*Histoire de ces royaumes*³ par M. l'abbé Proyart. Il n'y est point parlé des Juifs de Loango, mais on rapporte que certaines familles conservent l'usage de la circoncision sans savoir pourquoi, et cela confirme le rapport du Nègre. Il est dit outre cela dans la même *Histoire* que divers mots de la langue du pays ont de l'affinité avec l'hébreu. On sait aussi que dans l'Arabie Pétrée il y a des Juifs noirs qui vivent dans l'indépendance, mais ceux de Loango méritent une attention plus particulière parce qu'ils servent à prouver que les hommes blancs tels qu'étaient les Juifs sortis de la Palestine peuvent se transformer en Nègres parfaits. Il serait absurde de supposer qu'une nation de Nègres aient embrassé le judaïsme ». ■

² Rappelons que ce terme a été longtemps synonyme de commerce, sans nuance péjorative.

³ *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique, rédigée d'après les mémoires des préfets apostolique de la mission françaises*. Paris, 1776.

Nounours

DIASPORIQUES est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

Directeur de la publication : Henri Korn.

Comité de rédaction : Jacques Burko, Edmond Kahn, Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Elise Marienstras, Dorothée Rousset, Dominique Sewane, Antoinette Weil.

Conseil d'orientation : les précédents plus Etienne Brunswic, Richard Marienstras, Freddy Spira.

Correspondant aux États-Unis : Nelly Furman. Correspondant pour la Bosnie et l'Afghanistan : Carol Mann. Correspondant pour l'Autriche : Johannes Gielge. Correspondant pour le Québec : Sylvie Halpern. Correspondant pour l'est parisien : Henri Raczymow. Délégué à la Galicie septentrionale : Henri Sobowiec. Correspondant à Jérusalem : Claude Rosenkovitch.

Maquette : Corinne Dupuy et all.. Mise en page : Jean-François Lévy. Illustrations : Nathaniel Baruch. Relations extérieures : Claude Kahn. Travaux graphiques : Benjamin Lévy. Corrections : Antoinette Weil.

Impression : Imprimerie Lienhart, Aubenas (07).

N° ISSN 1276 4248. N° de commission paritaire : 1103 G 78821

Les textes publiés par *Diasporiques* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Le **Cercle Gaston-Crémieux** a été fondé en 1967 par J. Huppert, G. Isotti-Rosovsky, Cl. Lanzmann, Ph. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosovsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocéas.

Pour tout renseignement sur le Cercle et sur son fonctionnement, ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser à

Jacques Burko ; 56, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.

Irène Elster, qui avait longtemps assuré l'iconographie de la revue, vient de décider d'arrêter cette amicale collaboration, car ses orientations politiques ne coïncident plus avec les nôtres. Nous regrettons son départ et lui souhaitons bonne chance !

Le serpent de Moïse et la route de l'Exode

Marc-Henri Klein

Je voudrais présenter un élément de critique historique se rapportant à la description de l'itinéraire du désert suivi par Moïse lors de la sortie d'Égypte. Lors de la fuite d'Égypte, en l'an 1250 av., les tribus qui avaient pris la route du désert passèrent par divers endroits dont les noms nous sont cités, mais dont pratiquement aucun n'est repérable géographiquement; sauf un, grâce à l'histoire du serpent de bronze (*Nb XXI 4b-9*), que voici :

Le serpent d'airain

« Ils partirent de Hor-la-Montagne par la route de la mer de Suph, pour contourner le pays d'Édom. En chemin, le peuple perdit patience. Il parla contre Dieu et contre Moïse : "Pourquoi nous avez-vous fait monter d'Égypte pour mourir en ce désert ? Car il n'y a ni pain ni eau; nous sommes excédés de cette nourriture de famine". Dieu envoya alors contre le peuple les serpents brûlants, dont la morsure fit périr beaucoup de monde en Israël. Le peuple vint dire à Moïse : "Nous avons péché en parlant contre Yahvé et contre toi. Intercède auprès de Yahvé pour qu'il éloigne de nous ces serpents". Moïse intercédait pour le peuple et Yahvé lui répondit : "Fais un Brûlant que tu placeras sur un étendard. Quiconque aura été mordu et le regardera restera en vie". Moïse façonna donc un serpent d'airain qu'il plaça sur l'étendard et, si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie ».

Nous pouvons rapprocher ce texte de celui de la réforme d'Ezéchias (*II Rois 18-4*) où il est question d'un serpent d'airain. Voici le texte :

La réforme d'Ezéchias et le serpent d'airain

« En la troisième année d'Osée fils d'Éla, roi d'Israël, Ezéchias fils d'Achaz devint roi de Juda. [...] C'est lui qui supprima les hauts lieux, brisa les stèles, coupa les pieux sacrés et mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué. Jusqu'à ce temps-là, en effet, les Israélites lui offraient des sacrifices ; on l'appelait Nehushtan. »

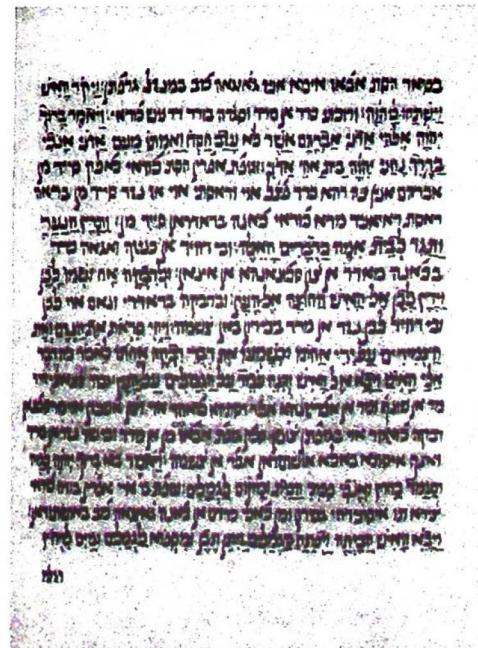
La critique historique estime que cette réforme n'a vraisemblablement pas eu lieu à l'époque d'Ezéchias et qu'elle est un doublet de celle de Josias. La réforme de Josias de 622 av. a été une prise de conscience de l'existence d'un culte cananéen du Temple de Jérusalem à partir de la découverte dans le Temple, au moment de travaux de réfection, d'un livre identifié comme le Deutéronome et qui deviendra le cinquième livre de la loi de Moïse, de la Thora. Si Ezéchias avait faite cette réforme avant Josias, la réforme de Josias perdrait complètement de sa spécificité, la découverte pour la première fois de la parole de Dieu et de sa demande. Voici le récit de cette action (*II Rois 22/23*), à l'origine du rapport au livre qui se développera après -586

et culminera en -333 par la lecture de la Thora par Esdras à la Porte des Eaux de Jérusalem, au Retour de l'Exil de Babylone.

La réforme de Josias et le pieu sacré

« Le grand prêtre Hilkiyahu dit au secrétaire Shaphân : "J'ai trouvé le livre de la Loi dans le Temple de Yahvé" Et Hilkiyahu donna le livre à Shaphân, qui le lut. Le secrétaire Shaphân vint chez le roi et lui rapporta ceci : "Le prêtre Hilkiyahu m'a donné un livre" et Shaphân le lut devant le roi. En entendant les paroles contenues dans le livre de la Loi, le roi déchira ses vêtements. Il donna cet ordre au prêtre Hilkiyahu, à Ahikam fils de Shaphân, à Akbor fils de Mikaya, au secrétaire Shaphân, et à Asaya, ministre du roi : "Allez consulter Yahvé pour moi et pour le peuple, à propos des paroles de ce livre qui vient d'être trouvé. Grande doit être la colère de Yahvé, qui s'est enflammée contre nous parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles de ce livre, en pratiquant tout ce qui y est écrit". Alors le roi fit convoquer auprès de lui tous les anciens de Juda et de Jérusalem, et le roi monta au Temple de Yahvé avec tous les hommes de Juda et tous les habitants de Jérusalem, les prêtres et les prophètes et tout le peuple, du plus petit au plus grand. Il lut devant eux tout le contenu du livre de l'alliance trouvé dans le Temple de Yahvé. Le roi était debout sur l'estrade et il conclut devant Yahvé l'alliance qui l'obligeait à suivre Yahvé et à garder ses commandements, ses instructions et ses lois, de tout son cœur et de toute son âme, pour rendre effectives les clauses de l'alliance écrite dans ce livre. Tout le peuple adhéra à l'alliance. Le roi

ordonna à Hilkiyahu, au prêtre en second et aux gardiens du seuil de retirer du sanctuaire de Yahvé tous les objets de culte qui avaient été faits pour Baal, pour Ashéra et pour toute l'armée du ciel ; il les brûla en dehors de Jérusalem, dans les champs du Cedron, et porta leur cendre à Béthel. Il supprima les faux prêtres que les rois de Juda avaient installés et qui sacrifiaient dans les hauts lieux, dans les villes de Juda et les environs de Jérusalem, et ceux qui sacrifiaient



à Baal, au soleil, à la lune, aux constellations et à toute l'armée du ciel. Il transporta du Temple de Yahvé en dehors de Jérusalem, à la vallée du Cédron, le pieu sacré (est-ce là le bâton de Moïse ?) et le brûla dans la vallée du Cédron; il le réduisit en cendres et jeta ses cendres à la fosse commune ».

Il y avait donc dans le premier Temple de Jérusalem, un serpent de bronze, cloué sur un pieu, objet du culte cananéen, qui avait été emprunté par les Judéens. L'on faisait remonter l'origine du serpent à Moïse. Cette légitimation nous a été racontée dans l'histoire du serpent d'airain. Cette histoire est antérieure à la réforme du Temple par Ezéchias et Josias, car cette histoire ne juge pas défavorablement cet objet, qui est condamné comme objet de culte cananéen au moment de la Réforme.

Une vieille tradition disait que les Hébreux du désert s'étaient fait un serpent de bronze pour se protéger des serpents brûlants du désert. Cela se passa 'en chemin' sans que l'endroit soit précisé. Cette tradition ancienne pourrait être en rapport avec l'exploitation des mines de cuivre de la Araba, dont un centre minier est celui de Pûnôn cité dans *Nb XXXIII 42-43* : « Ils partirent de Hor-la-Montagne et campèrent à Çalmona. Ils partirent de Çalmona et campèrent à Punôn. Ils partirent de Punôn et campèrent à Obot ».

On a découvert récemment un petit sanctuaire égyptien au centre minier de Mene'yeh, dans la Araba. Il était fréquenté par des mineurs à l'époque de Sêti I^{er}, Ramsès II et Ramsès III. On y a trouvé un serpent de cuivre en partie recouvert d'or et qui avait probablement la même fonction de protection.

Ainsi pouvons nous reconstituer l'histoire suivante :

Premier temps : il existait une mine de cuivre dans le désert du Sinaï où les ouvriers étaient parfois mordus par des serpents du désert. Ils réalisèrent un serpent d'airain cloué sur un pieu pour se protéger et guérir des morsures des serpents.

Deuxième temps : il y avait dans le Temple de Jérusalem un pieu avec un serpent ; une histoire expliquait l'origine de ce pieu à l'époque du désert et attribuait l'origine du rituel à Moïse dans l'histoire des serpents volants.

Troisième temps : ce récit fut conservé dans la Thora lorsque l'on recueillit tous les textes concernant Moïse. Ce texte expliquait le pourquoi de l'existence d'un bâton de Moïse dans le Temple de Jérusalem. L'existence de ce bâton nous fut connue grâce à la réforme de Josias/Ezéchias.

Conclusion

De toutes ces histoires on peut émettre l'hypothèse que lors de la Sortie d'Égypte, des tribus emmenées par Moïse passèrent par une de ces mines de cuivre du Sinaï, peut-être celle de Punôn, et que ce passage a été à l'origine de cette histoire d'un pieu sacré attribué à Moïse, un serpent cloué sur un pieu, et qui n'est pas sans rappeler le caducée des médecins.

Est ce là une origine du Caducée ? ■



In Memoriam

Vlado Perlemuter, le grand pianiste interprète de Ravel et de tant d'autres compositeurs, est mort à Paris, le 4 septembre dernier, à l'âge de 98 ans. Personne n'oubliera la féerie qu'il créait en jouant son Maître préféré.

Il était né à Kovno, en Lituanie. Sa famille émigra en France en 1908. Il fut l'élève d'Alfred Cortot et reçut le Premier Prix de piano du Conservatoire de Paris à 16 ans. Cette distinction ne fut pas la seule... Vlado Perlemuter eut le privilège de travailler directement avec Ravel, en 1927, à Montfort l'Amaury ; en 1929, il joua en présence du compositeur.

Réfugié en Suisse pendant la Guerre, il revint en France à la fin des hostilités et fut nommé Professeur au Conservatoire de Paris. Il parcourut le monde entier pour l'enchantement des mélomanes. L'âge ne freina pas son énergie : l'intégrale de l'œuvre pour piano de Ravel qu'il donna en un seul récital, au Châtelet en 1986, reste gravée dans nos mémoires ; il avait déjà 82 ans ! Il fréquenta beaucoup les studios dans ses dernières années mais la *Fnac* en ligne et *Amazon* ne sont pas toujours d'accord sur la disponibilité de ses enregistrements, dont voici une petite liste :

Chopin: Ballades, Polonaise op. 44 ; 1991.

Chopin : 4 Ballades ; 1989.

Chopin : Etudes op. 10 et 25... 1999.

Chopin : Mazurkas, Scherzo n° 3 ; 1993.

Chopin : Nocturnes op. 9 n°3, op. 15 n°1 à 3, op. 27 n°1 et 2... 1989.

Chopin : Préludes op. 28 et op. 45; Fantaisie op. 49 ; barcarolle... 1991.

Chopin : sonates op. 35 et op. 58 ; 1991.

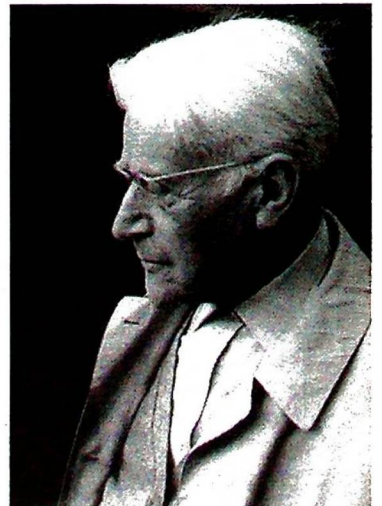
Fauré, Frank: Quintettes pour piano ; INA Mémoire vive, 1992.

Mozart : EMI Classics 2000, Les Introuvables ; album (4 CD).

Ravel : Gaspard de la nuit, Miroirs, etc. Vox 1995 ; album (2 CD).

J.-F. L.

Vlado Perlemuter



À savoir, à méditer, à répéter aux autres...

Qui dira assez les méfaits du Web ? Certes, on a interdit en France le site d'*Unité Radicale* après avoir interdit l'organisation d'extrême droite elle-même. Ce qui n'empêche que, selon le bulletin de « Fraternité sans frontières », à fin 2001, on pouvait dénombrer encore trois mille sites de propagande néo-nazie et/ou négationniste sur Internet... Il reste à faire !

Mais ce n'est pas suffisant : peu après, un certain site *amisraelhai.org* a soulevé une tempête d'indignation en apprenant au monde l'existence de sites fascistes juifs et en étalant des pages racistes particulièrement ordurières. Après tout, ceux qui n'ont pas hésité à assassiner un Premier ministre d'Israël peuvent aussi ouvrir des sites Internet ; il n'y a pas de raison ! Un spécialiste des média de Metula explique dans *Le Monde* du 23 août que « sur les quelque huit cents sites juifs francophones qui existent aujourd'hui, une trentaine sont proches de la droite religieuse et cinq ou six seulement sont racistes ». Seulement... Oui, il reste à faire. On peut aussi s'interroger sur l'importance démesurée que *Le Monde* a accordée à ce site ; on finirait par croire que la moindre occasion de monter en épingle une abomination juive leur fait plaisir...

Haïm-Vidal Sephiha, professeur de langue et de culture judéo-espagnoles et inlassable défenseur de cet héritage et de ses valeurs, est aussi un ancien déporté d'Auschwitz. Il se bat depuis des années pour que soient honorées les dizaines de milliers de victimes sépharades qui sont passées par Auschwitz pour ne pas en revenir, et notamment les Juifs de Grèce. Il préside une association créée ad hoc, *Judéo-Espagnol à Auschwitz*, qui s'est longuement battue et a fini par obtenir il y a un an le principe d'une vingt et unième dalle commémorative, rédigée en judéo-espagnol, qui sera posée au Mémorial d'Auschwitz-Birkenau.

Vous pouvez participer, si vous vous sentez concernés, au financement de cette dalle par un envoi de chèque rédigé au nom de « JEAA » et adressé à Judéo-Espagnol à Auschwitz, 37-39 rue Arthur Rozier, 75019 Paris. La cérémonie d'inauguration est prévue en mars 2003 (date anniversaire du premier convoi parti de Salonique). Un voyage sera organisé à cette occasion au départ de Paris et vous pouvez aussi, par le même courrier, vous inscrire pour en faire partie.

La musique klezmer déchaîne les enthousiasmes... On peut ainsi noter par curiosité qu'au fin fond de l'Aveyron, la petite ville de Brusque (un millier d'habitants, dont aucun Juif apparent) a débuté cette année ses « Mardis de Brusque » (une suite de spectacles, tous conviviaux, offerts gracieusement en été par la mairie aux habitants et aux estivants) par un concert de musique klezmer. Non seulement il n'y avait guère de Juifs parmi les auditeurs, mais encore aucun des musiciens n'était juif... Ce qui n'a pas empêché la musique d'être bonne, et la soirée d'être un triomphe.

Et puis, pour revenir à Paris, sachez que le groupe klezmer bien connu, *L'Orient Express Moving Shnorers* change de nom : il s'appelle désormais *Klezmer Nova* et va sortir en janvier un nouveau CD *Carpe sur table*. Mit a guittin appetit !

Et si vous êtes plutôt d'obédience sépharade, sachez que le lundi, 10 mars 2003 au soir (c'est encore loin, mais il y aura foule, prenez vos précautions !), il y aura au Théâtre du Palais-Royal un concert unique de *Romances Sépharades*, avec **Françoise Atlan** qui chantera accompagnée à l'ud par Nabil Kahalidi et aux percussions par Keyvan Chemirani. Ne ratez pas l'événement !

Quand on les laisse vivre en paix, les Juifs font de fort beaux vieillards... Et ceux-ci sont de plus en plus nombreux parmi nous. Aussi, ces dernières années, il a fallu intensifier l'effort pour créer ou rénover les **maisons de retraite juives** – puisque certains préfèrent l'ambiance et la nourriture de « chez eux ». Après la rénovation et la mise aux normes du foyer de la Porte de Saint Cloud (rue de Varize), qui n'a désormais que des chambres individuelles, la CASIP a pris l'initiative de construire à la Porte des Lilas un foyer flambant neuf qui depuis quelque deux ans accueille des pensionnaires dans d'excellentes conditions de confort. Enfin, assez loin de Paris pour bénéficier d'un grand parc mais tout près en réalité de la ville, rappelons en Seine-et-Marne la maison de retraite familiale de l'association « Self Help » (au château de Louche, 77410 Annet-sur-Marne ; tel. 01 60 26 02 76) qui accueille aussi bien des pensionnaires semi-valides que valides.

On a libéré Maurice Papon, le savez-vous ?

Le Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon (14, av. Berthelot) présente une exposition inhabituelle : un ensemble d'affiches polonaises (1944-1989) sous le titre *En marche vers la démocratie*. Inutile de recommander cette manifestation à qui connaît la qualité traditionnelle du graphisme polonais, sans parler du thème. Le C.H.R.D. s'écarte ainsi, non sans raison, des seuls événements liés à la Seconde Guerre mondiale.

On vient de commémorer le vingtième anniversaire du massacre perpétré dans les camps de Sabra et de Chatila par les milices maronites. Il faut rappeler aujourd'hui la déposition faite à l'époque par Ariel Sharon, alors ministre israélien de la Défense, devant la commission Kahane qui menait une enquête sur les responsabilités respectives dans cette affaire (Ariel Sharon dut démissionner à la suite de cette déposition) :

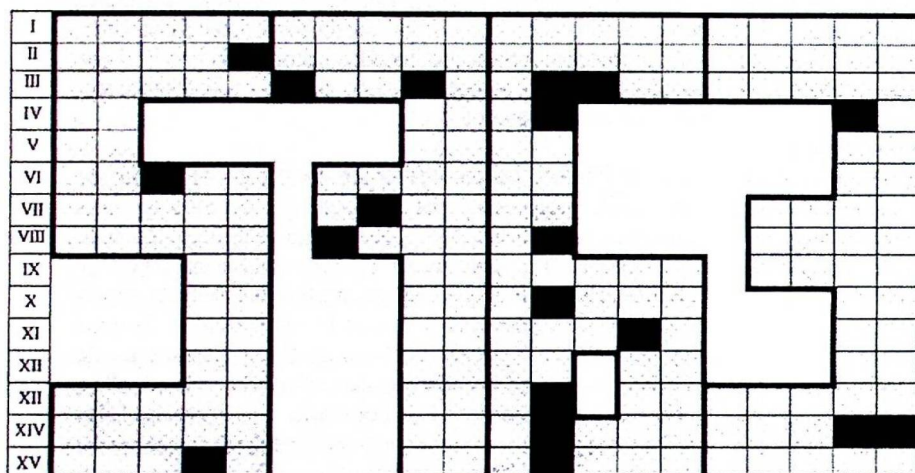
... *Si j'ai laissé les miliciens maronites libanais pénétrer dans les camps, c'est parce que je savais ce qui allait se passer et que j'ai donc préféré laisser faire cela par d'autres plutôt que d'envoyer Tsahal le faire, évitant ainsi d'éventuelles pertes dans nos rangs...*

Par ailleurs, on a noté le 27 août la prise de position officielle du Grand rabbin de Grande-Bretagne : Jonathan Sacks, qui est le guide spirituel des quelque 280 000 juifs britanniques, a estimé publiquement que la politique actuelle d'Israël à l'égard des Palestiniens était incompatible avec les idéaux juifs les plus profonds.



Croisons les doigts et les mots pour une heureuse année 5763...

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20



Philippe Lazar

(Les barres verticales en gras ne constituent pas des barrières pour les mots, elles ne figurent sur la grille que pour faire ressortir les chiffres 5, 7, 6 et 3)

Verticalement

- 1 – Fut le premier à monter très haut. Dû au génie d'Ariane
2 – Moïse ne l'était-il pas ? Petit arpent de terre bien retourné
3 – Innovation économique du siècle passé. Ecole de stratégie orientale. Agace en revenant sans cesse

Horizontalement

- I – Même machistes par essence, ils valent mieux que la guerre
II – A pris des ans. Quand la raison domine
III – Fait tout plâtre. Possessif. Démonstratif. Bal populaire ou à jeter sur l'épaule
IV – Début d'après. Situé
V – Fin de l'Art. De terre, ils ne résistent à ceux de fer. Points opposés
VI – Premiers romains. Possessif. Ne joue pas le jeu. Agent de liaison
VII – Régna sur les Abyssins. Lieux d'éducation populaire. Fut nécessairement papa
VIII – Fils de Caïn. Caleçon mis à l'envers. Sigle hospitalier parisien
IX – D'accord ! Rétrofuse. Tentai avec audace
X – Personnel. Culbutons hors consonnes. Gaz porteur. Aux bouts des rues
XI – Dans le coup. Ses habitantes savent se faire attendre. Possessif inversé
XII – Le même redressé. Prénom qui retourne une fête. Personnel. Article
XIII – Injonction festive. Dans l'illégalité. Gouttes en rafale
XIV – Teinté de sept couleurs. En Italie. Accumulation de richesses
XV – Etendue chère au poète. Disparues dans *La disparition*. Restes poétiques

- 4 – Possessif. Embarrassent les bronches
5 – Membres d'une tribu marquée par les tribulations de l'Histoire
6 – Note ou ile à l'envers
7 – De cocagne ou d'artimon. Possessif
8 – Secte violente
9 – Négation. Sublimation habituellement religieuse de la pensée
10 – A cheval entre société et culture
11 – Science des pertes contrôlées de conscience
12 – En ligne et à genoux. Possessif. Préposition
13 – Ile ou note à l'endroit. Particulier ou général. Génératrice de plus en plus de chaînes
14 – Eléments d'éléments. Affirmation énergique. Elle peut équilibrer ou déséquilibrer
15 – Choisi par plusieurs. Bases d'irréfutabilité
16 – Possessif. Point de départ
17 – Remet sans début ni fin. Aide à composer Diasporiques. Tête couronnée
18 – Sans bavure. Pellicule sous cartouche. Prénom ou tissu privé de ses e
19 – Peut faire beaucoup de bruit. Autre tribu ballottée par l'Histoire
20 – Donnent l'impression de battre posément la mesure pendant les discours.

Un brin d'humour juif

La mère juive tente de réveiller son fils :

- Shmouel, debout ! Il est temps d'aller à l'école !
Shmouel cache la tête sous les couvertures et ne bouge pas.
– Il faut te lever, Shmouel !
– Je ne veux pas y aller !. À l'école, les gosses se moquent de moi et les instituteurs ne m'aiment pas.
– Mais Shmouel, il faut absolument que tu y ailles !
– Absolument ? Trouve-moi ne serait-ce qu'une seule raison qui le prouve !
– Shmouel, tu as cinquante-deux ans et c'est toi le directeur de l'école !

Un juif pieux rentre de la synagogue et dit à sa femme :

- Baïle, Baïle, il paraît que le Messie va arriver très bientôt pour nous emmener tous en terre d'Israël !
Et sa femme se met à se lamenter :
– Quoi ? Partir d'ici ? Nous avons mis des années à économiser chaque sou pour acheter cette maison et maintenant que nous y sommes enfin, que nous avons un coin bien à nous, il faudrait partir ? Jamais !
Alors, le mari l'apaise :
– Ne t'en fais pas, ma chérie ! Nous avons survécu au pharaon d'Égypte. Puis nous avons survécu à Haman... Avec l'aide du Tout-puissant, on survivra à Messie aussi !

*Selon ses habitudes, Diasporiques offre à une association laïque juive
l'occasion de se présenter et de s'exprimer dans nos colonnes :*

UNION JUIVE
FRANÇAISE
POUR LA PAIX

Section de l'UNION JUIVE
INTERNATIONALE POUR
LA PAIX

אשר"ב: אירגון השלום היהודי הבינלאומי
الاتحاد الدولي اليهودي للسلام

Une autre voix

Affiliée à l'Union juive internationale pour la paix créée en 1982, l'UJFP, Union Juive Française pour la Paix, est fondée à Paris en 1994, quelques mois après la signature des Accords d'Oslo. Organisation laïque, elle accueille des militants souhaitant travailler pour l'instauration d'une paix juste au Proche-Orient par la création – aux côtés d'Israël – d'un État palestinien sur la base des frontières de 1967, avec Jérusalem comme capitale des deux États.

Garantes d'une paix durable, nos autres revendications sont celles de la reconnaissance par Israël de sa responsabilité dans les conséquences de la guerre de 1948 et de la nécessité de trouver une solution juste au problème des réfugiés palestiniens. Ainsi, nous soutenons la revendication du droit au retour – progressif et contrôlé par les instances internationales, – des réfugiés palestiniens. Nous demandons aussi intégration et justice pour les citoyens palestiniens d'Israël et pour tous les résidents.

En plus d'instaurer un débat au sein de la communauté juive française sur la question israélo-palestinienne, notre action vise également à favoriser un dialogue judéo-arabe en France. Pour ce faire nous travaillons avec les communautés maghrébines et palestiniennes sur la base d'une lutte commune contre le racisme et pour une paix juste en Palestine.

Nos modes d'action : activités culturelles (dont cinq concerts depuis un an), parrainage de colloques, lancement de pétitions (notamment contre la torture pratiquée dans les prisons israéliennes), interventions dans des débats et organisation de rencontres et conférences, participation à des manifestations, envoi de délégués auprès de l'ambassade d'Israël, des représentants de l'Autorité palestinienne, auprès du Quai d'Orsay et des parlementaires français. Nous avons, en fin d'année dernière, organisé la tournée en France d'associatifs israéliens militant contre l'occupation de l'armée israélienne dans les Territoires palestiniens et avons participé en Février 2002 à « la marche de Bruxelles » pour demander la suspension de l'accord d'association entre Israël et la Communauté européenne.

Chaque année, nous dépêchons des délégations en Israël et dans les Territoires palestiniens. Nos correspondants sur place : les militants et militantes de la gauche israélienne, ceux d'associations comme le Centre d'information alternative, Gush Shalom, Ta'ayoush, Les Femmes en Noir, Bat Shalom ou les objecteurs de conscience de Yesh Gvul. La récente « 25^e mission civile pour la protection du peuple palestinien » a valu à nos camarades d'essuyer les tirs israéliens dans le camp de Jénine où ils tentaient de protéger des maisons condamnées à la démolition.

Nous tenons à préciser cependant que, si nous dénonçons sans relâche les exactions de Tsahal dans les Territoires occupés, nous condamnons tout aussi fermement les attentats kamikazes commis par les extrémistes palestiniens à l'encontre de civils israéliens, qu'il s'agisse d'actes individuels de désespérés ou d'actes commandités par des organisations politiques.

Nous savons cependant que le risque de confusion et d'amalgame est grand. Nous voyons actuellement combien la « chasse aux terroristes » devient prétexte à amplifier toujours davantage la politique d'expulsions et de liquidation menée par le gouvernement Sharon dans les Territoires palestiniens. Une pratique qui n'a d'autre

but que d'annexer définitivement la Cisjordanie et de construire – au mépris de la sécurité même de la population israélienne – « un Grand Israël de la Mer au Jourdain », cet « espace vital du peuple juif » comme l'exprime le général Effi Eytam, nouveau ministre du gouvernement d'union nationale.

Or, imposer dans les Territoires des conditions d'existence chaque jour plus inhumaines conduit non seulement le peuple palestinien au désespoir mais s'avère également criminel pour le peuple israélien qui paie le prix de l'occupation par la mort de civils innocents et par une terrifiante insécurité.

Nous l'avons dit, la position de l'Union Juive Française pour la Paix correspond à celle exprimée par la Direction palestinienne lors des accords d'Oslo, c'est-à-dire la reconnaissance de l'État d'Israël selon les frontières de 1967. Une concession majeure car elle reconnaît la légitimité d'Israël sur 78% du territoire, et n'accorde donc aux Palestiniens que 22% de la Palestine historique. Selon le droit international, toutes les colonies créées depuis 1967 dans les Territoires occupés de Cisjordanie et de Gaza sont illégales et ces Territoires doivent être restitués intégralement aux Palestiniens. Israël, qui doit son existence à une décision de l'ONU, ne peut continuer à bafouer les lois internationales sans mettre en péril son avenir. C'est par la garantie d'un État palestinien indépendant (et non morcelé) et par la pleine légitimité d'Israël selon ses frontières de 1967 que la sécurité des populations des deux pays sera assurée. Nous le savons, nombreux sont les Israéliens et les Palestiniens qui souhaitent sortir de la spirale de violence et de vengeance. Parallèlement, un nombre croissant d'officiers et de soldats israéliens refusent les missions dans les Territoires palestiniens, lesquelles, selon leurs propres termes, n'ont d'autre but que « d'opprimer, expulser, affamer et humilier un peuple tout entier ».

Nous constatons aussi les retombées néfastes d'une semblable attitude sur les relations entre juifs et arabes en France. Le conflit israélo-palestinien a rebondi dans l'Hexagone. Des actes d'antisémitisme se sont multipliés (même s'il ne faut pas exclure certaines provocations). Amalgame là encore : l'image catastrophique projetée par le comportement de « l'État juif » dans les Territoires palestiniens rejaillit sur les Israéliens dans leur ensemble et, par extension, sur les Juifs du monde entier.

Le gouvernement Sharon exploite scandaleusement cette conjoncture en soufflant sur les braises, en jouant de la peur viscérale, atavique, de l'antisémitisme. Un climat de paranoïa est instillé : on développe abondamment la théorie du complot contre les Juifs (dont seul Israël serait le bouclier et le rempart), et toute critique contre la politique israélienne est systématiquement ramenée à une expression d'antisémitisme... Ariel Sharon tente ainsi de prendre les Juifs du monde entier en otages, en les amenant à soutenir une politique qu'ils réprouveraient s'il ne s'agissait pas d'Israël.

Agir ainsi, c'est faire outrage à tous les Juifs en minant leur liberté de pensée. C'est sans doute aussi faire offense aux Juifs morts en prétendant ranger sous la même bannière les actuels tenants d'un pouvoir colonial, belliqueux et raciste et les combattants juifs antifascistes qui s'illustrèrent dans les Brigades Internationales et dans la Résistance au nazisme, de la MOI à l'Affiche Rouge.

UJFP - BP 102 - 75960 Paris cedex 20. Tél. 01 42 02 59 76, Fax 01 42 02 59 77, Mail : ujfp@filnet.fr



Un des membres du Cercle Gaston-Crémieux a reçu d'une amie une longue lettre dont nous citons les passages les plus significatifs ; il s'agit de ses réactions après la lecture du numéro 21 qui lui avait été envoyé à l'essai...

Le « fait juif », pour moi, c'est le motif d'étonnement que constitue la permanence d'un monde juif : comment ces hommes, dispersés par l'émigration, souvent en butte à l'hostilité des populations indigènes qui s'emploient à les expulser, quand ce n'est pas à les éliminer radicalement, comment ont-ils pu, non seulement survivre, mais continuer à revendiquer leur judéité ? C'est un fait social, c'est-à-dire qui concerne un groupe comme tel, mais qui a forcément une dimension individuelle : qu'est-ce qui fait aujourd'hui d'un individu un Juif quand il ne s'agit ni d'un israélien ni d'un homme qui centre sa vie sur une foi religieuse ? Me semble donc inévitable l'interprétation que des lecteurs de *Diasporiques* ont donnée du « fait juif » : alors que la question posée avait une portée générale, elle a le plus souvent été comprise comme signifiant : « en quoi vous sentez-vous juif ? ». À cette question à la fois sociologique et psychologique, qui apporte une réponse ?

En tout état de cause, à défaut d'une réponse universellement recevable à la question posée, et acceptée la « prudente réserve » de tels laïques actifs dans leurs associations quand le contexte pouvait pourtant les inviter à « définir (leur) appartenance à la judéité », le souci de l'identité juive transparaît à toutes les pages de cette revue.

La mémoire historique, entretenue, cultivée, trouve évidemment dans sa lourde charge affective de quoi s'alimenter. Elle me semble se nouer dans l'appartenance à une « peuple ». Ce mot, comme le mot communauté (quand il n'est pas récuse), condense en effet la question de la permanence d'un groupe quand il n'a plus de territoire et qu'il survit dans la dispersion et la mobilité.

La physionomie propre à ce peuple tient dans sa culture. Ce mot à la mode, un peu fourre-tout, trouve ici un contenu assez précis. Cette mémoire culturelle ne s'enferme pas dans une perspective conservatrice. En témoignent les invitations à construire des projets pour « bâtir une espérance », à « s'inscrire dans un avenir », etc. Le souci d'entretenir cette activité mobilise de nombreuses associations juives laïques, qui sont en même temps très réservées face au communautarisme.

Un peuple, une culture – soit ! Mais d'autres peuples, eux aussi bousculés par l'histoire (les colonisés), se sont noyés en cours de route. Qu'est-ce qui fait donc à cet égard la spécificité du peuple juif, sa capacité de résistance ? Si c'est « la dispersion et la mobilité » qui ont favorisé sa survie, alors c'est la chrétienté qui a fait le monde juif. L'Église romaine a, bien sûr, souhaité convertir les juifs, mais ne les a exonérés de la mort de Jésus qu'en 1965 ! La société qu'elle dominait les a repérés, identifiés, plus ou moins isolés (quartiers juifs, rues « juiverie » dans les bourgs de Savoie, à commencer par Chambéry). Peut-être a-t-elle ainsi contribué à renforcer le sentiment de leur identité (Comme l'ont fait plus tard les nationalismes qui ont, par réaction, suscité le sionisme). Je l'ai toujours cru, et le crois encore.

Il est vrai aussi que, comme toutes les minorités, étrangères dans une population indigène, homogène, et comme telles menacées en dehors de toute référence historique, les Juifs se repèrent au milieu des « chrétiens », se regroupent, se mettent un peu à part ; la lettre citée page 52 m'a étonnée par la force de son affirmation sur ce chapitre.

Les événements présents semblent parfois actualiser certains traits du

peuple juif que *Diasporiques* donne à voir. Faire dépendre la qualité de juif de la filiation naturelle, éviter si possible les mariages mixtes, se proclamer « peuple élu » et par là se séparer des autres, prendre distance par rapport aux plus proches voisins... : le racisme serait-il contagieux ?

Ainsi posée la question demande qu'on change de registre, qu'on interroge l'anthropologie générale.

L'hostilité, la haine habitent chaque être humain, y compris à l'endroit de ceux qui lui sont les plus proches, quitte à se déguiser en Amour. De même le racisme est, sans doute, en puissance dans toute société. Peut-être est-il la figure qu'a prise pour nous, au moment où nous en sommes de l'histoire, le besoin de tout groupe de se trouver un bouc émissaire pour éliminer avec lui le mal dont il souffre, simplement la douleur de vivre. Sur cette question je souscris volontiers aux hypothèses de l'anthropologue René Girard (*Celui par qui le scandale arrive*, Desclée de Brouwer 2001).

De plus en plus je crois percevoir à quel point nos opinions dépendent de nos « problématiques », comme on dit dans la langue savante, de nos grilles de questionnement où, aux questions simples, parfois lourdes, que le vécu suscite, essaient de s'ajuster les instruments savants, les moyens d'approche que nos savoirs (chacun a le sien) mettent à notre disposition. La problématique d'un anthropologue, d'un psychologue (fût-il Freud), d'un homme riche d'expérience politique, du responsable d'une unité de production, etc. ne peut pas être celle d'un Juif qui veut s'affirmer laïque.

Bref, on ne risque pas l'ennui ni l'apaisante certitude de l'accord universel.

Raymonde Leyris